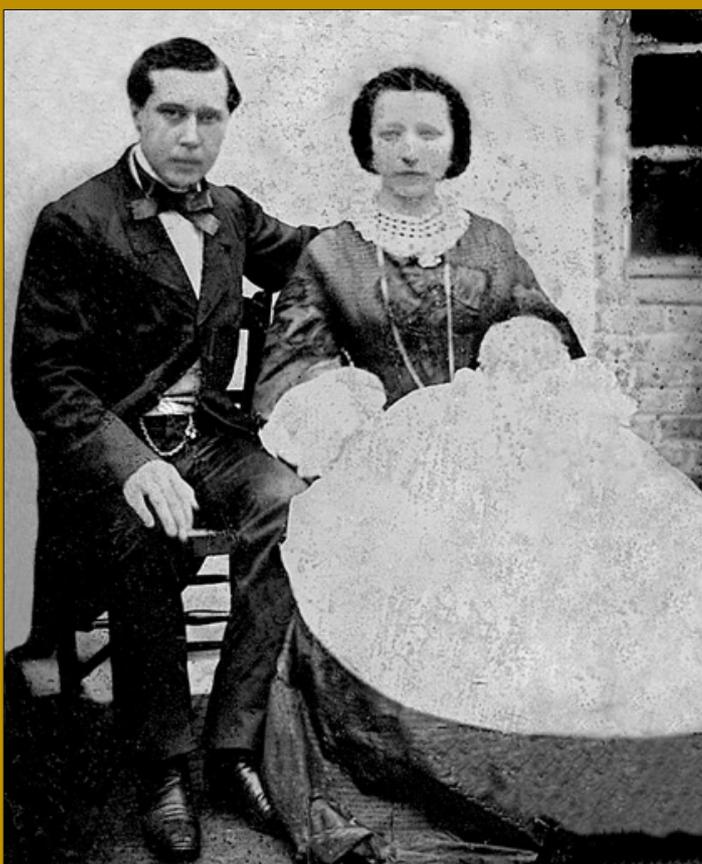
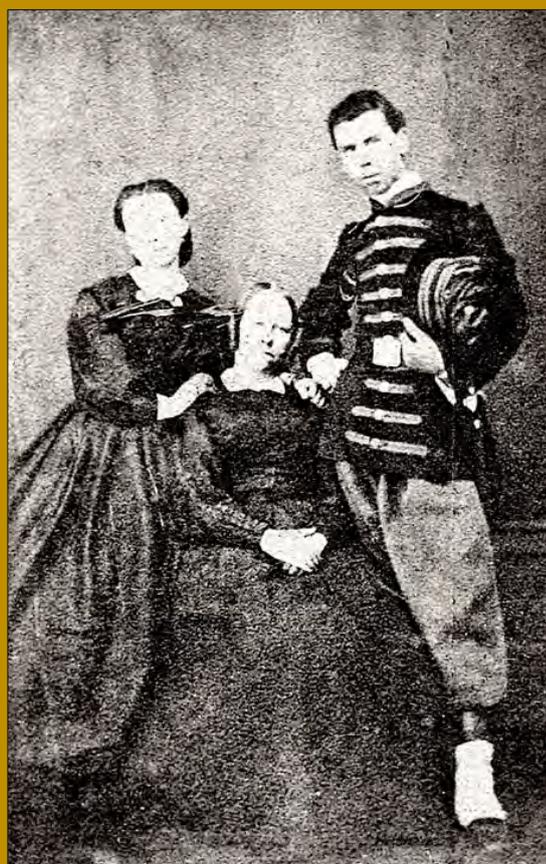


MA CAMPAGNE AVEC LA LÉGION BELGE AU MEXIQUE de 1864 à 1867

ÉMILE NOIRSAIN

**1^{ER} COMPAGNIE DES GRENADIERS BELGES AU MEXIQUE
CHEVALIER DE L'ORDRE DE NOTRE-DAME DE GUADALUPE
MÉDAILLES DES 1^{ER} ET 2^{ES} CLASSES DE L'AL MERITO MILITAR**

NOTES DE SERGE NOIRSAIN



Émile Noirsain avec sa mère et sa sœur avant son départ pour le Mexique (photo carte de visite).
Les parents d'Émile Noirsain : Henry (1818-1856) et Zénobie Vanderbeken de Lauwere (1825-1874).

SOMMAIRE

Introduction	1
Chapitre 1 D'AUDENAERDE À MEXICO	13
Chapitre 2 DE MEXICO AUX COMBATS DE SAN IAGO ET DE TÁCAMBARO	29
Chapitre 3 VENGEANCE À LA LOMA	51
Chapitre 4 VICTOIRES À MARINN ET À CHARCO-REDONDO	69
Chapitre 5 IXMIQUILPAN ET LE RAPATRIEMENT	85
Commentaires	93

Introduction

« Pendant que je recharge mon arme, je ressens une vive douleur au ventre, je pense que je me suis cogné avec la crosse de mon fusil et je poursuis son rechargement. M'abritant derrière un des arbres du cimetière, j'épaule soigneusement. Cette fois, je fais dégringoler de son perchoir celui qui avait mis tant des nôtres hors de combat. En prenant une cartouche dans ma giberne, je constate que ma main est remplie de sang, une balle m'a perforé le côté droit du ventre, je me sens défaillir. »

Qu'était-il donc arrivé à Émile Noirsain en cette terrible journée du 24 septembre 1866, sous le ciel torride et tuméfié d'Ixmiquilpan ? Ce texte diffère parfois du manuscrit rédigé par Émile car, pour en rendre la lecture plus fluide, nous avons allégé les phrases fertiles en lourdeurs, les redondances, les clichés et les descriptions géographiques accessibles sur Internet. En revanche, nous avons maintenu tous les événements relatés par notre ancêtre ainsi que ses commentaires, même si certains nient la légitimité du pouvoir exercé par Benito Juárez et ses partisans. Les notes d'Émile Noirsain sur les extraits de presse, que nous mentionnons dans ce texte, indiqueraient qu'il envisageait de compléter son manuscrit en prévision d'une édition plus complète, notamment sur les événements qui ne l'impliquèrent pas directement, mais dont les protagonistes étaient des membres de son régiment. Sa mort prématurée à 37 ans ne lui en donna pas le temps.

Le résumé qui suit trouve ses sources dans les ouvrages suivants : *L'Expédition belge au Mexique* de A. Demeur, Bruxelles 1864 - *Histoire du Mexique : Juárez et Maximilien* d'Emmanuel Domenech, tome 3, Paris 1868 - *Le Mexique et la Légion belge 1864-1867* de Modeste Loiseau, Bruxelles 1870 - *Souvenirs du Mexique 1864-1867* du général Alfred Vander Smissen, Bruxelles 1892 - *L'Expédition des Volontaires belges au Mexique, 1864-1867* d'Albert Duchesne, Bruxelles 1967-1968 - *La Campagne du Mexique, 1862-1867* de Jean Avenel, Paris 1996.

Dès sa nomination au poste de gouverneur de l'État d'Oaxaca en 1847, Benito Juárez Garcia, un pur Indien Zapotèque né en 1806, adopte une politique progressiste visant à l'amélioration des routes, à l'établissement d'une carte de son État, à l'assainissement de ses finances publiques et à la réorganisation de sa garde nationale. Le retour au pouvoir de l'ancien président Antonio Lopez de Santa Ana (celui qui a réduit l'Alamo, au Texas, en 1836) incite Juárez et beaucoup d'acteurs politiques libéraux à s'exiler. Après la révocation de Santa Anna, le président Juan Alvarez confie à Juárez le ministère de la Justice et de l'Instruction publique. Dans le cadre de cette fonction, Juárez réforme l'organisation des tribunaux civils et abolit les privilèges réservés aux militaires, aux hauts fonctionnaires et à l'omnipotent clergé catholique.

En 1857, Juárez est réélu au poste de gouverneur de l'État d'Oaxaca puis, sans se douter que celui-ci est loin d'être inoffensif, le président José Ignacio Comonfort (13 juillet 1857) le place à la tête de la Cour suprême. Lorsque Comonfort rejette la Constitution de 1857 pour s'arroger les pleins pouvoirs, débute une guerre civile complexe. En effet, elle se livre non seulement entre les conservateurs catholiques et les libéraux progressistes, mais aussi entre les caciques de la société conservatrice. Nous essayerons de résumer les principales péripéties de ces conflits qui, jusqu'à la lisière de l'invasion du pays par les continents français, britanniques

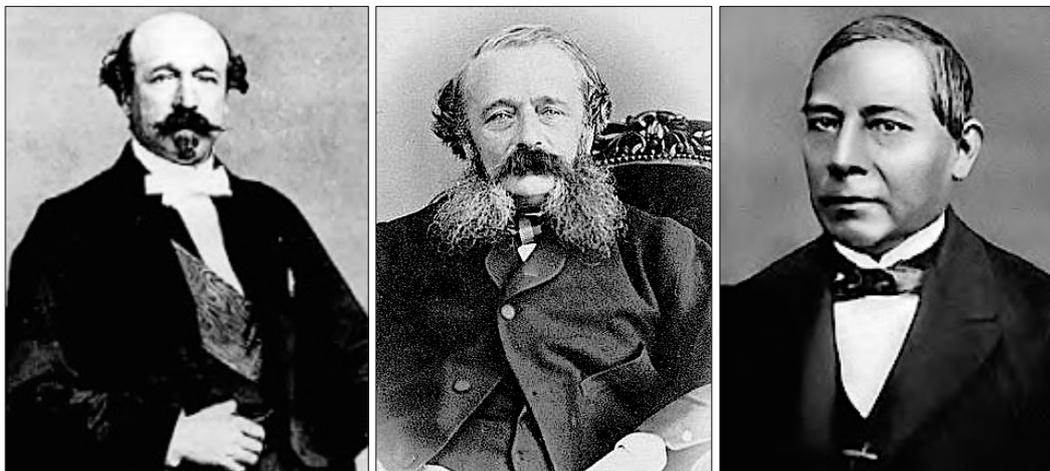
et espagnols, ponctuèrent maints affrontements armés entre les forces politiques mexicaines qui se disputèrent le pouvoir jusqu'en 1861.

- Le président Comonfort fait incarcérer Juárez et les principaux membres du Parti libéral lorsqu'ils dénoncent ses abus de pouvoir.
- Partisan d'un retour à une Constitution conservatrice et ultra catholique, le général Félix Maria Zuloaga exige la démission de Comonfort en janvier 1858 et libère Juárez, mais il est contraint de fuir à l'étranger. Sur ces entrefaites et en tant que chef de la Cour suprême, Juárez assume provisoirement la présidence, conformément à la Constitution mexicaine.
- Le 21 janvier 1858, les conservateurs catholiques hissent le général Zuloaga à la présidence et unissent leurs forces pour éradiquer les projets sociétaux de Juárez.
- Le 24 décembre 1858, le général Manuel R. Pezuela s'empare brièvement du pouvoir, mais le général Zuloaga le lui reprend en janvier 1859.
- Le 1^{er} février 1859, le général Miguel Miramon s'empare à son tour de la présidence après avoir fait incarcérer son rival Zuloaga, le 10 mai 1859.
- Du 28 décembre 1860 au 22 décembre 1862, Miramon passe le plus clair de son temps sur le terrain avec ses troupes pour tenter d'écraser celles de Juárez.
- Après ses défaites à Oaxaca et à Guadalajara, Miramon dépose les armes. Juárez réoccupe Mexico le 1^{er} janvier 1861 puis promulgue les Lois de Réforme qui confisquent et vendent des biens du clergé, et décrètent la séparation de l'Église et de l'État. En juillet 1861, il décide de suspendre sa dette étrangère et décrète une taxe sur les investissements français, anglais et espagnols dans son pays. Ces trois nations étaient concernées pour 62 millions de dollars de l'époque, mais la France l'était davantage en raison de l'affaire Jecker.

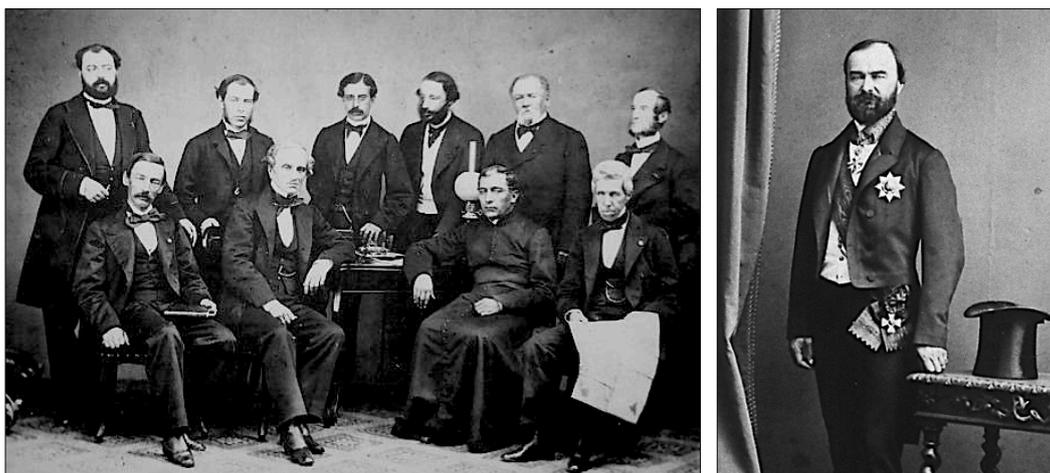
Avant l'accession de Juárez à la présidence, l'ancien président Miramon avait confié la conversion de la dette extérieure du Mexique au financier suisse Jean-Baptiste Jecker qui y avait fondé une grande banque et des entreprises minières. Après avoir obtenu la nationalité française, Jecker avait proposé au duc Charles de Morny (le frère utérin de Napoléon III) et à Jean Pierre Dubois de Saligny (l'ambassadeur de France au Mexique) de les intéresser à ce montage financier. Lorsque Juárez décrète la suspension de sa dette étrangère, Saligny incite son gouvernement à s'emparer des ports de Tampico et de Veracruz pour saisir leurs revenus douaniers à concurrence de la dette contractée par le Mexique auprès de compagnies françaises. Le 31 octobre 1861, Paris, Londres et Madrid signent la Convention de Londres : un pacte d'alliance visant à occuper militairement les ports atlantiques du Mexique jusqu'à l'extinction de sa dette étrangère.

En décembre 1861, l'Espagne débarque 6 000 hommes à Veracruz. Le mois suivant, la France la suit avec une brigade d'infanterie et la Grande-Bretagne avec 700 fusiliers marins. Le 18 février 1862, Juárez tente de calmer le jeu en négociant la Convention de Soledad avec l'Espagne et la Grande-Bretagne. En mars 1862, ces deux nations rapatrient leurs troupes en Europe tandis que Napoléon III décide de poursuivre les opérations militaires car il entend substituer à Juárez un monarque européen pour contrebalancer l'influence des États-Unis en Amérique. Le 7 juin 1863, à la suite de durs combats et de l'augmentation de ses effectifs au Mexique, le maréchal Achille Bazaine entre à Mexico tandis que Juárez et ses partisans se replient dans le nord du Mexique. Pour Napoléon III, l'annihilation des « Rebelles juaristes » est à ce point imminente qu'il envisage d'instaurer au Mexique une

monarchie qui soit favorable à la France, et que plébiscitent les conservateurs mexicains. Depuis octobre 1863 jusqu'en avril 1864, le diplomate mexicain José Gutiérrez de Estrada et un collège d'oligarques issus de la noblesse et de la grande bourgeoisie d'origine castillane assiègent littéralement Maximilien dans son palais de Miramar pour le convaincre d'accepter la couronne mexicaine.



Charles A. Demorny, alias « comte de Morny », frère utérin de Napoléon III. Décédé en 1865, il ne connut donc pas l'exécution de Maximilien et les déboires de l'armée française au Mexique - Jean-Baptiste Jecker, financier suisse naturalisé français en 1862 - Président Benito Juárez.



Ministre José Gutiérrez de Estrada (second à partir de la gauche, assis au premier rang). Le clergé catholique et les conservateurs mexicains avaient missionné Estrada en Italie pour convaincre l'archiduc Maximilien d'accepter la couronne du Mexique - Ministre Jean-Pierre Dubois de Saligny (siglo XIX, Museo Nacional de Historia, INAH).



L'archiduc Maximilien de Habsbourg et Charlotte de Belgique - Le palais de Miramare, près de Trieste en Italie (à l'époque incluse dans l'empire austro-hongrois) était leur résidence habituelle jusqu'en 1862.



Le *Monde Illustré* décrit l'entrée de Maximilien et de son épouse Charlotte à Mexico, le 12 juin 1864.

Né en 1836, l'archiduc Maximilien est le frère de l'empereur d'Autriche François-Joseph et l'époux de Charlotte, la fille du roi Léopold I^{er}. Désapprouvant les opinions libérales de son frère, François-Joseph l'avait relégué dans des fonctions honorifiques qui l'écartaient des affaires de l'Empire. En dépit des encouragements de son frère, de Napoléon III et du roi des Belges, Maximilien hésite, mais le 10 avril 1864 il cède à leurs instances et signe deux documents lourds de conséquences. Le premier, c'est la *Convention de Miramare* dans laquelle le Mexique s'engage à rembourser sa dette à la France en échange de son soutien militaire. La seconde c'est le *Pacte de Famille* qui contraint Maximilien et ses descendants à renoncer définitivement au trône d'Autriche. Le 14 avril 1864, le couple impérial quitte son château de Miramare et débarque à Veracruz le 29 mai.

Initialement, la mission du régiment belge consiste à servir de gardes d'honneur de l'impératrice Charlotte dans son palais de Chapultepec. Contrairement à ce qu'il fut parfois écrit, ces Belges s'impliquèrent volontairement dans la « pacification » du Mexique aux côtés de l'armée française. C'est du reste à la demande de Maximilien, que le capitaine Alfred Vander Smissen, détaché au ministère belge de la Guerre, accepte de recruter et de commander un régiment comprenant 1 584 hommes répartis dans deux bataillons : celui des grenadiers *Impératrice Charlotte* et celui des voltigeurs *Roi des Belges*.

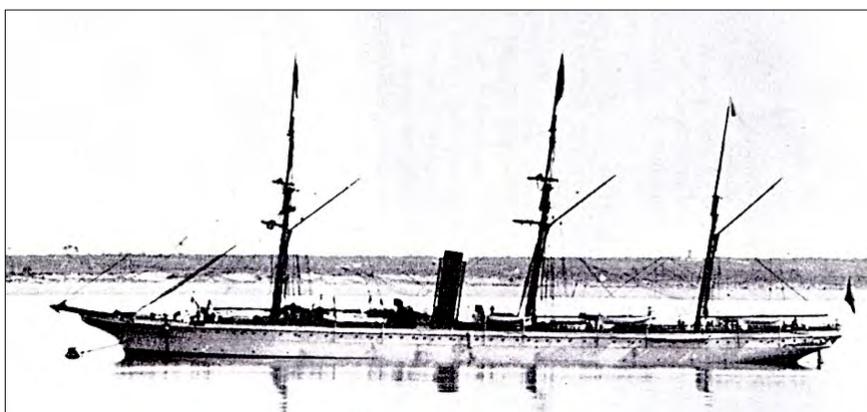
Avant de partir pour le Mexique, ces recrues se font photographier sous l'uniforme créé spécialement pour leur mission. Celui-ci consiste en une tunique bleu roi soutachée par des brandebourgs rouges pour les grenadiers, verts pour les voltigeurs, blancs pour les musiciens. Leur tenue est complétée par un pantalon gris bleu légèrement bouffant et des hautes guêtres jaunes ou blanches. Les officiers et la troupe ont touché un chapeau de feutre noir à bords plats et un prestigieux plumet. Les photos montrent que, sur le terrain, ils opteront volontiers pour le képi français. Le 14 octobre 1864, les 600 premiers volontaires quittent Audenaerde (Belgique) pour se rendre en France afin d'y embarquer pour le Mexique.



Les uniformes du régiment belge au Mexique. Au centre et se faisant face, le lieutenant-colonel Alfred Vander Smissen (plumet blanc) et le major Visart de Bocarmé. Sur ce cliché, pris avant leur départ, les hommes posent avec des fusils prêtés par l'armée belge. (Musée de l'Armée Bruxelles)



Dolman d'un musicien du régiment belge au Mexique - Vander Smissen au Mexique. (Musée de l'Armée, Bruxelles)



La Floride transporta au Mexique le premier contingent du régiment belge. (Musée de l'Armée)

EMPIRE DU MEXIQUE.
CORPS BELGE.

ENGAGEMENT.

N° 111
REGISTRE MATRICULE.
280

Je soussigné *Bedart, Jean-Baptiste* déclare m'être engagé aujourd'hui le *Neuf Septembre* 1800 soixante *quatre* comme *Garde* pour servir pendant le terme de *ans* années, dans le corps belge destiné à faire partie de l'Armée du Mexique, ayant stipulé pour prime d'engagement la somme de *Soixante* francs.

Je déclare me soumettre entièrement 1° aux lois militaires qui régissent l'armée belge, pendant le séjour du corps en Belgique et pendant la traversée; 2° aux lois militaires qui seront décrétées pour l'armée mexicaine à partir du moment de l'arrivée du Corps au Mexique.

Dans le cas où des événements de force majeure viendraient mettre un obstacle absolu soit à l'organisation du corps, soit à son départ pour le Mexique, je me déclare prêt à accepter mon licenciement, sans autre condition que le paiement intégral de la prime d'engagement mentionnée ci-dessus; et le paiement des frais de route, nécessaires pour rentrer dans mes foyers.

Engagé par moi *A Andoverdel* les jour, mois et an que dessus.
Je déclare n'être pas marié

Bedart

Certificat de visite et d'aptitude.

Je soussigné, médecin du corps, déclare avoir visité le dénommé ci-dessus, et l'avoir trouvé parfaitement apte au service militaire; certifiant en outre, sous le serment prêté à l'État, que cette visite a été effectuée par moi, et que la présente déclaration est conforme à la vérité.

A le 1800

SIGNALEMENT.	
Père Mère Né à Province Le Dernier domicile à Province Taille d'un mètre <i>650</i> millimètres. Visage	Front Yeux Nez Bouche Menton Cheveux Sourcils Signes particuliers Profession antérieure
Service antérieur (où, et de quelle manière il a quitté le service):	

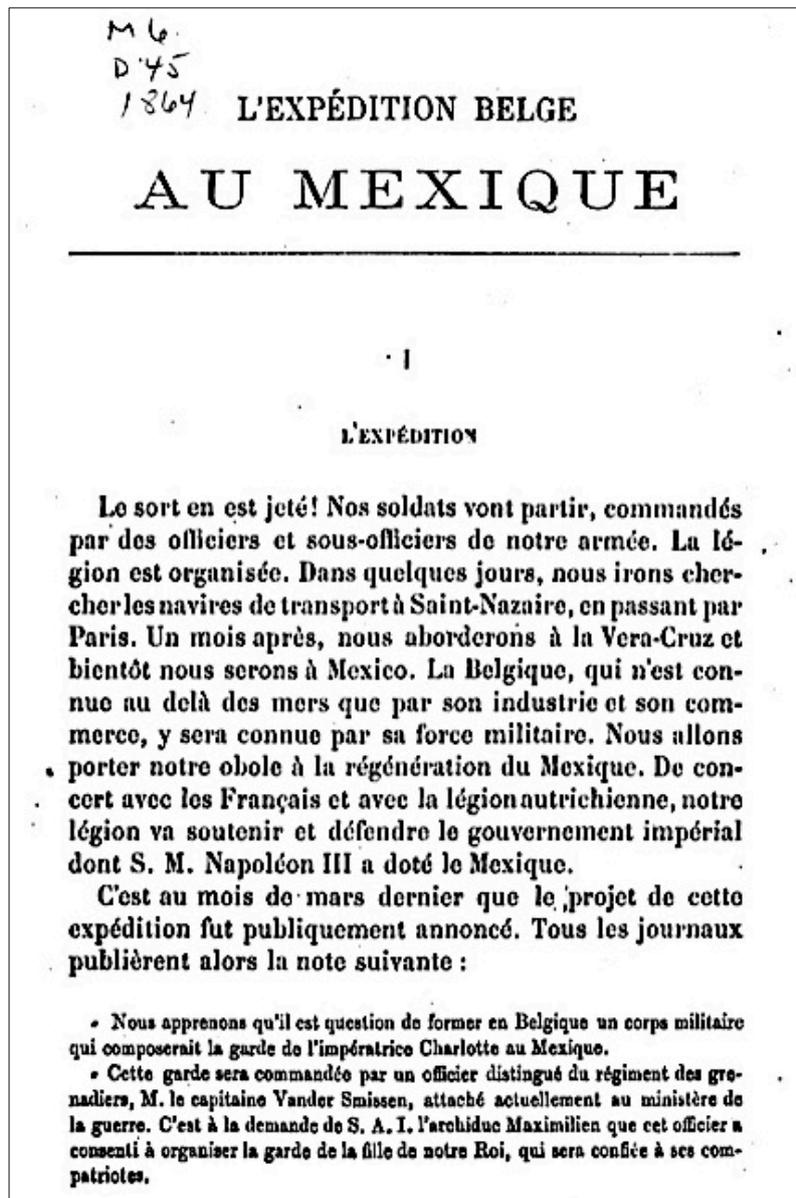
06190

Formulaire à remplir et à signer par les volontaires belges et étrangers qui souhaitaient s'enrôler dans le régiment recruté par le lieutenant-colonel Alfred Vander Smissen pour servir au Mexique en tant que gardes de la princesse Charlotte de Belgique (désormais impératrice). (Musée de l'Armée, Bruxelles)

Dans son ouvrage *La Belgique et la Guerre de Sécession*, le professeur Francis Balace décrit parfaitement la polémique que suscite en Belgique le recrutement d'un régiment de volontaires pour servir un prince étranger au Mexique¹ :

« Dès l'annonce de la formation d'un corps de volontaires pour le Mexique, la crainte des réactions des États du Nord fournit un argument de choix aux opposants de l'expédition et du cabinet Rogier (...) La violence même des attaques de l'opposition catholique et de l'extrême gauche, en dehors de toute justification de pressions diplomatiques réelles, montre à suffisance qu'il s'agissait avant tout d'une question de politique intérieure et que le respect de notre neutralité ne venait qu'après. »

Cette polémique, l'avocat bruxellois, Adolphe Demeur (conseiller provincial puis député, 1827-1892) l'initie dans *L'Expédition belge au Mexique, Appel aux Chambres*, un pamphlet de 32 pages, qu'il publie à Bruxelles le 22 août 1864 :



¹ Balace F., *La Belgique et la Guerre de Sécession*, vol. 2, pp. 455-6. Paris, 1979.

« La force numérique de la garde de l'impératrice Charlotte sera de deux mille hommes », écrit Demeur, « Les officiers et sous-officiers de notre armée y entreront avec un grade supérieur au leur. Leurs années de service en Belgique compteront pour la fixation de leur pension au Mexique. Ils contracteront un engagement de six ans et, sur leur demande, ils obtiendront, de notre ministère de la Guerre, un congé d'un an sans solde. S'ils rentrent en Belgique au cours de cette année, ils reprendront dans l'armée belge leur ancien grade et leur rang. S'ils laissent passer ce délai, ils perdront tous leurs droits militaires. Ceux qui, après avoir contracté l'engagement de six ans, ne pourront pas s'acclimater au Mexique, seront rapatriés quand ils le voudront aux frais du gouvernement mexicain, mais sans autre indemnité.

« Ceux qui, à l'expiration de leurs six années de service, voudront revenir en Belgique, obtiendront leur rapatriement et une indemnité. Enfin, les hommes qui voudront s'établir au Mexique sans esprit de retour obtiendront du gouvernement impérial, des donations en terres, les soldats aussi bien que les officiers, l'intention de l'archiduc Maximilien étant de développer, autant qu'il le pourra, la colonisation de son futur empire. Ce n'est pas un congé d'un an que notre ministre de la Guerre accorde aux officiers qui s'enrôlent dans l'expédition mexicaine, comme on l'avait annoncé en mars, c'est un congé de deux ans !

« Résumons la situation au Mexique : à l'aide de 50 000 soldats et d'une flotte, en dépensant 300 à 400 millions de francs et après une lutte de deux années, durant laquelle pas une seule ville ne s'est levée spontanément contre le gouvernement de Juárez, Napoléon III a fait la conquête de la capitale, des principales villes et de la plupart des ports du Mexique. Puis, il a remplacé les autorités par des hommes qui ont accepté, comme empereur, Maximilien d'Autriche. Et nous, étrangers au Mexique, nous allons y combattre les Mexicains qui tentent de chasser ce gouvernement étranger, imposé par les baïonnettes étrangères ! Tel est le but de notre expédition au Mexique (...)

« Les Espagnols, les Autrichiens, les Français, les Hollandais ont été successivement les maîtres chez nous. Nous n'avons pas cessé de protester contre l'ingérence des étrangers dans nos affaires. En 1830, nous avons enfin conquis l'indépendance nationale. (...) Et, prodige d'inconséquence, c'est contre ce droit, c'est contre le principe même de notre existence, qu'aujourd'hui s'organise chez nous une légion ! La Belgique est un État indépendant et perpétuellement neutre. Elle sera tenue d'observer cette même neutralité envers tous les autres États. Reproduisons le protocole du 14 octobre 1831, le traité du 15 novembre 1831, de même que celui du 19 avril 1839 entre la Belgique et la Hollande, une neutralité placée sous la garantie des puissances européennes. Ainsi, pour la Belgique, la neutralité est permanente. Elle est perpétuelle. Elle est universelle : tous les États du globe sont tenus de la respecter et la Belgique doit l'observer envers tous.

« La formation, sur le territoire belge, d'un corps de troupes qui serait destiné à opérer en pays étranger, est-elle compatible avec la neutralité de la Belgique ? Comment le soutenir ? Corps de troupes destiné à opérer en pays étranger, neutralité, ce sont là des termes contradictoires. Qu'on ne dise pas : le gouvernement n'est pour rien dans l'expédition ; il ne peut empêcher la formation de ces troupes en Belgique ; aucune loi le lui permet. Le gouvernement se borne à laisser faire.

« Ceci a été dit, c'est de l'hypocrisie ! Est-il vrai, oui ou non que, dès le mois de mars 1864, les organisateurs de l'expédition ont annoncé que les officiers et sous-officiers de notre armée obtiendraient un congé d'un an, de telle sorte que ceux qui ne se plairaient pas au Mexique pourraient récupérer

leur grade en Belgique ? Est-il vrai, oui ou non, que la durée de ce congé a été portée à deux années au lieu d'une ? Est-il vrai, oui ou non, que des officiers de notre armée ont organisé l'expédition ?

« Ce sont là les faits connus de tous et publiés par les organisateurs. S'il en est ainsi, peut-on dire que notre gouvernement s'est borné à laisser faire, qu'il a subi ce qu'il ne peut empêcher ? Peut-on dire qu'il n'a pas provoqué et favorisé cette expédition ? (...) L'autorisation qui a été donnée à l'un de nos officiers d'aller combattre une nation étrangère et de soutenir une cause tout aussi étrangère viole notre neutralité. Et bien ! Osera-t-on soutenir que c'est pour perfectionner l'instruction militaire de notre armée que l'on a fait un appel public à nos officiers et à nos sous-officiers et soldats ? Non, la chose est notoire : c'est pour soutenir le gouvernement mexicain, c'est pour combattre les insurrections du peuple mexicain contre ce gouvernement. Quand nous aurons nous-mêmes déchiré notre neutralité, de quel droit l'invoquerons-nous à notre tour dans le cas d'une invasion ennemie ? (...) Depuis trop longtemps la république mexicaine était en proie à la guerre civile ! La révolution qui avait affranchi ce pays (...) avait laissé debout tous les privilèges, toutes les iniquités, tous les abus amoncelés sous l'ancien régime et défendus à outrance par le parti réactionnaire et clérical mexicain.

« En 1860, son chef Miramon refusait d'accepter la liberté religieuse comme base d'un armistice entre les partis, proposé par le gouvernement anglais. La séparation des « choses de l'État de celles de la religion » était formulée en tête du programme du gouvernement libéral de Juárez (...) Les lois des 12, 13 et 23 juillet 1859 avaient ordonné l'aliénation des propriétés ecclésiastiques, plus considérables au Mexique que dans les États européens. Le clergé mexicain allait devoir se contenter de l'intérêt du prix de cette aliénation et ces lois étaient l'unique cause de la guerre civile. Tout cela est connu en Europe, mais ce qu'on semble y ignorer ou oublier, c'est que le parti constitutionnel, le parti démocratique et libéral qui avait toujours défendu la Constitution du 12 avril 1857, était arrivé, depuis plus d'un an avant l'invasion française, à rallier l'immense majorité du pays. Le gouvernement de Juárez, l'ancien président de la Cour suprême, le chef du Parti libéral, était reconnu par tous les États composant la confédération mexicaine (...) »

Dans son analyse de la polémique qui a agité les acteurs politiques belges à propos de l'expédition au Mexique, d'un régiment constitué par des recrues belges, le professeur Francis Balace écrit :

« Le 2 septembre 1864, la question fut portée devant la Chambre par une interpellation du député catholique antimilitariste Jean-Baptiste Coomans qui s'inquiétait de l'autorisation donnée à nos soldats de s'enrôler pour le Mexique. Le ministre Chazal admit les faits et l'opposition accusa le Gouvernement de violer la neutralité belge en prenant parti pour Maximilien et en autorisant ce corps qu'on déclarait étranger à occuper le territoire national. Les réactions américaines furent particulièrement invoquées par le député anversois Charles d'Hane-Steenhuysen qui alla jusqu'à prévoir une guerre belgo-américaine et le blocus de l'Escaut par la flotte fédérale.

« Le ministère affirma qu'il n'organisait rien et se bornait à ne pas s'opposer, en l'absence de stipulations légales, à un recrutement privé dirigé par un officier en retraite. Au nom de son gouvernement, le ministre Hubert Frère-Orban fit valoir qu'il ne s'agissait pas de neutralité à respecter puisque les volontaires belges serviraient l'empereur Maximilien qui n'était en état de guerre avec aucune puissance étrangère, mais avec les dissidents de son

empire. Si par la suite, les États-Unis lui déclaraient la guerre, nos volontaires seraient aussitôt rappelés sous peine de perdre leur nationalité. Au moment du vote, la motion du député Coomans condamnant l'attitude gouvernementale fut repoussée par 53 voix contre 39 (...) Ainsi s'acheva le premier débat parlementaire et les craintes d'éventuelles représailles des États-Unis avaient été longuement évoquées². »



Le député belge Jean-Baptiste Coomans (Centrum Agrarische Geschiedenis) - Le scandaleux Monseigneur Francesco Meglia. (Photo Emma Bonnici) - Le ministre belge Hubert Frère-Orban.

Dans la ligne des arguments auxquels l'avocat belge Adolphe Demeur recourt pour décrire la situation réelle de la république mexicaine lors de l'investiture de l'archiduc autrichien dans ce pays, il nous paraît honnête, mais surtout, il nous paraît absolument indispensable de citer des extraits de la lettre, que nous qualifierons d'ignoble, que le nonce du Pape, en l'espèce Monseigneur Francesco Meglia, fit déposer entre les mains de l'empereur Maximilien le 10 décembre 1864 :

« Dès avant cette époque (*Francesco Meglia se réfère à la période qui a précédé la nomination de Juárez à la présidence du Mexicaine*), nous avons élevé des plaintes (...) contre la loi inique que le président Juárez qualifia de réforme, qui renversait les droits les plus inviolables de l'Église et qui outrageait l'autorité de ses pasteurs ; contre l'usurpation des biens ecclésiastiques et la dilapidation du patrimoine sacré ; contre l'injuste suppression des ordres religieux ; contre les fausses maximes qui blessaient la religion catholique ; enfin, contre beaucoup d'autres attentats commis au préjudice des personnes sacrées et du ministère pastoral (...)

« Nous attendions les premiers actes du nouvel Empire, persuadés qu'on donnerait, à l'Église outragée, (...) une juste réparation, soit en révoquant les lois d'oppression récemment votées (...) soit en promulguant d'autres lois propres à suspendre les effets désastreux de l'administration impie du président Bénéto Juárez (...) Ah ! Sire, au nom de cette foi et de cette piété qui sont l'ornement de votre Auguste Famille, (...) nous vous en conjurons, mettez la main à l'œuvre, laissez de côté toute considération humaine (...)

« Nous vous envoyons notre représentant, (...) nous l'avons chargé de vous demander de révoquer des lois qui oppriment l'Église et de préparer, avec la collaboration des évêques et le concours de notre autorité apostolique, la réorganisation entière des affaires ecclésiastiques. Votre Majesté sait très bien que pour réparer efficacement les maux occasionnés au Mexique par la révolution et pour rendre au plus tôt des jours heureux à l'Église, il faut avant tout que la religion catholique, à l'exclusion de tout autre culte, continue à être la gloire et le soutien de la nation mexicaine. Les évêques doivent être

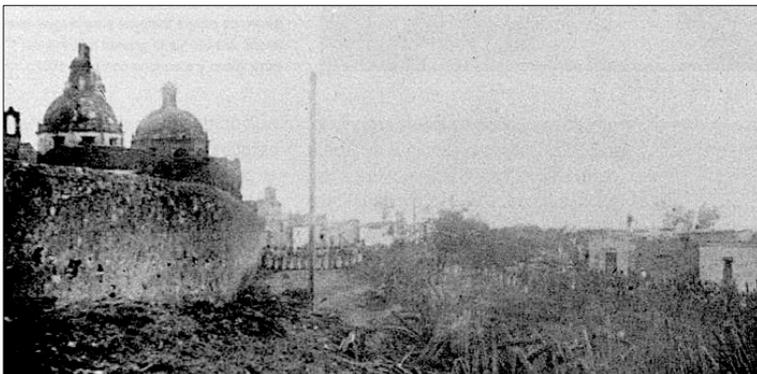
² Balace, op. cit., p. 456.

entièrement libres dans l'exercice de leur ministère ; les ordres religieux doivent être rétablis ; le patrimoine de l'Église catholique (...) doit être sauvegardé et protégé. Il faut que personne n'obtienne la faculté d'enseigner et de publier des maximes fausses et subversives et il faut que l'autorité ecclésiastique dirige, contrôle et surveille l'enseignement public autant que l'enseignement privé. »

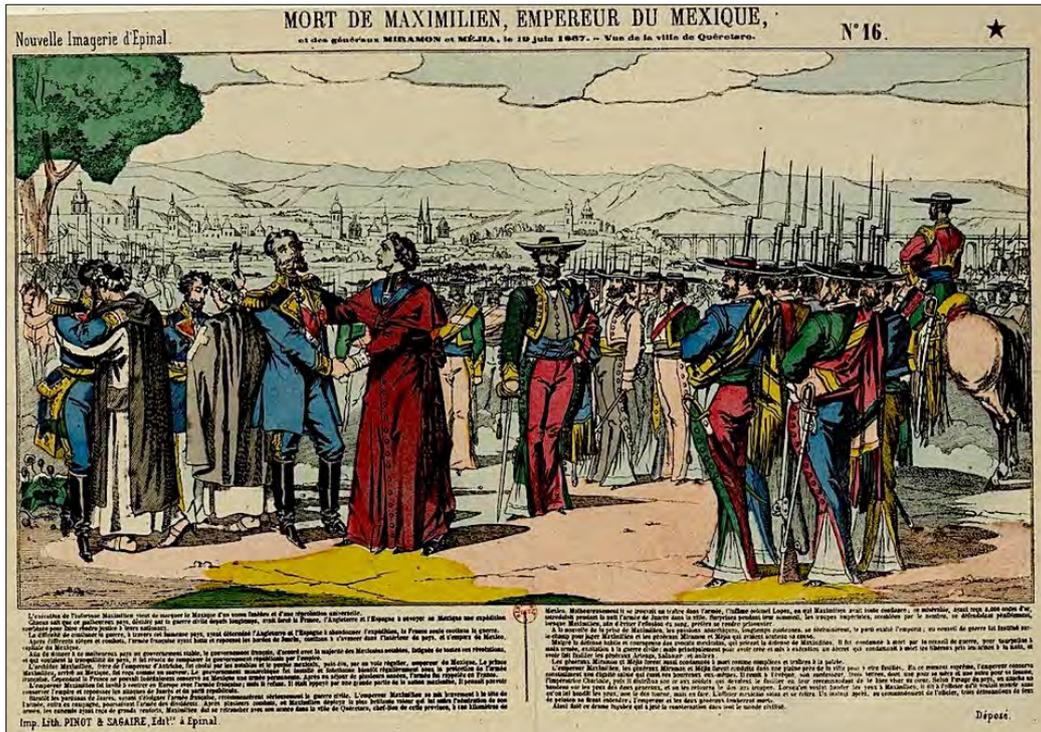
Maximilien souhaitait imposer une politique libérale fondée sur l'émancipation des Indiens et qui visait à lutter contre la corruption dans son armée et dans son administration. Cependant, l'Empereur succombe vite aux hauts dignitaires du clergé catholique et de la vieille aristocratie castillane qui s'allient pour réclamer la restitution des biens que Juárez a confisqués à l'Église. Harcelé par les ultras mexicains et influencé par ses conseillers autrichiens et belges qui ne réalisent pas ou ne veulent pas réaliser à quel point Maximilien est détesté par la classe populaire mexicaine, celui-ci se laisse peu à peu convaincre qu'il peut se dispenser de l'autorité que le maréchal Bazaine exerce sur son empire au nom des intérêts des financiers français et il décide de diriger les opérations militaires. Quant à l'empereur Napoléon III, menacé par le militarisme prussien, taraudé par l'opinion publique française et excédé par l'inconsistance de la « marionnette » impériale, il ordonne de retirer ses troupes du Mexique.

Le 9 juillet 1866, l'impératrice Charlotte se rend en France avec le secret espoir de rencontrer personnellement Napoléon III pour tenter de le convaincre de ne pas abandonner son époux et de surseoir à l'ordre qu'il a donné au maréchal Bazaine d'évacuer le Mexique avec ses troupes. Non seulement l'Empereur ne la recevra pas, mais elle ne reverra plus son époux car elle ne reviendra jamais au Mexique. Six mois plus tard, le régiment belge s'embarque pour l'Europe et, en mars 1867, les dernières unités françaises quittent le port de Veracruz.

Avec ses troupes mexicaines qu'il pense loyales mais qui se délitent journellement, Maximilien entend défaire les forces juaristes en regroupant les soldats et les généraux qui lui sont restés fidèles dans la forteresse de Santiago de Querétaro, la capitale de l'État de même nom. Sise à 200 kilomètres au nord-ouest de Mexico, cette place-forte est assiégé par l'armée républicaine (juariste) du général Mariano Escobedo de la Peña. Après soixante-douze jours de siège, celui-ci s'en empare grâce à la trahison du général Miguel Lopez qui ouvre les portes de la cité aux troupes ennemies. Le 19 juin 1867, l'Empereur et ses deux derniers généraux, Thomàs Méjia et Miguel Miramon, sont fusillés sur l'El Cerro de las Campanas, une colline qui jouxte la ville de Querétaro.



Une section des fortifications de la forteresse de Querétaro : cliché pris après la reddition de Maximilien. (Archivo Histórico Particular de la Familia Molina Bonilla-Archivo Fotográfico) - Mariano Escobedo de la Peña, le général qui reçut la reddition de Maximilien et de ses deux principaux généraux. (Busca Biografias)



Description romantique de l'exécution de Maximilien et de ses deux généraux. (Lithographie de Pinot & Sagaire, 1867)



Sur la colline de Cerro de Las Campanas, les sépultures sommaires de Maximilien et de ses deux principaux généraux. (Photo François Aubert, 1867)



Le château de Bouchout (Flandre belge) où Charlotte sombra peu à peu dans la folie jusqu'à sa mort en 1927.

CHAPITRE 1

D'AUDENARDE À MEXICO

Notre corps expéditionnaire est formé à Audenarde (Belgique) afin de servir de garde d'honneur de notre princesse Charlotte, devenue impératrice du Mexique. J'avais dix-neuf ans et je me suis engagé dans la 1^e compagnie du bataillon des grenadiers³. Placés sous le commandement du lieutenant-colonel Alfred Vander Smissen, les 600 hommes de notre bataillon se préparent à quitter Audenarde le 14 octobre 1864 pour se rendre à Saint-Nazaire où nous embarquerons à bord d'un navire français. A 11 heures, le bourgmestre Liefmans, les autorités communales et les notables d'Audenarde offrent, à nos officiers, un dîner auquel participent des dignitaires de la Cour, des officiers supérieurs de notre armée et des hauts fonctionnaires de notre administration. À 2 heures du matin, notre troupe se range sur la grand-place de la ville. Nos parents, nos amis et la population locale nous y avaient déjà précédés. Notre colonel nous passe en revue puis nous mène à la gare sous les acclamations. Au moment précis où la locomotive siffle le départ, nos musiciens entament la Brabançonne. Alors, le cri spontané de *Vive le Roi* jaillit de toutes les poitrines. Il nous était doux d'acclamer le roi bien aimé qui nous gouvernait avec tant de sagesse depuis trente-quatre ans et qui avait soutenu la formation de notre corps dont le rôle était de protéger sa fille bien aimée.



Le 14 octobre 1864, les grenadiers du régiment belge défilent sur la place d'Audenarde (Flandre belge) avant de monter dans le train qui les débarquera à St. Nazaire où ils embarqueront sur *La Floride*, un vapeur affrété à la Compagnie Générale Transatlantique française. (Collection du Musée de l'Armée, Bruxelles)

Lors de notre entrée en France, nous songeons à notre pays, à nos familles et à nos amis. Le 15 octobre vers 11 h 30, nous débarquons à Angers. Comme nous devons y déjeuner, l'un de nos officiers nous y avait précédés depuis la veille afin de prendre les dispositions nécessaires pour nous éviter du retard. Le commandant et les officiers du 51^e régiment de ligne français, qui nous attendaient à la gare,

³ L'engagement d'Émile Noirsain dans le régiment envoyé au Mexique a peut-être été influencé par les lettres de son oncle Edmond Noirsain qui servit dans le 8th U.S. Infantry au Texas de 1855 à 1860 et qui se porta volontaire en 1861 dans le 31st Pennsylvania Infantry, pour combattre les esclavagistes qui venaient de bombarder Fort Sumter en Caroline du Sud.

mettent leur caserne à notre disposition tandis que nos officiers répondent à leur invitation et que nos deux troupes fraternisent. On nous avait distribué de grands bidons de vin - boisson réglementaire du soldat français - et malgré l'interdiction qui nous en avait été faite, nous le partageons avec la garnison. Notre bataillon quitte Angers vers 3 heures et débarque à Saint-Nazaire vers 18 h 30. Une heure plus tard, nous montons sur *La Louisiane*, un vapeur de la Compagnie Générale Transatlantique française, qui doit nous mener à Veracruz. Dès notre arrivée à bord, le maître d'équipage nous distribue des couvertures car nous devons passer notre première nuit sur le pont. Nous dénichons des emplacements confortables tandis que les matelots nous servent notre souper : du pain, du vin et du fromage. Plus tard, bercés par l'océan, nous nous endormons sous le ciel étoilé. Le 16 octobre, les matelots nous réveillent de bonne heure pour récurer le pont et effectuer l'entretien quotidien du bâtiment. Aucun de nous n'eut à craindre un rhume car les oreillettes de notre bonnet de police nous avaient protégés du froid.

Vers 10 heures du matin, nos officiers nous scindent en escouades afin de réglementer le partage du vin, du rhum et de la nourriture servie dans des gamelles en bois. À 15 h 30, par une belle journée ensoleillée sur une mer lisse, notre navire appareille et s'éloigne doucement de la côte française. Nous étions très étonnés de nous trouver aussi à l'aise à bord du navire en dépit de nos craintes à propos des caprices de l'océan. En quittant la rade de Saint-Nazaire, nous avons frôlé un trois-mâts barque que les marins français ont identifié comme le *Vengeur*, le nouveau navire de Raphaël Semmes, l'ancien commandant du croiseur sudiste *Alabama*, coulé par le *Kearsarge*, quelques semaines plus tôt au large de Cherbourg⁴.

Nous apercevons alors des marsouins qui s'agitent autour de notre navire pour recueillir les déchets alimentaires que nous balançons par-dessus bord. Le 17 octobre 1864 au matin, les mouvements vifs de notre bâtiment nous réveillent en sursaut : nous étions en pleine tempête. Des vagues déferlent sur le pont, balayant les cages de nos poulets et de nos canards. Une vague décroche même l'un de nos canots de sauvetage et l'expédie loin de notre bord. Une pluie battante, un vent sauvage et des rafales de grêlons nous forcent à évacuer le pont. Les hommes qui transportent nos rations ont toutes les peines à conserver intacts les bidons contenant la soupe et la viande. Le lendemain, la tempête persiste, des montagnes d'eau enjambent notre navire, remplissent son entrepont et nous trempent tout autant que si nous étions restés sur le pont. Engoncés dans une couverture de laine recouvrant notre capote militaire, beaucoup d'entre nous maudissent déjà leur engagement. D'énormes vagues se brisent sur les flancs du navire ou submergent son pont en y emportant tout ce qui n'est pas solidement arrimé. Parfois, elles soulèvent le bâtiment comme une plume puis, en se retirant, nous donnent l'impression d'être précipités au fond d'un abîme. Maintenant son cap à grand peine, notre navire ne progresse guère ou reste sur place jusqu'à ce que les pales de son hélice reprennent contact avec la mer.

Le 19 octobre, la tempête commence à s'apaiser. Nos deux jours passés dans l'entrepont l'ayant rendu inhabitable, le commandant ordonne à la troupe de monter sur le pont afin de nettoyer les soutes avec du chlorure de chaux pour en chasser les déjections et les émanations dues aux effets de la tempête sur nos hommes. Beaucoup d'entre eux ont le mal de mer ou sont indisposés parce que, les jours précédents, nos aliments n'avaient pas été assez cuits. Pendant la journée du

⁴ Il s'agissait d'une fausse rumeur. Après la destruction du *CSS Alabama*, Raphaël Semmes ne reprit plus jamais la mer.

21 octobre, quelques poissons volants tombent sur notre pont et j'examine les caractéristiques de l'un d'eux. Ce genre de poisson (l'exocet) est pourvu de deux membranes qui font office d'ailes un peu au-dessus des ouïes, et qui le maintiennent en l'air aussi longtemps qu'elles sont humides.

Des marsouins et des cachalots suivent de temps en temps le navire pour recueillir nos déchets alimentaires. Ce jour-là, la typhoïde emporte l'un des nôtres. Comme aucun cadavre ne peut rester à bord plus de 24 heures, il est généralement livré à la mer. Le 25 octobre à 8 heures du matin, plusieurs de nos hommes font défiler notre mort devant notre troupe rangée sur deux rangs sur bâbord et le revêtent d'un drap blanc avant de l'étendre sur un châlit (planches rivées à deux tréteaux servant de couchette). Tambours et trompettes sonnent « Au Champ » et ne s'arrêtent que lorsque la dépouille parvient sur le gaillard d'avant. Commencent alors les lugubres préparatifs. Le corps est cousu dans un second drap et, pour qu'il ne remonte pas à la surface, il est lesté par un gros sac de charbon. Un prêtre s'avance et récite les prières des morts, le commandant du navire lui avait volontiers concédé ce rôle. Des hommes font basculer le châlit et nous entendons le bruit de la mer qui s'ouvre sous l'impact de la dépouille. Le 30 octobre, l'un de nos aumôniers célèbre la messe sollicitée par les passagers et l'équipage. Ce même jour, vers 15 heures, la vigie lance le cri magique : « terre » ! Impossible de décrire notre émotion, nous qui n'avions contemplé que le ciel et la mer depuis quinze jours. Une heure plus tard, l'île de la Martinique commence à se dessiner à l'horizon et nous en distinguons bientôt les montagnes. En fin d'après-midi, nous approchons de Saint-Pierre, la principale ville de l'île. Les Français l'avaient bâtie sur une plaine entourée de hautes montagnes. Deux salves de nos canons saluent le pavillon du fort et celui-ci nous rend la même politesse. Une heure plus tard, notre navire s'engage dans la rade de Fort-de-France, la seconde ville de l'île en importance mais aussi la résidence du gouverneur français.



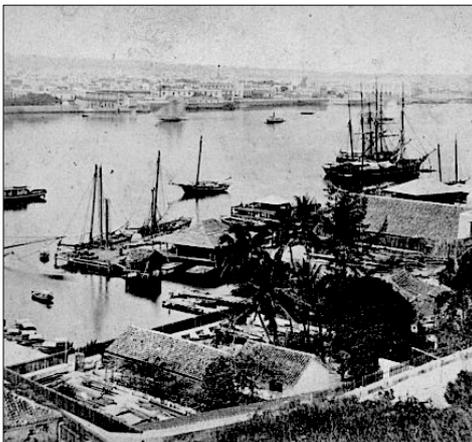
L'île et la baie de Fort-de-France (Martinique) dans la seconde moitié du 19^e siècle.

Lors de notre entrée en rade, nous sommes étonnés par le nombre de négrillons qui, à la nage, viennent solliciter de la menue monnaie et nous coller jusqu'à ce que notre bâtiment s'immobilise. Alors, d'innombrables esquifs remplis de Nègres et de Nègresses l'accostent et, en un instant, grimpent à son bord en s'agrippant aux cordages et aux amarres qui pendent sur les flancs de notre navire. La plupart des Nègresses, au demeurant fort jolies, sont vêtues de blanc et coiffées de larges foulards en soie ou en madras. Aussi voyantes que bruyantes, elles tentent de nous vendre des bananes, des noix de coco, des oranges, des goyaves et les mille fruits

que produisait cette île. D'autres se proposent de laver notre linge ou de nous héberger tandis que leur mari essaye de nous vendre des cigares, des chapeaux de paille, des foulards ou des articles en cuir de leur artisanat. Pendant que leurs parents marchendent à bord, de plus en plus de négrillons, s'agglutinent autour de notre bâtiment et exécutent d'extraordinaires cabrioles pour attraper les sous que nous leur jetions. Certains d'entre eux restent sous l'eau pendant plusieurs minutes, y jouant comme de véritables poissons. La mer est tellement transparente, que nous observons aisément leurs jeux sous-marins.

Fort-de-France est le point de relâche et d'approvisionnement obligatoire de tous les navires en provenance de la France. Nous y débarquons vers 18 heures afin de nous rendre au fort Desaix. Pour y accéder, le sac au dos, nous devons gravir une montagne escarpée aux sentiers couverts de graviers. La nuit nous surprend alors que notre colonne s'étirait pendant notre ascension. Après une heure de marche, nous débouchons enfin dans la place-forte où nous accueille un détachement de l'infanterie de marine française, le seul corps de troupe en service dans l'île. Déshydratés par cette première marche et après avoir été autorisés à rompre nos rangs, nous nous ruons sur la cantine de la caserne dont nous épuisons ses réserves en quelques instants. En dépit de l'heure tardive, des Nègresses s'infiltrèrent parmi nous pendant la nuit pour nous vendre des limonades préparées en grande hâte. Le lendemain, quand, certains d'entre nous ont la désagréable surprise de trouver des scorpions dans leurs couvertures. Selon les Nègres, lorsqu'on se fait piquer par un scorpion, le meilleur remède serait de l'écraser sur la plaie puis de la cautériser. Nos médecins nous conseillent plutôt de recourir à l'alcali volatil (ammoniaque).

À l'intérieur du fort, entre ses bâtiments, croît une herbe très haute où prolifèrent des serpents de toutes sortes. Constatant notre terreur, quelques-uns des Nègres qui habitent à l'intérieur du fort en attrapent et leur écrasent la tête contre les murs ou les pavés de la cour. Avec leur chair, ils préparent une sorte de matelote - un plat rustique composé de plusieurs sortes de poissons - et nous en offrirent. Malgré ma répugnance, j'en goûtai et je dois reconnaître que le mets était bon et valait bien notre matelote en dépit d'un goût grasseyé assez prononcé. Les Nègres insistent sur la dangerosité du « collier » dit *Fer de lance*, le plus dangereux des serpents. Il mesure environ deux pieds (65 cm), son ventre est blanchâtre et des dessins noirs et verdâtres recouvrent son dos. Il s'enroule autour du cou de sa victime et lui plante ses crocs pendant son sommeil, la mort le terrasse en quelques minutes.



Une section de la baie de Santiago de Cuba en 1860. (Photo prise par Edward C. Anthony, New York) - Trigonocéphale ou *fer de lance*, serpent endémique et excessivement venimeux de la Martinique. (Aircaraibes.com)

Dans la matinée du 3 novembre, nous quittons le fort et, avant notre départ, le gouverneur nous passe en revue près du port. À midi, nous réembarquons sur notre navire qui appareille aussitôt pour La Havane. Le 8 novembre, nous entrons dans la baie et le port de Santiago de Cuba. Cette baie est encadrée par deux montagnes entre lesquelles le passage est très étroit. Si deux navires tentaient de s'y croiser, l'un d'eux s'écraserait contre l'un des rochers. Sur la montagne de gauche, les Espagnols ont bâti un fort qui défend l'entrée de la baie. Il est en ruines, mais on pourrait le restaurer rapidement et à peu de frais en cas de conflit. Pour entrer dans le port, nous contournons quatre îlots qui font quatre kilomètres de circonférence. Santiago de Cuba forme un amphithéâtre au fond de sa rade. Après que notre bâtiment eut jeté l'ancre et échangé les formalités d'usage, de nombreuses embarcations se détachent du rivage. Quatre de celles-ci attirent notre attention. La première contient le gouverneur de La Havane et ses principaux subis. Dans la seconde, se tiennent les médecins chargés de la police sanitaire des navires en rade. Le percepteur des postes, les agents de la douane et de la police suivent dans les autres embarcations.

Quand les médecins eurent constaté qu'aucun d'entre nous était atteint par une maladie contagieuse, le gouverneur et sa suite montent sur notre bâtiment et le visitent, précédés par notre capitaine. Après quoi, celui-ci remet au percepteur des postes le courrier destiné aux Iliens et accepte celui qui est expédié au Mexique. À l'issue de ces formalités, les marchands qui patientaient dans les autres canots montent enfin à notre bord pour nous vendre des cigares, des fruits, des confitures et des conserves. Je ne puis guère parler des habitants de l'île car nous n'eûmes pas le temps de descendre à terre. Le 9 novembre au matin, notre navire appareille pour Veracruz. Rien ne perturba notre voyage entre ces deux pays. La seule chose que j'ai notée, en quittant ce port, est l'abondance d'herbes que les marins appellent « raisins des Tropiques » (Goémon présentant des grains en grappe). Le 13 novembre, notre bâtiment s'immobilise en rade du port de Veracruz (occupé par les Français). Après que les autorités françaises eussent inspecté notre bord, des chaloupes nous débarquent sur l'estacade qui s'étend sur deux cents mètres en mer depuis l'entrée de la ville. Nous nous rangeons aussitôt en bataille en attendant que le dernier homme de notre détachement nous ait rejoints pour nous rendre à la caserne française où nous devons loger et recevoir nos armes.

Notes sur les armes du régiment belge au Mexique et sur les troupes de Juárez

Comme le régiment du colonel Vander Smissen n'émargeait pas à l'armée belge, celle-ci n'était donc pas autorisée à lui fournir son équipement. Émile Noirsain parle peu de son arme d'épaule : elle était munie d'un yatagan, les Belges l'auraient touchée sur place et ils durent la livrer à l'armée de Maximilien quelques jours avant de repartir pour l'Europe. Dans ses mémoires, Vander Smissen utilise étrangement le terme carabine pour désigner l'arme de ses hommes, mais ne précise pas leur origine. Peut-être était-ce un sujet trop délicat et il ne voulut pas ranimer la polémique qui avait alimenté le recrutement de son régiment en Belgique. En revanche, le capitaine Modeste Loiseau relate que les armes destinées à ses hommes étaient dans les soutes de la *Floride*, le cargo français qui transporta notre premier contingent au Mexique. En 1863, le seul Enfield muni d'un yatagan était l'*Enfield Special* modèle 1856, usiné en Grande-Bretagne et à Herstal-Liège. Comme il était légèrement plus court que les autres modèles de l'Enfield, cela explique peut-être l'appellation « carabine » ... ?



Ces deux volontaires belges : le sergent N. Widy (debout à gauche) et le soldat Philippe Opdemessing (près de son épouse en tenue de cantinière) portent des bottes de cavalerie car ils ont été affectés à l'une des deux compagnies d'infanterie montée que Vander Smissen créa au Mexique. N'ayant pas touché de sabres, ces soldats conservèrent leur court *Enfield Special* et leur fameux yatagan britannique. (Musée de l'Armée, Bruxelles)



Fusil ou carabine *Enfield Special* Modèle 1850 et son yatagan.

Ces photos de deux soldats belges en service au Mexique confirment qu'ils touchèrent des fusils Enfield plus courts, probablement l'*Enfield Special* modèle 1850, dont nous venons de parler. Ce fusil à poudre noire se chargeait par la bouche et non par la culasse, son canon comportait trois rayures en vrille. Comme beaucoup d'armes d'épaule de l'époque, l'*Enfield Special* utilisait une cartouche mixte qui se composait d'un cylindre de papier contenant sa charge de poudre et une balle cylindro-conique du type Minié, l'officier français qui en fut le co-inventeur ou le co-développeur vers 1850. La cartouche Minié possédait un autre avantage : le tireur déchirait avec ses dents le cylindre en papier qui recouvrait sa munition, puis versait sa dose de poudre dans le canon de son arme avant d'y enfoncer la balle avec sa baguette. Ensuite, il tassait la poudre et le projectile sur le fond du canon. Ce mouvement, qui compressait la poudre, déformait légèrement la balle conique pour épouser les rayures du canon. En tournant sur elle-même, la balle gagnait en vitesse, en portée et en pouvoir de pénétration. La mise à feu de la cartouche était produite par une capsule de fulminate de mercure spécifique à l'arme et usinée par la firme Enfield et ses sous-traitants (notamment à la fabrique d'armes de Herstal, près de Liège en Belgique).

La buffleterie du soldat belge comprenait une cartouchière attachée au ceinturon et une pochette étanche contenant sa réserve de capsules. Si celles-ci venaient à manquer ou à s'humidifier, l'arme devenait inutilisable. Dans le récit d'Émile Noirsain, nous verrons qu'au cours des charges en terrain découvert, le soldat belge, français ou mexicain avait rarement le temps de recharger son fusil avant d'engager l'ennemi à la baïonnette. Cet exercice à l'arme blanche exigeait un *drill* militaire intensif qui ne se maîtrisait que par les exercices inculqués par des instructeurs chevronnés. Donc, les bandes de francs-tireurs qui soutenaient Juárez et ce qui subsistait de son armée régulière, ne pouvaient pas rivaliser avec l'entraînement des soldats français, belges et autrichiens.

Dans le récit des succès du corps expéditionnaire belge au Mexique, Émile Noirsain ne tient pas compte de l'infériorité matérielle et organisationnelle des troupes républicaines au service du président Juárez. Considérant les troubles intérieurs du Mexique et l'état lamentable de ses finances en 1862, l'armement de ses troupes était en général obsolète et souvent hétéroclite par rapport à celui de leurs adversaires français, espagnols et britanniques. C'est seulement vers la fin de la guerre de Sécession aux États-Unis et par l'entremise de trafiquants ou de spéculateurs du secteur privé, que l'armée américaine, vendit des fusils plus récents à la république juariste. Parfois, il s'agissait de surplus confisqués aux Confédérés après leur défaite et dont l'Union n'avait pas d'usage.

En 1862, à la veille de l'invasion française et eu égard à ses multiples troubles intérieurs, l'armement de l'armée mexicaine n'avait guère évolué depuis vingt-cinq ans. On y trouvait encore le célèbre mais obsolète *Brown Bess* mis en service par l'armée britannique. Ce fusil à silex et à canon lisse utilisait la poudre noire et tirait des balles rondes dont le diamètre (18 mm) était légèrement inférieur à celui du canon. Il pesait de quatre à cinq kilos, mesurait plus de 1,50 m et sa portée utile était généralement inférieure à une centaine de mètres. Entre les mains d'un vétéran, sa cadence de tir optimale était d'un coup par minute et son chargement par la gueule exigeait six manœuvres qui, d'ordinaire, contraignaient le tireur à se tenir debout pour bloquer la crosse de son arme contre le sol avant d'enfoncer la cartouche dans la gueule de son canon. Outre le stress qui compromettait parfois l'exécution des six manœuvres face à l'ennemi, la poudre des cartouches mexicaines était rarement de qualité homogène, ce qui provoquait fréquemment un long feu ou nuisait à la précision du tir. En plus de ces inconvénients techniques, les officiers juaristes, parfois des simples chefs de bande incultes ou issus des couches sociales défavorisées, étaient incapables d'enseigner à leurs hommes l'art du combat à la baïonnette et les rudiments des manœuvres en formation serrée.

L'historien et missionnaire français Emmanuel Domenech a vécu au Mexique, notamment durant les opérations de l'armée française. Dans son *Histoire du Mexique : Juárez et Maximilien*, (t. 3, pp. 108-9, Paris 1868), il observe que les rares généraux mexicains capables d'instruire les soldats de Maximilien, en l'occurrence D.A. Iris, J. de Castro, D.M. Andrade, D.M. Carrera et F. Lamadrid *étaient à peu près nuls en campagne* ! Il est donc évident que les chefs juaristes ne les surpassaient pas dans ce domaine. Illustrant sa pensée, Domenech cite le pedigree de quelques célèbres leaders juaristes qui, en dépit de leur vaillance, n'avaient aucune formation militaire. Jesus Ortéga était un ancien bateleur ; Mariano Escobedo et Ignacio Méjia étaient des anciens muletiers ; José-Maria Patoni n'était qu'un simple révolutionnaire rendu célèbre par ses exécutions sommaires. Les mémoires de ceux qui participèrent aux opérations militaires, qu'ils soient gradés ou non, démontrent que les Juaristes comptaient surtout sur leurs partisans pour préserver leurs forces vives et contraignaient la population indigène à un service armé mal préparé pour essayer les premiers tirs de l'ennemi et servir d'écran pour les plus aguerris de leurs combattants.

Nous revenons au journal d'Émile Noirsain :

À l'intérieur de Veracruz, nous ressentons un vif désenchantement. Quoique cette ville soit le principal port de mer du Mexique oriental, les autorités et la population l'ont laissée sombrer dans la malpropreté. En son centre on trouve beaucoup de magasins, de bâtiments industriels, de cafés et au moins une église par

pâté de maisons. Presque toutes les habitations ont comportent une plateforme. Certaines ont plusieurs étages, mais elles appartiennent généralement aux Européens qui font du commerce, tiennent des brasseries, des tanneries, des scieries ou des usines. Un service ferroviaire interne, dont les wagons sont tractés par des mulets, comporte deux voies : l'une pour le transport des marchandises, l'autre pour les voyageurs. Afin d'éviter les accidents, on interdit aux véhicules privés de traverser les rails. Une vraie ligne ferroviaire reliant Veracruz à Mexico a été mise en exploitation peu avant notre arrivée. Les locomotives recourent au charbon de bois car il n'y a pas de houille dans ce pays. Son terminus est à Cameron, à environ 100 kilomètres d'ici.

Les rues de Veracruz sont éclairées au pétrole. Tirées au cordeau, elles sont longues, larges et en pente pour faciliter l'écoulement des eaux dans des rigoles creusées au centre des artères. La cathédrale, l'hôtel de ville et le théâtre sont ses seuls édifices remarquables. Le théâtre, qui sert rarement, est vaste mais peu élevé. Deux rangs de galeries encerclent la salle, le parquet et le parterre. Sa scène est large et profonde. Ses murs sont peints « à la détrempe » et des boules de lampes à pétrole produisent la lumière lors des représentations.

La ville grouille de rapaces appelés zopilotes (ou urubus noirs), une sorte de vautour aussi gras qu'un dindon. Ils courent dans les rues sans être inquiétés car ils se nourrissent des immondices et des cadavres d'animaux morts que leur abandonnent les habitants. Ceux-ci comptent sur ces oiseaux pour se débarrasser de leurs déchets et curer leurs égouts. Il paraît que, dans le passé, les agents de la police municipale infligeait une amende à ceux qui s'en prenaient à ces oiseaux. J'ai également remarqué que les Indiens et les Mexicains pauvres sont couverts de poux qui n'ont pas l'air de les déranger. En été, Veracruz est dévorée par le *vomito negro*. Cette fièvre est due aux miasmes pestilentiels qui émanent de marais entourant la ville. Selon des personnes compétentes, on pourrait atténuer les causes de la fièvre jaune en asséchant les marais et en drainant l'eau des montagnes dans la ville par des conduits maçonnés. Dans certains de ces marécages, on observe d'étranges branches à fleur d'eau. Si nous frappons dans nos mains nous verrons la branche s'agiter pour réapparaître quelques mètres plus loin. C'est un alligator.



Veracruz en 1860. (Photo d'Eugène Maunoury à la Bibliothèque Nationale de France)



Carte détaillée des zones opérationnelles des troupes belges dans le nord-est du Mexique.



Principales zones d'actions des troupes françaises, belges et autrichiennes dans le nord du Mexique.

Nous quittons Veracruz le 17 novembre 1864 après avoir touché nos armes la veille (Émile Noirsain confirme donc que l'armée belge ne leur avaient livré aucune arme). Ensuite, un train nous mène à La Soledad où nous ne restons qu'une heure. Ce village a pris de l'importance depuis le commencement du tracé de la ligne ferroviaire entre Veracruz et Mexico. Il est occupé par un détachement d'Africains⁵. Ensuite, nous repartons pour Camerone où nous établissons notre camp dans la plaine qui jouxte la célèbre hacienda. Nous formons d'abord un carré dont ses côtés sont espacés de quelques pas, puis nous dressons nos tentes et dressons nos faisceaux par groupes de quatre. Sous les ordres d'un caporal, chaque escouade désigne son cuisinier et bientôt une multitude de feux brillent dans notre camp. Cette première nuit passée sur le sol, enveloppé dans une couverture, ne nous parut pas trop désagréable. Le lendemain, la *diane* (sonnerie de clairon) réveille notre camp et, en un instant, une excessive animation succède au silence : nos cuisiniers se hâtent de préparer le café, les ordonnances des officiers et les *arrieros* (muletiers mexicains chargés de conduire les animaux de bât) mènent leurs animaux à l'abreuvoir, les troupiers roulent leur tente et préparent leur sac pour le départ.

La suite de notre progression s'effectue à pied, ce qui nous permet de mieux voir le pays. L'hacienda de Camerone est devenue célèbre après la furieuse résistance que, le 30 avril 1864, une compagnie de la Légion étrangère opposa à 1 500 dissidents. Après quatre heures de combat, les légionnaires se barricadèrent dans l'hacienda. Tous y perdirent la vie à l'exception de trois qui réussirent à s'échapper. Lors de notre passage, une pierre blanche dressée sur le sol, rappelait ce glorieux fait d'armes de cet illustre corps de troupes. Le 18 novembre, nous campons à Potrero devant une raffinerie sucrière. Ses ouvriers vivent dans un petit village à proximité de la bourgade. Nous y trouvons tout de même un café tenu par un Français qui nous sert un excellent vin au prix d'un Medis (32 centimes) la pinte. Le lendemain, nous continuons en direction de Cordova. En lisière de notre route se dressent des quantités infinies de caféiers, d'orangers, de palmiers, de cocotiers et d'agaves. Grande et bien bâtie, Cordova recèle quelques beaux monuments et une pléthore de couvents. La *plaza major* est grande et carrée comme dans toutes les villes mexicaines. Autour de celle-ci gravitent les commerces. Le jour, ce sont surtout des marchands de pâtisseries et de fruits confits. Les échoppes de viandes rôties n'apparaissent qu'en fin de journée.



Marché dans le quartier populaire d'une ville mexicaine au 19^e siècle. (Photo François Aubert)

⁵ 2^e bataillon d'Afrique ou des tirailleurs algériens de la 2^e brigade du colonel Marguerite, in Jean Avenel, *La Campagne du Mexique, 1862-1867*, Economica, Paris, 1996, pp. 178, 180.

D'ordinaire, elles se vendent toute chaude. La bière d'orge est brassée par des Européens qui en tirent de gros profits. Quant au prolétariat mexicain, il se contente d'une cuisine sommaire peu raffinée. Sur toutes les places publiques, on trouve une multitude de *fondas* : des échoppes où un fourneau en fer réchauffe en permanence des pots en grès dans lesquels mijotent les *frijoles* (haricots bruns cuits à l'eau) que l'on consomme avec de la viande de porc et des tortillas. On y vend aussi de la viande de porc bouillie dans la graisse ainsi que l'incontournable chili, un piment rouge qui agrémentent tous leurs mets. Pour 32 de nos centimes, un Mexicain pauvre peut obtenir un plat de haricots nageant dans leur jus, trois petits morceaux de porc et une assiette de vermicelle. Comme peu de Mexicains utilisent des couverts, ils leur substituent des tortillas roulées et déchirées en quatre parties. Ces ingrédients culinaires se retrouvent chez la plupart des familles pauvres ou modestes.

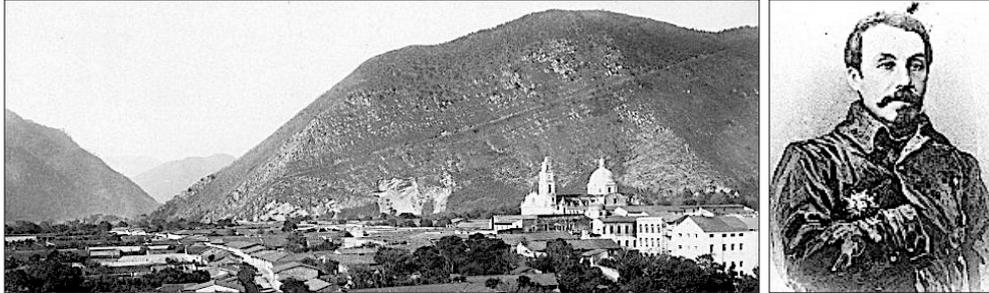
Les frusques des Mexicains pauvres se résume d'ordinaire à un pantalon en coton blanc relevé ou descendant jusqu'à mi-jambe, à un *sarape* (couverture bigarrée en laine ou en coton) souvent en loques, porté par-dessus une chemise blanche en lambeaux, à une paire de sandales en cuir et à un sombrero en paille. Pendant la saison des pluies, ils se couvrent d'un manteau confectionné avec des feuilles d'agaves séchées et cousues ensemble de manière à se chevaucher partiellement pour faciliter l'écoulement des eaux. D'ordinaire, les Mexicains fortunés ou aisés se plaisent à parader dans des costumes européens sans pour autant se séparer de leur sacro-saint sombrero.

Durant notre séjour sur place, nous avons visité les cases de péons et nous nous sommes étonnés d'y trouver un mobilier qui se résume à quelques pots et plats en grès pour conserver l'eau et les aliments et cuire leurs tortillas. Les pieds de leur table en pierre bleue sont souvent plus courts d'un côté pour faciliter l'évacuation des liquides. C'est sur elle aussi qu'ils broient le maïs avec lequel ils préparent la pâte de leurs tortillas. Une natte confectionnée avec du maïs tressé repose la plupart du temps à même le sol. Leur foyer consiste en un trou creusé dans le sol au centre de la cabane, qu'ils alimentent avec du charbon de bois et des branches séchées. Un entrelacement de roseaux recouverts de terre gâchée forme la toiture de leur case, elle comporte une sorte d'auvent pour évacuer la fumée. D'ordinaire, ils s'éclairent avec de *l'ocote*, un bois résineux avec lequel ils confectionnent des chandelles.

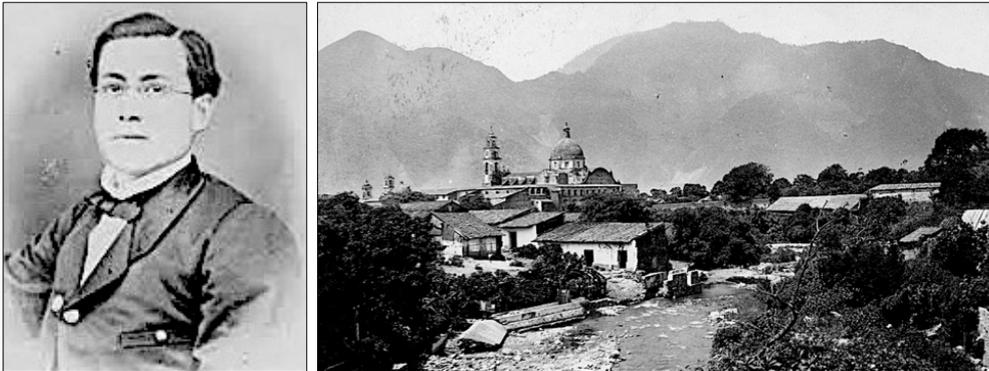
La route qui mène à Orizaba (État de Veracruz) est épouvantable et nous y faisons halte le 21 novembre. Entourée sur trois côtés par des montagnes, cette ville compte une dizaine de milliers d'âmes. Au nord de celle-ci se dresse le pic d'Orizaba qui mesure 5 295 mètres. On distingue mal ses formes car la glace couvre encore son ancien cratère. Au nord-ouest de la ville, s'élève la montagne du Cerro del Borrego rendue célèbre par le brillant fait d'armes que nous relatons ci-après. Après l'échec du siège de Puebla, en mai 1862, les forces du général Charles Latrille de Lorencez s'étaient repliées près de la ville d'Orizaba pour y attendre des renforts.

Croyant que le sommet de la Cerro del Borrego était inaccessible, le général français néglige de le faire occuper par ses hommes. Or, dans la soirée du 13 juin 1862, une colonne de Juaristes sous les ordres d'Ignacio Zaragoza se déplacent silencieusement et surprennent la ville d'Orizaba par la porte de Puebla tandis que la colonne du général Ortéga, forte de 3 000 hommes, gravissait les flancs de la Cerro del Borrego dans l'intention d'attaquer la ville sur ses deux côtés dès le lendemain. Quelques montagnards indiens préviennent le colonel français L'Hérillier de ce qui se tramait et celui-ci charge le lieutenant Detrie et deux

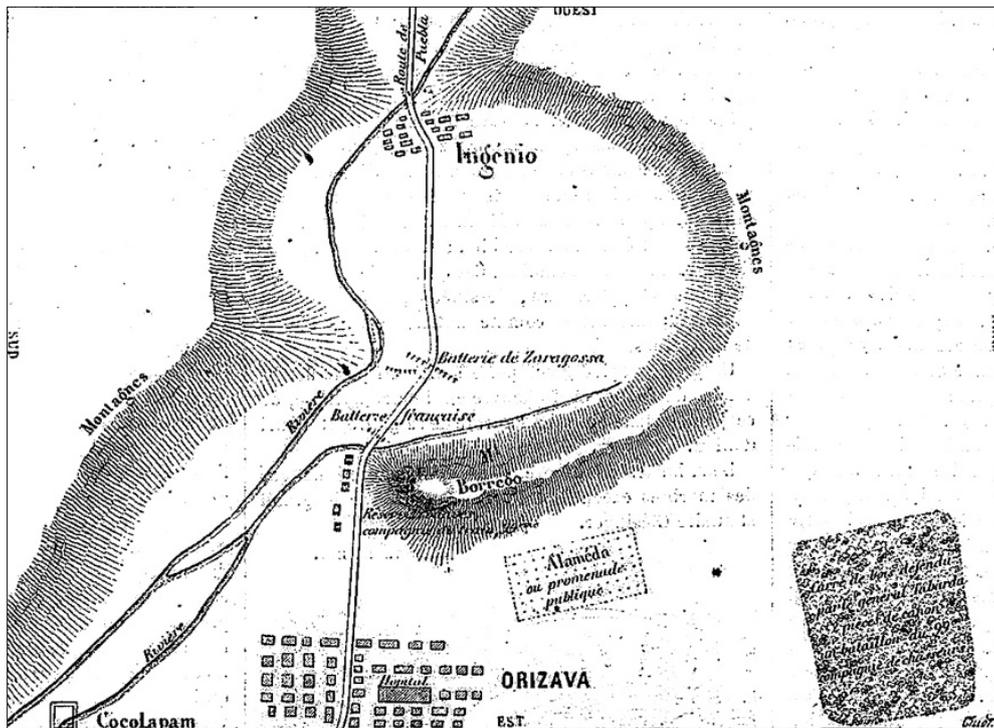
compagnies de la Légion étrangère de pousser une reconnaissance jusqu'au sommet de ladite montagne. Cet officier déploie ses hommes derrière d'épais fourrés de mesquite, demande au capitaine Leclerc de venir lui prêter main forte avec des renforts et, pendant environ une heure, attend que l'ennemi se soit endormi. Sachant qu'il allait être supporté par de nouvelles troupes, le lieutenant Detrie surgit brusquement dans le camp adverse à moitié endormi, l'alarme y retentit aussitôt.



Le pic d'Orizaba et sa ville, ca. 1860-1870 (Mexico Historical Society) - Le général français Charles Latrille de Lorencez dont les troupes sont positionnées près d'Orizaba en juin 1862. (Musée de l'Armée, Paris).



Général Ignacio Zaragoza - Ville de Cerro del Borrego, ca. 1860 (redmexico.wixsite.com).



Carte française dressée sous le Second Empire et décrivant la bataille de Cerro del Borrego.

Décidé de leur donner le change, l'officier français hurle *À moi les zouaves, à moi les chasseurs, par ici la Légion, l'ennemi est à nous, allons l'artillerie, feu sur cette canaille !* À ses cris, répétés par le détachement français, les Juaristes pensent avoir affaire à forte partie et se sauvent dans toutes les directions. Le lendemain, au grand jour, les Français s'emparent des armes, des munitions et des canons que leurs adversaires ont abandonnés et découvrent les corps de 300 des leurs, morts et blessés. D'après les prisonniers mexicains, leurs pertes étaient dues principalement à leurs tirs dans tous les sens au cours de leur fuite désordonnée. Grâce à l'habile subterfuge du lieutenant Detrie, la ville était sauvée car l'autre colonne, celle du général Saragosa, opéra un demi-tour dès le début des combats dans de la Cerro Gordo. Ce hardi coup de main valut au lieutenant Detrie d'être promu capitaine et de recevoir la croix de chevalier de la Légion d'honneur.

Étant tombé malade pendant notre séjour à Orizaba, je suis transféré dans son hôpital militaire où j'ai la bonne fortune de faire la connaissance de l'abbé Piérard, un aumônier militaire belge, natif de Charleroi, qui avait été attaché à l'armée française. Quoique qu'il n'émargeait pas à notre régiment, je lui consacre quelques lignes car il ne négligea jamais l'occasion de nous prodiguer ses soins et ses attentions. Nos officiers l'estimaient beaucoup et quelques-uns demandèrent à notre lieutenant-colonel Vander Smissen d'intervenir pour qu'il soit muté dans notre corps. Ce transfert ne s'opéra pas car la fonction d'aumônier de notre régiment avait été attribuée à l'abbé Herman Coenegrachts du diocèse de Liège. L'empereur Maximilien le nomma chevalier de l'Ordre impérial de Notre-Dame de Guadalupe.

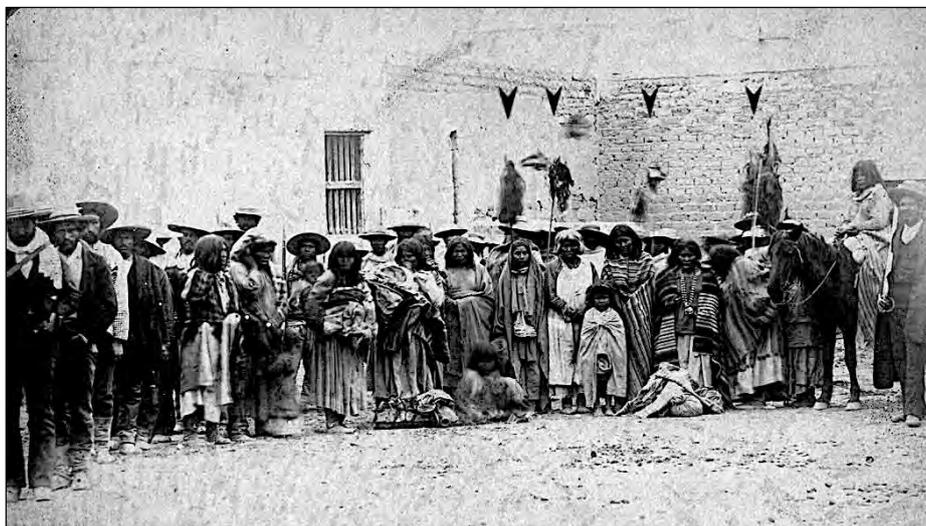
Le 10 décembre, on me transfère au quartier des convalescents que l'on a blanchi à la chaux. Aucun édifice n'est négligé comme c'est le cas à Cordova et à Veracruz. Je pense que cela provient de la relative tranquillité dont jouit la ville d'Orizaba par rapport aux attaques des Juaristes. Les Indiens des ranchos et des pueblos avoisinants se font un devoir d'avertir instantanément la garnison d'Orizaba de tout mouvement de troupes suspect dans sa direction. Le cas échéant, la garnison procéderait immédiatement à des reconnaissances et prendrait ses dispositions pour se défendre ou attaquer. Le 12 décembre, avec quelques camarades récemment sortis de l'hôpital, nous nous joignons à des soldats français qui s'acheminent vers Mexico. Le même jour, nous campons à Aculsingo, un village situé à une vingtaine kilomètres d'Orizaba. Le 15 décembre, notre compagnie quitte ce village tôt dans la matinée afin de profiter de la fraîcheur de la matinée pour entamer l'ascension des Cumbres. Cette chaîne de montagnes fait partie de la cordillère des Andes, et comprend la grande et la petite chaîne des Cumbres.



Coup d'œil sur la chaîne des montagnes des Cumbres. (tripadvisor.ne)

Après avoir fait une halte au poste de Puento Colorado, nous bivouaquons près de Cagnada. Le 17 décembre, pour gagner Puebla, nous traversons la seconde ville la plus importante de l'empire. Les Mexicains l'appellent la Ville des Anges (*Puebla de Los Angeles*). Notre colonne s'arrête quelques instants à ses portes afin de laisser aux officiers français le temps de nous accueillir selon les usages en cours. Nous sommes ensuite conduits à la caserne locale et nous y retrouvons quelques-uns de nos sous-officiers et soldats que nous avons laissés dans l'hôpital local.

Ils nous attendaient pour nous rejoindre à Mexico. Puebla fut longtemps considérée comme la capitale de l'Empire, mais Mexico avait repris son ancien titre. Puebla compte maintenant 6 500 habitants dont de très nombre étrangers qui s'y sont établis depuis longtemps et qui détiennent les banques, les principaux centres industriels, les usines, les commerces de gros et les grandes plantations. La cathédrale de Puebla peut rivaliser avec nos plus belles églises belges, elle est aussi grande que la collégiale de Sainte Gudule à Bruxelles. L'archevêché occupe toute la rue derrière la cathédrale, sa façade est peinte en rouge avec des rayures blanches pour imiter la brique. L'intérieur est très luxueux et l'archevêque dispose d'une véritable cour composée d'une myriade de prêtres et de laïcs. Lorsqu'il se rend en ville ou à la cathédrale, il fait sonner toutes les cloches de la ville pour annoncer sa sortie. Sur son passage, les fidèles se jettent à genoux pour obtenir sa bénédiction et ils sont ravis s'ils réussissent à toucher le bas de la soutane de l'archevêque. Le fanatisme religieux des Indiens du Mexique est démesuré ; les hommes ôtent leur *sarape* (couverture très colorée) et les femmes leur *rebozzo* (châle) pour les étendre sous les pieds de cet homme d'église. Beaucoup de ces Indiens sont des Mansos, des tribus qui se sont infiltrés dans les villes ou se sont installées près des haciendas pour y travailler comme vachers ou comme ouvriers agricoles.

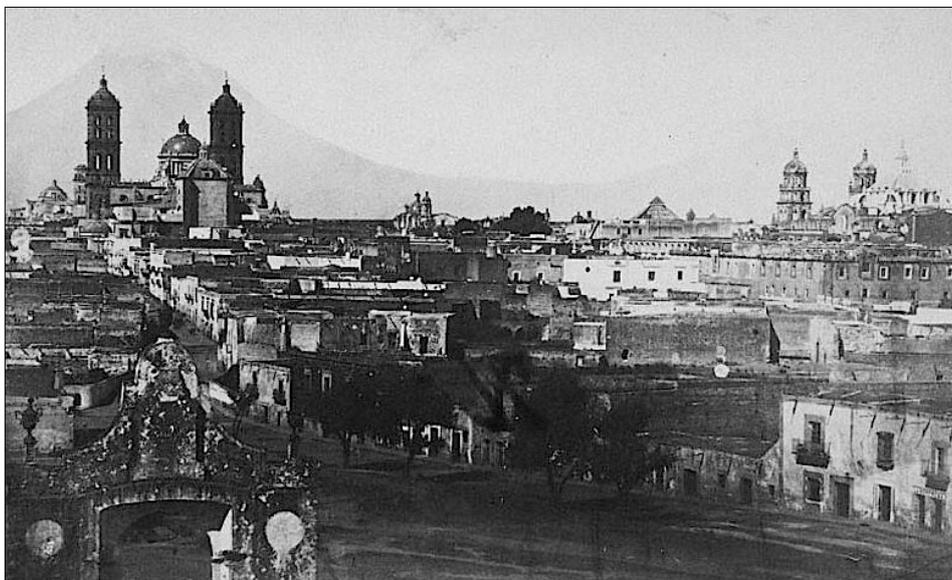


Indiens et métis mexicains soumis au clergé et à la classe possédante de souche hispanique. Sur cette photo, ces gens ont été regroupés pour être astreints à diverses tâches agricoles. (historicaltextarchive.com)

Le luxe des équipages est parfois démesuré à Puebla. Beaucoup de voitures de maître ruissellent d'objets en argent. Le plus grand chic est d'atteler sa voiture à des mules ferrées d'argent. Cet animal y est très à la mode, j'en ai vu qui avaient coûté plus de 3 000 piastres et que leurs propriétaires n'auraient pas échangés pour les meilleurs chevaux. Cependant, la plupart des cavaliers et des amazones de haut rang montent à cheval en dépit de leur préférence pour le mulet. Les membres de l'aristocratie et de la haute bourgeoisie rivalisent entre eux en termes de

harnachement. Presque tous utilisent des étriers, des rênes et des mors garnis de plaques en or ou en argent. Leurs immenses éperons évoquent ceux que les chevaliers utilisaient autrefois. Ces cavaliers, pour la plupart d'entre eux, arborent une machette ou un sabre qu'ils arriment à la selle de leur monture. Le 19 décembre, nous nous rendons en armes à la place Michaelous pour assister à l'exécution de cinq guérilleros qui avaient assassiné l'épouse d'un alcade (notable local) et pillé sa maison. En débouchant sur la place, nous constatons qu'une batterie d'artillerie nous y a précédés et qu'elle a braqué ses canons à chaque coin de la place, la gueule tournée vers les rues qui y aboutissent.

Dès 4 heures du matin, une foule compacte couvre la place et ses abords. Des curieux, avides de se repaître du spectacle, s'agglutinent sur les toits et les plates-formes, dans les saillies et derrière les fenêtres. Comme l'exécution est fixée pour 7 heures, tous ces curieux attendent donc depuis plus de trois heures lorsqu'apparaît le lugubre cortège. Un peloton de chasseurs d'Afrique ouvre la marche, suivi de deux chariots attelés qui transportent les condamnés. Un prêtre assiste chacun d'eux et ils semblent lui prêter une attention soutenue. Dès l'arrivée des hommes sur la place, retentit un roulement de tambours, les voitures s'arrêtent et les condamnés en descendent. Après avoir embrassé leur confesseur, ils sont menés devant leur peloton d'exécution, on leur bande les yeux et on les fait mettre à genoux. L'un d'entre eux, celui qui aurait été le principal artisan du crime, s'affaisse en tremblant, mais les prêtres le relèvent puis s'éclipsent après lui avoir murmuré quelques encouragements. L'officier commandant le peloton de chasseurs d'Afrique lève alors son sabre et, lorsqu'il l'abaisse, les carabines tonnent. Aussitôt après, les soldats se remettent au garde à vous et, dans chaque section, un sous-officier vient appliquer le canon de son revolver dans l'oreille de chaque condamné pour lui délivrer le coup de grâce. Sans perdre de temps, des tombereaux s'avancent pour emporter les dépouilles sur le lieu de leur sépulture.

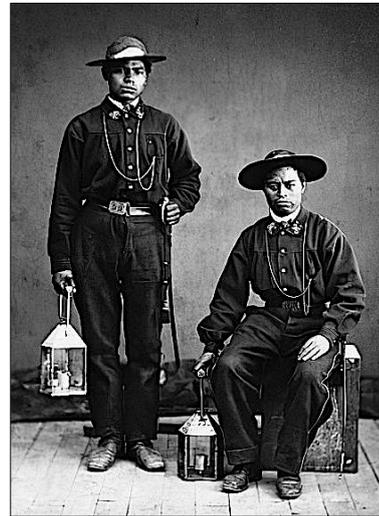


Vue intérieure de Puebla en 1864. (Photo François Aubert)

Si l'éclairage nocturne de la voie publique est théoriquement bien organisé dans la cité de Puebla, les *cérénos* (en l'occurrence les employés qui sont chargés d'allumer les lanternes) ne l'effectuent pas très sérieusement. Un exemple suffira pour illustrer ce propos. Dès la tombée de la nuit, ils se réunissent au poste de garde

de la municipalité et le quittent à 21 heures, munis chacun d'une lanterne allumée pour se rendre dans le quartier où ils sont affectés. En principe, un *céréno* s'arrête à chaque extrémité de sa rue avec mission de communiquer de point en point et de signaler les incendies et les rixes qui nécessiteraient le recours à la force. Afin de prouver qu'ils sont bien à leur poste, ces employés poussent régulièrement un cri long et aigu qu'ils modulent à volonté et qui se répercute de *céréno* à *céréno*.

En dépit de cette mesure de précaution, on surprenait beaucoup des *cérénos*, le dos appuyé contre un mur au coin de la rue dans laquelle ils devaient officier. Un soir, quelques officiers français décidèrent de s'amuser à leurs dépens. Au cours d'une certaine nuit, ils dérobèrent les lanternes de ceux qui s'étaient endormis. Au matin, ils avaient emporté vingt-sept lanternes. Quand le général Félix Douay apprit ce dysfonctionnement, il ordonna à ses soldats de surveiller les *cérénos* et plus aucun de ceux-ci osa encore s'assoupir. Pour que les Mexicains fassent leur travail, il faut qu'ils soient surveillé par un étranger sinon leur nature apathique les prive de toute initiative.



Deux cérénos. (François Aubert, 1863)

Le 22 décembre, nous nous arrêtons dans la bourgade de Puente des Milocan. Avec deux amis, nous décidons de passer notre après-midi libre en faisant une excursion dans l'immense forêt qui s'ouvre à deux kilomètres de Puebla, mais nous nous égarons et nous passons la nuit dans la forêt. Par chance, le lendemain nous rencontrons un avant-poste français qui rentrait au camp et nous nous joignons à leur groupe pour que notre retour passe inaperçu. À peine sommes-nous rentrés que notre détachement lève le camp et nous prenons la route en direction de Rio Frio, une bourgade nichée aux pieds d'une montagne dont plusieurs pics sont couverts de neige. Les nuits y sont tellement froides que nous sommes obligés d'allumer d'énormes feux pour ne pas geler sous nos tentes.

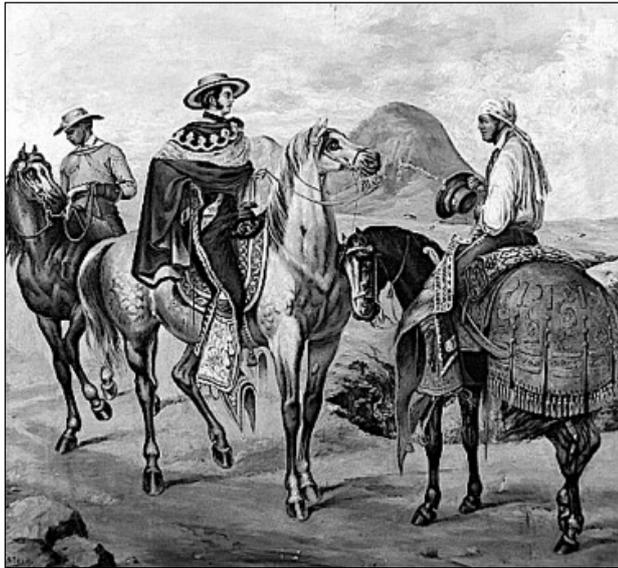
C'est près de la localité de Rio Frio que, quelques mois plus tard, eut lieu l'attentat contre le général Foury que notre gouvernement avait missionné au Mexique. Le major Jean-Antoine Altwies, qui accompagnait Foury avec une escorte, s'y signala d'une façon exceptionnelle. Peu après le décès de son père (10 décembre 1865), notre roi Léopold II envoya quelques-uns de ses dignitaires à Mexico pour y annoncer officiellement l'événement. Notre ambassadeur, le général Foury, arriva à Mexico le 14 février 1866 et il en repartit le 4 mars. Le lendemain près de la bourgade de Rio Frio, des bandits mexicains assaillirent la diligence ou le convoi qui transportait la délégation belge. Durant cet accrochage, le major Altwies, le commandant de notre bataillon de grenadiers, manifesta un sang-froid exceptionnel pour repousser les assaillants et protéger les personnalités dont lui et ses hommes assuraient la protection.

Le 25 décembre, notre détachement de grenadiers et moi-même pénétrons dans la cité de Mexico à l'issue d'une longue marche au cours de laquelle nous étions passés par la Sierra Nevada et la vallée de Mexico et le lac de Chalco.

CHAPITRE 2

DE MEXICO AUX COMBATS DE SAN IAGO ET DE TÁCAMBARO

Les Mexicaines aisées ne quittent jamais leur *rebozzo* : un long châle en dentelles ou en soie brodée, qu'elles nouent à leur chevelure et qui tombe en larges plis sur leur buste et leur taille. Toutes portent de longs pantalons blancs ornés de dentelles ou de broderies, qui sont ajustés aux jambes et tombent sur leurs bottines en cuir fin afin de dissimuler leurs jambes quand elles montent un escalier ou enjambent une flaque. Elles n'enfilent pas de bas, même dans la classe aisée. Les hommes riches et ceux de la classe moyenne adoptent les costumes européens, mais ils conservent leur sombrero. La calotte de cet immense couvre-chef est habituellement ornée d'une torsade en or ou en argent. Ses bords sont ornés de divers motifs dorés ou argentés. Le Mexicain typique est un cavalier remarquable. Les plus nantis arborent généralement un pantalon en daim qu'ils fixent sur le côté extérieur des jambes à l'aide de boutons finement ciselés ou de plaques en or ou en argent.



Hidalgos mexicains élégamment vêtus sur des montures richement caparaçonnées (Gravure & Mexican studio Cruces y Campa, 1860) - Bourgeoise mexicaine enveloppée dans son rebozzo en dentelle ou en soie brodée - Trois métis amérindiens du Mexique. (Photos de François Aubert, 1863)

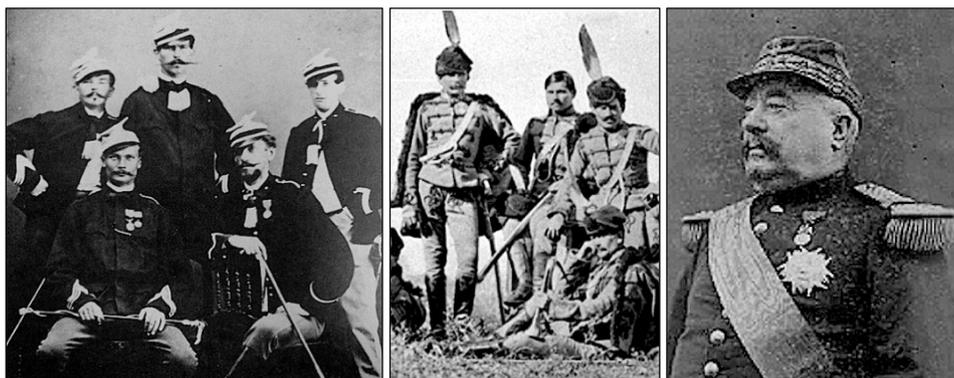
Sous le pantalon, émerge le *calezone* en coton blanc. Sa veste, en cuir ou en drap, se ferme avec un bijou argenté et s'ajuste en faisant admirablement ressortir sa taille. Le *sarape*, négligemment jeté sur l'épaule ou attaché à la croupe de son cheval, complète son image typique. Le Mexicain ordinaire se contente d'une chemise en coton, toujours bien lavée mais parfois en loques et d'un pantalon en cuir ou d'un *calezone* en coton blanc. L'incontournable *zarape* bariolé et le sombrero en paille tressée complètent sa vêtue. Les frusques des *leperos*, en l'occurrence la classe sociale la plus basse, se résument à un *calezone* et à un *zarape* de mauvaise qualité qui leur sert également de couverture la nuit. Les alentours de Mexico méritent aussi une attention particulière. Dans la périphérie de Mexico, s'élève le château de Chapultepec, la résidence impériale de Maximilien. Bâti au sommet d'un rocher qui domine la vallée de Mexico, ce château est entouré d'un parc immense. Nos deux bataillons (grenadiers et voltigeurs) se relayèrent pendant quelques mois à la garde de ce palais. Les volontaires belges et autrichiens s'en partageaient la garde d'honneur.



Le château impérial de Chapultepec à Mexico en 1865. (Photo François Aubert)

(Quelques mots sur le contingent austro-hongrois au Mexique, dont Émile Noirsain n'explique pas la présence. En octobre 1864, l'empereur François-Joseph dépêche Franz von Thun und Hohenstein à Paris pour y discuter de l'envoi au Mexique de 4 000 soldats autrichiens pour constituer le corps des gardes d'honneur de Maximilien. Von Thun en reçoit le commandant, mais comme il n'a pas encore digéré la défaite que les Français ont infligée à son armée à Solférino, le 24 juin 1859, il refuse d'être placé sous les ordres d'un maréchal français, en l'occurrence Auguste Bazaine. En 1865, pour aplanir les susceptibilités franco-germaniques, Maximilien ordonne de créer un cabinet militaire chargé de gérer distinctement le corps formé par les contingents belges et autrichiens. Sa décision suspend donc l'autorité de Bazaine sur ces deux corps de troupes.)

Parmi les cèdres du parc du palais impérial de Chapultepec, se dresse le fameux *Arbre de Montezuma*, ainsi appelé parce que, selon la légende, c'était à ses pieds que Montezuma (l'empereur des Aztèques, assassiné par Hernán Cortés en 1520) aurait eu l'habitude de recevoir les présents de ses *caciques* (chefs locaux). Pendant notre séjour sur place, c'est en cet endroit que Maximilien accueillit deux ambassades indiennes qui venaient lui prêter allégeance.



Lanciers et hussards austro-hongrois du corps expéditionnaire autrichien - Maréchal A. Bazaine.



Le comte Maximilien de Thun von Hohenstein (son chapeau dans sa main droite et son sabre fiché entre ses jambes) est assis au milieu des officiers de son état-major. Il sera nommé commandant en chef des troupes autrichiennes et belges en service au Mexique. (www.austlancersfb)

Par curiosité, plusieurs camarades et moi-même assistons à la cérémonie et nous sommes très étonnés de constater que ces Indiens ne ressemblent pas à ceux que nous avons vus jusqu'à présent. Leur délégation comprenait douze hommes et trois femmes qui venaient de l'État du Sonora. Celui qui les menait était le chef en second de sa tribu. Tous portaient un costume bariolé et une coiffure de plumes de diverses couleurs. Leurs oreilles étaient traversées par de petites plumes, tous étaient tatoués et deux d'entre eux arboraient des *calezones* mexicains. Les autres étaient vêtus de courts bustiers ou gilets mal coupés qui se fermaient sur le côté. Certains portaient de courtes jambières taillées dans des peaux de daim ou de puma. Leurs femmes s'étaient enveloppées dans une sorte de longue jupe en étoffe grossièrement tissée et portaient une sorte *rebozzo*, en l'occurrence une poche reposant sur le haut de leur dos et qui contenait un enfant en bas âge. Tous ces sauvages (sic !) étaient des Comanches, une tribu très brave et très honnête dans les affaires.

(Notons qu'à l'issue de ses quatre ans passés dans l'armée américaine au Texas et au Nouveau-Mexique, Edmond Noirsain, l'oncle d'Émile Noirsain, ne partageait pas vraiment le point de vue - au demeurant très naïf - de son neveu à propos des Comanches. Cependant, il est exact que ceux-ci étaient friands de vêtements occidentaux qu'ils adaptaient à leur propre mode⁶.)

⁶ Serge Noirsain, *Les Guerres indiennes du Texas et du Nouveau-Mexique, 1825-1875*, Economica 2011, pp. 4, 8, 45.

Une seconde délégation indienne arriva quelques jours plus tard, elle venait du Tamaulipas (en lisière du Rio Grande) pour solliciter quelques faveurs. Leur vêtue était presque identique à celle des Comanches : bonnets en fourrure, courtes vestes et culottes en peau aux jambes longues et flottantes. La plupart étaient armés d'arcs et de flèches. J'eus l'occasion de m'entretenir quelques instants avec un de leurs chefs, qui parlait espagnol. Une pipe en racine, avec laquelle je fumais, avait attiré son attention. Il s'avança vers moi et, sans façon, me la prit des mains et l'examina quelques instants. Il la porta à ses lèvres, en tira quelques longues bouffées et me la restitua avec un regard de convoitise. N'ayant guère envie de m'en servir après lui et ne voulant pas le vexer, je lui demandai s'il voulait l'accepter comme un souvenir de son voyage à Mexico. Il me répondit : *Yo soy muy allegro, soy a usted gracias, hermosa sortija* et aussitôt il retira de son doigt une magnifique bague en cuivre ! Je l'acceptai avec plaisir parce que très peu d'entre nous eurent la chance de posséder un souvenir de ces sauvages. (*Il est plus que vraisemblable que mon ancêtre se limita à grommeler quelques mots en castillan, appris sur le tas, en les assortissant de gestes faciles à décrypter.*)



De gauche à droite : Western Apaches et Apaches Lipans. Leurs bandes écumèrent les rives américaines et mexicaines du Rio Grande inférieur jusqu'à la fin du 19^e siècle. (Smithsonian Institute)

Le 6 janvier 1865, nos deux premières compagnies de grenadiers reçoivent l'ordre de se rendre à Toluca. Notre détachement, commandé par le capitaine Altwies, fut donc le premier à avoir l'honneur d'entrer en campagne, mais était-ce bien l'objectif fixé à nos hommes lors de la formation de notre corps ? Non, mais l'homme n'est jamais content. Pendant notre service sédentaire dans la capitale, les récits des combats livrés par l'armée française et ses succès sur les dissidents ont titillé notre orgueil national et nous décidèrent de montrer à ces Français fanfarons, qui nous appelaient les *Petits Belges*, que nous avions du sang dans les veines et que nous étions capables de soutenir l'antique renommée de gloire et de courage acquise par notre petite nation. Quoique ne sortant pas de nos chambrées et de la cantine, nos aspirations finirent par arriver aux oreilles de nos chefs. Ceux-ci n'en demandent pas davantage car ils en retireront gloire, honneur et avancement. Ainsi, rien ne saurait dépeindre notre enthousiasme lorsque nous apprenons que nous allions enfin entrer en campagne. Entrer en campagne n'était pas vraiment l'expression qui convenait à ce moment-là puisqu'on nous assigne à la garnison à Toluca pour protéger la région des incursions des pillards. En trois jours, nous

effectuons les 85 kilomètres qui nous séparent de Toluca où nous entrons le 8 janvier 1865. Très favorables au régime impérial, les habitants de cette petite ville viennent à notre rencontre en nous témoignant moult démonstrations de politesse. Leurs mandataires locaux nous ont préparé une grande bâtisse très propre et bien aménagée tandis que les riches familles reçoivent nos officiers sans y avoir été contraintes par l'alcade local. Une rivière, large mais non navigable, scinde Toluca en deux parties qui sont reliées par quelques ponts. Les commerces de cette ville se concentrent dans la calle de Mejico (rue de Mexico), son artère principale.



Le palace et les jardins publics de Toluca à la fin du 19^e siècle. (tolucalabellacd.com)

On y trouve également une immense *vinatéria* (débit de boissons) qui sert de la bière d'orge en bouteille, un vin doux cultivé au Mexique et l'incontournable *lipache*, une boisson fraîche composée de jus d'ananas, de canne à sucre, de mescal et de miel. Le mescal est une sorte de genièvre excessivement fort, extrait d'un cactus. Pendant notre séjour sur place, nos soldats sont leurs principaux clients, trop heureux d'avoir trouvé de la bière. Les habitants de cette ville, même les plus aisés, recherchent volontiers la société de nos soldats et quelques-uns d'entre nous sont rapidement devenus les convives habituels des familles dont les membres parlent français. Durant notre service sur place, nous avons effectué maintes sorties aux alentours de la ville afin de maintenir l'ordre dans notre périmètre opérationnel.

C'est à San Iago, un village situé à 40 kilomètres de notre poste, que nous opérons pour la première fois. Nous levons le camp le 10 janvier 1865 à une heure du matin, afin de neutraliser la réunion secrète qui devait se tenir dans ce village. Le noyau de ces conspirateurs comprenait l'alcade, le commandant de la garde rurale, le curé et son vicaire. Leur objectif était de surprendre le quartier où loge le contingent impérial. Le commandant des ruraux devait faire mine de résister et, après quelques simulacres, devait se rendre avec ses 450 hommes et prêter serment de fidélité à Juárez. Placée sous les ordres du lieutenant Émile Walton et du sous-lieutenant Stassin, notre colonne s'arrête dans un ravin menant à la bourgade. Stassin prend la tête des 20 hommes de l'avant-garde dont je fais partie pour pénétrer dans la place tandis que le gros de notre troupe se scinde en deux pelotons respectivement commandés par le lieutenant Walton et le sergent-major Mathieu.

Quand nous arrivons à l'entrée de la place, une sentinelle nous hèle *qui vive* ? Le lieutenant Walton répond aussitôt *Impérialistes* et la sentinelle nous laisse passer. Lorsque nous arrivons à hauteur du poste, un coup de feu passe au-dessus de nos têtes. Nous nous précipitons derechef dans le bâtiment, nous forçons le chef du poste et ses hommes à déposer les armes et nous les livrons au peloton du sergent-chef Mathieu qui investit le bâtiment et y déploie des sentinelles. Presque dans le même temps, le lieutenant Walton et son peloton surgissent dans la bourgade et se saisissent des chefs juaristes. Nous procédons alors à des recherches dans l'église, l'école, la résidence de l'alcade et la maison communale. Nous saisissons deux caisses de munitions dans une maison de bains et une cinquantaine de fusils et de moules à balles dans une école des Filles de la Charité que la sœur principale avait désertée lors de notre arrivée. Dans la tour de l'église, nous découvrons également un poste de 24 hommes défendant une pièce où sont entreposés 112 fusils et carabines. Après avoir désarmé les soldats juaristes, nous les incarcérons dans la chambre du sacristain et plaçons deux factionnaires afin de les dissuader de fuir.

Nous quittons le village le 12 janvier en y laissant quarante hommes. Nous emmenons le chef des ruraux, l'alcade, le curé et son vicaire que nous incarcérons dès notre retour à Toluca. Peu après, nous les remettons à une colonne française qui passait par Toluca avant de se rendre à Mexico. À la suite de l'enquête effectuée sur cette affaire, ces quatre criminels furent exécutés sur la place de San Geronimo à Mexico. Le 23 janvier 1865, nous recevons l'ordre de marcher immédiatement sur San Fernanda de la Sierra et sur les bourgs avoisinants afin d'y percevoir une amende de 2 600 piastres (ou pesos).



Reals (ou piastres) mexicains. (monnaiesd'antan@free.fr)

Cette pénalité leur avait été imposée parce qu'ils n'étaient pas intervenus lors du pillage de deux diligences et du vol de leur attelage à proximité de chez eux. Comme les alcades refusent de payer cette amende, nous les arrêtons et les emmenons sur-le-champ à Toluca. C'est suffisant car, le lendemain, le curé de San Fernanda nous délivre ladite somme et nous relâchons les prisonniers. Le 28, arrive un courrier qui nous avertit de l'arrivée de 2 500 guérilleros et nous nous préparons à les recevoir. Nous érigeons des barricades, doublons nos postes de garde et regroupons nos forces derrière l'église et l'hôpital qui vont nous servir de redoute en cas d'attaque. La nuit se passe sans encombre mais, tandis que nous recevons l'ordre de regagner nos quartiers, nous apprenons que l'ennemi est parti dans une autre direction.

Le 15 février, une colonne française nous apporte un fameux colis, en l'occurrence le fameux guérillero Romero, capturé avec son état-major et beaucoup de ses hommes qui avaient semé la terreur dans les villages environnants. Leur neutralisation, dont allons dépendre les péripéties, soulagea la province tout entière. Lors de sa progression sur Zitacuaro, dans la province du Michoacán, le

détachement français du colonel de Potier apprend, par les cavaliers du colonel Francisco Lamadrid (nous reviendrons sur ce personnage), que les Juaristes occupent une hacienda située sur sa route. De Potier fait encercler cette propriété par une partie de sa troupe tandis que le reste neutralise les dissidents endormis avant que leurs sentinelles aient eu le temps de donner l'alarme. Néanmoins, le chef de la bande ne figure pas parmi les prisonniers. Après l'avoir vainement cherché, les Français se préparent à bivouaquer pour se restaurer lorsque retentit un cri d'alarme. Quelle n'est pas la surprise des troupiers de voir apparaître un clairon du 81^e de ligne, traînant en laisse un nouveau prisonnier. Celui-ci refuse de s'identifier, mais certains des Français reconnaissent Romero, le « Roi des Montagnes » qui vient d'être capturé par l'un de nos troupiers. Afin d'améliorer son ordinaire du soir, le clairon français avait poursuivi un coq jusqu'aux pieds d'un arbre où il y découvrit un homme tapi dans son feuillage. Il l'en déloge et, une fois à terre, réalise qu'il s'agit du chef des guérilleros.

Comme la colonne française reprend sa route le lendemain matin, notre détachement encadre les prisonniers jusqu'à Mexico d'où nous repartons immédiatement pour participer au siège de Najaca. Romero est de taille moyenne, doux et intelligent. La crainte qu'il inspire résulte surtout du comportement de certains de ses hommes. Il n'ordonna jamais d'exécuter ses prisonniers en dépit des instructions que Juárez lui aurait formulées⁷ et ils les nourrissait avant ses propres hommes. Quelques-uns des Français qui tombèrent entre ses mains lui rendirent d'ailleurs visite pendant sa détention à Toluca. Pendant celle-ci, il ne manqua jamais de s'informer si ses hommes avaient mangé et il remit même de l'argent au lieutenant Stassin pour acheter des chaussures pour ceux qui en étaient dépourvus.

C'est aussi à Toluca que je découvris la curieuse manière dont les prêtres gagnent leur vie. Comme l'État ne rétribue que les archevêques et les aumôniers militaires, les curés ordinaires ne tirent leurs revenus que de leurs fidèles. Les jours de marché, par exemple, beaucoup d'Indiens passent par la cure de leur paroisse pour s'y confesser. Ils se tiennent près de la porte, attendent leur tour et, après avoir été absous de leurs péchés, ils vont communier. D'ordinaire, ils rémunèrent leur confesseur avec des fruits, des légumes, du gibier ou du poisson. La vente de cierges est une véritable institution dont le bas clergé tire des profits non négligeables. Quand les *Indios* (sang-mêlé mexicains) ont vendu leurs marchandises sur la place du marché, ils s'empressent d'acheter un ou plusieurs cierges dans l'église la plus proche en offrande à Notre-Dame de Guadalupe. Dans son ensemble, le clergé mexicain vit donc très aisément et aux dépens de ses ouailles.

Le 25 février, nous transférons nos prisonniers à Mexico et, le 5 mars, nous y apprenons que notre corps passait sous le commandement du colonel de Potier. Celui-ci avait reçu l'ordre de pacifier l'État du Michoacán avec nos hommes et un contingent franco-mexicain. Seules les 5^e et 6^e compagnies de notre bataillon des grenadiers avaient été affectés à la protection du dépôt de notre régiment à Mexico. Nos dix autres compagnies sont donc chargées de fouiller les montagnes que traverse la route de Toluca avant de gagner Morélia, la capitale du Michoacán. Le 6 mars à l'aube, notre colonel passe rapidement nos dix compagnies en revue (un peu plus de mille hommes) puis nous entamons notre périple, satisfaits de pouvoir enfin nous distinguer au combat. Au cours de notre première journée de marche, nous effectuons 24 kilomètres, l'équivalent de 7 lieues mexicaines. La route est si

⁷ Cette assertion est peu crédible et reste à démontrer.

mauvaise et le soleil si ardent que quelques-uns des nôtres ne rejoignent pas notre bivouac, près de Courado, avant 18 heures. Le lendemain, une étape encore plus longue nous attend dans une région extrêmement escarpée. Nous progressons par compagnies espacées d'environ une demi-lieue (deux kilomètres). Notre train chemine entre notre dernière compagnie et notre arrière-garde. Nous campons à Lerma, à 32 kilomètres de Toluca. À chacune de nos haltes, nous procédons de la même manière : nous formons notre bivouac en carré, les bagages au centre, un groupe de sentinelles devant chacune de ses faces.

Le 8 mars, nous revenons à Toluca où nous ne manquons pas de rendre visite aux familles qui nous avaient reçus pendant notre séjour dans cette place. Notre colonel décide en effet d'y rester la journée entière du lendemain car nous devons y recevoir le renfort d'un escadron de la cavalerie mexicaine impériale et de quelques obusiers de montagne. Le 10 mars, comme les obusiers n'ont pas encore apparu, nous reprenons notre route. Entre le 10 et le 12 mars, notre colonne poursuit sa marche sur Morélia, toujours sans la section d'artillerie qui ne nous a pas encore rejoints. À la fin de chacune de ces étapes, de 32 à 36 kilomètres chacune, nos officiers choisissent avec prudence le lieu de notre campement. On ne peut dire de cette marche si ce n'est que le 12 mars, lors de notre halte à Torrecillo, l'un de nos cuisiniers jette malencontreusement une branche incandescente qui déclenche, dans les herbes sèches de la plaine, un incendie que nous empêchons à grand peine d'envahir notre campement. Le 13 mars, avant de nous engager dans fameux défilé de Médina, le lieutenant-colonel Vander Smissen scinde notre troupe en deux parties car il avait appris que des bandes rebelles pourraient occuper les hauteurs de San Felipe et de Mineral del Oro qui dominent notre route. J'appris plus tard que peu avant notre arrivée, les rebelles juaristes avaient décimé deux compagnies de zouaves français qui s'y étaient engagées sans méfiance.

Avec la première moitié de nos hommes (trois compagnies de grenadiers et trois compagnies de voltigeurs), Vander Smissen effectue un large mouvement tournant de façon à se positionner à l'extrémité de ce défilé avant que s'y engage notre train et la 4^e compagnie de grenadiers, sous le commandement du major Tydgadt. Plus aucun dissident ne défendait ce défilé car nous eûmes la preuve que l'ennemi avait été prévenu de notre manœuvre. Nous reprenons notre marche sur des sentiers de montagnes étroits et à ce point ardu que notre colonne s'y étire démesurément. Nous campons à San Felipe où notre colonel reçoit, du maréchal Bazaine, un message l'enjoignant d'attaquer Zitacuaro dont la garnison mexicaine était passée aux Juaristes après avoir fusillé les autorités civiles. Sur-le-champ, nous bifurquons sur Mineral del Oro, une ville qui s'était enrichie grâce à ses nombreuses mines d'or exploitées par les étrangers qui y séjournent. C'est bien tard et dans la presse belge que j'appris pourquoi ce site aurifère était désert lors de notre passage. Cette mine était dirigée par un jeune ingénieur espagnol qui avait fait ses études à Liège. Comme le chef rebelle Castillo le pressait de réquisitions de plus en plus prégnantes, la compagnie de l'ingénieur accepta de lui livrer des armes. Malheureusement, Castillo et sa bande surgirent le jour où presque tous les mineurs escortaient un de leurs transports de lingots d'or. L'ingénieur n'échappa à un funeste destin qu'en se déguisant en Indien et en se cachant, pendant plusieurs jours, dans une excavation.

Le 15 mars, déçus mais en excellente condition physique, nous reprenons notre progression en direction de Zitacuaro plutôt que de nous diriger sur Morélia, comme c'était initialement convenu. Lors d'une halte, le caporal Minet et moi-même

visitons l'hacienda de Beneficios, propriété du baron de Rotschild. L'ancien sous-officier français qui la gère nous l'avait proposé. Située à l'extrémité de la ville, cette hacienda est très bien fortifiée. Ses murailles sont crénelées pour la défense et son propriétaire entretient à ses frais une garnison d'anciens sous-officiers et soldats français. Le lendemain, nous marchions depuis 6 heures du matin, la compagnie de voltigeurs du capitaine Timmermans en tête, lorsque celle-ci croise des estafettes du régiment impérial du colonel Francisco Lamadrid, qui nous annoncent que ce dernier avait réinvesti le bourg de Zitacuaro, sur lequel nous marchions, et que les dissidents s'étaient réfugiés dans une hacienda située à quelque 12 kilomètres de notre avant-garde. Sur-le-champ, notre colonel prend le commandement de la compagnie Timmermans à laquelle il adjoint soixante hommes des 1^e et 2^e compagnies des grenadiers et l'escadron de la cavalerie impériale qui venait de nous rejoindre. Une heure plus tard, Vander Smissen et sa troupe débouchent dans une plaine où ils aperçoivent des individus détalant dans toutes les directions. Le colonel ordonne aussitôt la charge à la tête de son détachement monté tandis que son infanterie, sous le commandement du capitaine Timmermans, entame un mouvement tournant sur sa droite. Peine perdue, ils ne rencontrent qu'une masse de civils criant grâce et affirmant qu'ils ne sont que de péons travaillant dans l'hacienda voisine. Notre troupe était harassée et, une fois de plus pour rien.

Nous entamons ensuite la traversée d'une magnifique forêt. Notre marche s'était déroulée sans incident, mais au moment de dresser nos faisceaux, nous réalisons que les compagnies de notre avant-garde, celles du capitaine Devaux, ont emprunté une autre route que la nôtre. Alors, on nous ordonne de rebrousser chemin et quelques détachements, accompagnés d'un clairon, sont chargés de fouiller la forêt. Ces clairons sonnent la marche du régiment et, toutes les cinq minutes, nous tirons des coups de feu. Vains efforts, le Colonel fait sonner le ralliement pour récupérer les détachements et nous reprenons notre progression sous une pluie battante. Nous marchons jusqu'au soir sans rencontrer d'habitations et, vers 21 heures nous arrivons à l'hacienda de San José qui appartient à Castillo, un chef de bande juariste.

Le colonel Vander Smissen envoie quelques-uns de ses officiers reconnaître les lieux et leurs environs qui paraissent abandonnés, mais nous trouvons des moutons que nous chassons sur notre camp pour nous en nourrir. L'ordonnance du lieutenant Stassin et moi-même en abattons deux. Nous découpons uniquement les gigots que nous salons et enveloppons dans un linge pour les protéger en prévision d'une marche trop prolongée ou d'une carence dans notre ravitaillement. En tant que sergent-fourrier de ma compagnie, je les glisse dans le coffre qui contient nos réserves alimentaires afin de ne pas nous surcharger. Le lendemain, nous continuons de progression dans cette immense forêt, en partie vierge. Les arbres que nous croisons se hissent à des hauteurs fabuleuses, leurs branches s'entremêlent, des plantes grimpantes relient les arbres les uns aux autres et entravent notre marche. Après avoir marché toute la journée, nous ne nous sommes pas encore extirpés de cette forêt et nous y dressons notre camp, cette fois sans pain ni tabac ni café ni sel car nos vivres se résument à trois jours de rations de campagne puisque nous pensions arriver plus tôt à un endroit habité. Notre dîner se résume à de la viande grillée car il n'y a aucun point d'eau à proximité.

Le 17 mars 1865, nous levons le camp en espérant nous libérer bientôt des tourments de la soif. Espoir bien vain car nous occupons notre journée entière à gravir et à descendre des ravins d'une telle étroitesse que même nos mules, chargées

de nos bagages, s'y frayent difficilement un passage. Nous progressons en file indienne car, à certains endroits, nous frôlons des précipices qui nous donnent le vertige. Ces trois jours de marche sans pain ni sel avaient affaibli beaucoup d'entre nous et notre colonne s'étirait dans un complet désordre. Vers 18 heures, nous découvrons enfin un petit cours d'eau sur la rive duquel notre colonel nous ordonne de faire halte. Sans nous défaire de notre équipement, nous nous abreuvons à pleins gobelets dans cette onde bienfaitrice. Ensuite, nous nous installons tant bien que mal pour passer la nuit sur place. Nos bouchers débitent alors trois des six bœufs qui nous restaient et nous les livrent en morceaux sur les peaux de ces animaux.

Le 18 mars, lorsque nous accédons à la lisière de cette forêt, nous voyons reluire les baïonnettes d'une troupe en marche. Suivi de quelques officiers, notre colonel galope à fond de train sur la route et rejoint la troupe en question. Il s'agit de la colonne qui nous a quittés deux jours auparavant et notre colonel lui ordonne de s'arrêter. À 4 kilomètres de la forêt, deux Indiens nous apprennent que nous nous trouvons à 16 kilomètres de Zitacuaro. Chemin faisant, nous croisons une Indienne que nous forçons à vider ses paniers. Ils contenaient 200 ou 300 tortillas et quelques œufs que nous réquisitionnons sur-le-champ. Presqu'au même moment, surgit notre colonel qui s'enquiert des raisons qui faisaient pleurer cette femme. Lorsqu'il apprend que nous lui avons confisqué ses denrées alimentaires, il calme ses pleurs en lui remettant quelques réaux (le réal étant l'unité de monnaie locale).

Ce même jour, nous pénétrons dans Zitacuaro, le foyer de l'insurrection dans le Michoacán. Cet État, dont la superficie équivaut à trois fois celle de la Belgique, compte le dixième de notre population. Situé à l'ouest de Mexico, le Michoacán se compose de deux régions distinctes. L'une, vers l'Océan Pacifique, est presque impraticable et très malsaine pendant la saison des pluies. Quant à l'autre, elle offre les avantages des climats tempérés. La ville de Zitacuaro étant vidée de ses habitants, nous logeons dans une grande maison située sur sa place principale. Vers 15 heures, la sonnerie annonçant la distribution des vivres nous réveille et nous accourons tous pour toucher notre ration. En réalité, il ne s'agit que de pain, mais quel pain ! Au lieu de notre bon pain de froment, nos boulangers avaient utilisé ce qu'ils avaient trouvé : de la farine de maïs qui ne lève pas et que nous brisons à coups de sabres, deux heures après leur cuisson. Le lendemain, notre fournisseur de vivres, qui avait suivi notre colonne, prend la relève et nous ne manquons plus de rien durant notre séjour en ces lieux.

Durant notre repos dans ce lieu, Vander Smissen nous fait fouiller les villages voisins pour y appréhender des dissidents. Le 21 mars par exemple, un de nos détachements déboule dans San Felipe, se saisit des hommes valides, s'empare de tous les bestiaux et incendie les maisons après en avoir expulsé les habitants. Le lendemain, notre détachement procède de même avec le village de San Miguel. Notre expédition eut pour résultat de supprimer un noyau de bourgs dont les hommes terrorisaient la région mais aussi de nous procurer de la main-d'œuvre pour les fortifications que nous bâtissions à Zitacuaro. Celles-ci doivent permettre à la garnison que nous y laisserons, de s'y maintenir et de repeupler la place avec les femmes et les enfants des villages détruits. Après avoir achevé ces travaux, nous libérons les hommes que nous avons mobilisés et beaucoup s'installent dans des maisons désertées. Ces mesures extrêmes ont été ordonnées en représailles aux actes des dissidents qui avaient attaqué Zitacuaro car pour ceux-ci, les bourgades détruites constituent un refuge d'où il est presque impossible de les extirper.



Cliché pris à Morélia avant le départ des voltigeurs du major Tydgadt pour Tacambaro. Le lieutenant-colonel Vander Smissen (képi et barbe) est assis au centre de la rangée intermédiaire de ses officiers. (Musée de l'Armée, Bruxelles)



Colonel F. Lamadrid de la cavalerie de Maximilien - Morélia, ca. 1860 (viajerosmagazine.com)



Le capitaine Visart de Bocarmé (à cheval) et un peloton de sa compagnie à l'extérieur de Morélia.

Sur l'ordre du colonel de Potier, nous quittons la ville de Zitacuaro le 24 mars en y laissant les cavaliers mexicains du colonel Lamadrid ainsi que les compagnies des voltigeurs des capitaines Visart de Bocarmé et Timmermans, soit 140 hommes et cinq officiers, ce qui est peu par rapport à l'importance attribuée à cette position. Natif du Sonora, Francisco Lamadrid avait toujours manifesté du zèle dans la défense de l'ordre et il livrait une guerre à outrance aux dissidents. Dès l'arrivée de l'archiduc Maximilien au Mexique, Lamadrid lui offrit les services du régiment monté qu'il avait levé et équipé à ses frais, et qui passait pour le mieux doté des forces impériales mexicaines.

L'Empereur l'accueillit évidemment avec empressement, le promut colonel dans ses forces régulières et lui recommande d'établir son quartier général à Maravatio. Lamadrid terrorisa bientôt les dissidents de cette région car sa seule présence y semait l'effroi car il ne faisait jamais de quartier. Le 26 mars 1865, nous logeons dans la petite de Maravatio dont la population vénère Lamadrid depuis qu'il y a rétabli l'ordre. Le lendemain et le jour suivant, nous traversons Acambaro puis nous faisons une halte dans l'hacienda de Querendaro qui appartiendrait à l'épouse du maréchal Bazaine.

Le 29 mars, le colonel de Potier accueille notre régiment dans Morélia, une petite ville de 25 000 habitants, mais qui est surtout le chef-lieu de la province du Michoacán et le quartier général des forces françaises et impériales de la région.

Un quadruple dispositif militaire encerclait Morélia :

1. À environ 100 kilomètres au sud-est de Morélia : deux compagnies de voltigeurs belges et une poignée de réguliers mexicains défendent le poste de Zitacuaro.
2. À une distance égale, au sud de Morélia : 150 soldats mexicains de l'armée de Maximilien et 2 obusiers défendent le poste d'Ario.
3. À 120 kilomètres au sud-ouest de Morélia : une garnison équivalente à celle d'Ario occupe le poste d'Uruapan.
4. Au nord-ouest de Morélia, à la frontière de l'État de Jalisco : le colonel Clinchant et le lieutenant-colonel d'Albici patrouillent dans le nord-ouest du Michoacán.

Anciennement, la ville de Morélia s'appelait Valladolid, mais les Mexicains la rebaptisèrent du nom de l'ancien champion de l'indépendance mexicaine. Elle possède une église qui peut être comparée à la collégiale Sainte Gudule à Bruxelles. Notre aumônier (l'abbé Coenegrachts) y chantait la messe militaire tous les dimanches, une vieille coutume de l'armée française. Chaque semaine, notre régiment fournissait un détachement qui, musiciens et tambours en tête, rendait les honneurs à l'intérieur de l'église. D'ordinaire, le gouverneur militaire y assistait avec les officiers puis la musique militaire donnait un concert sur la grand-place, en présence des élites sociales et militaires de la place.

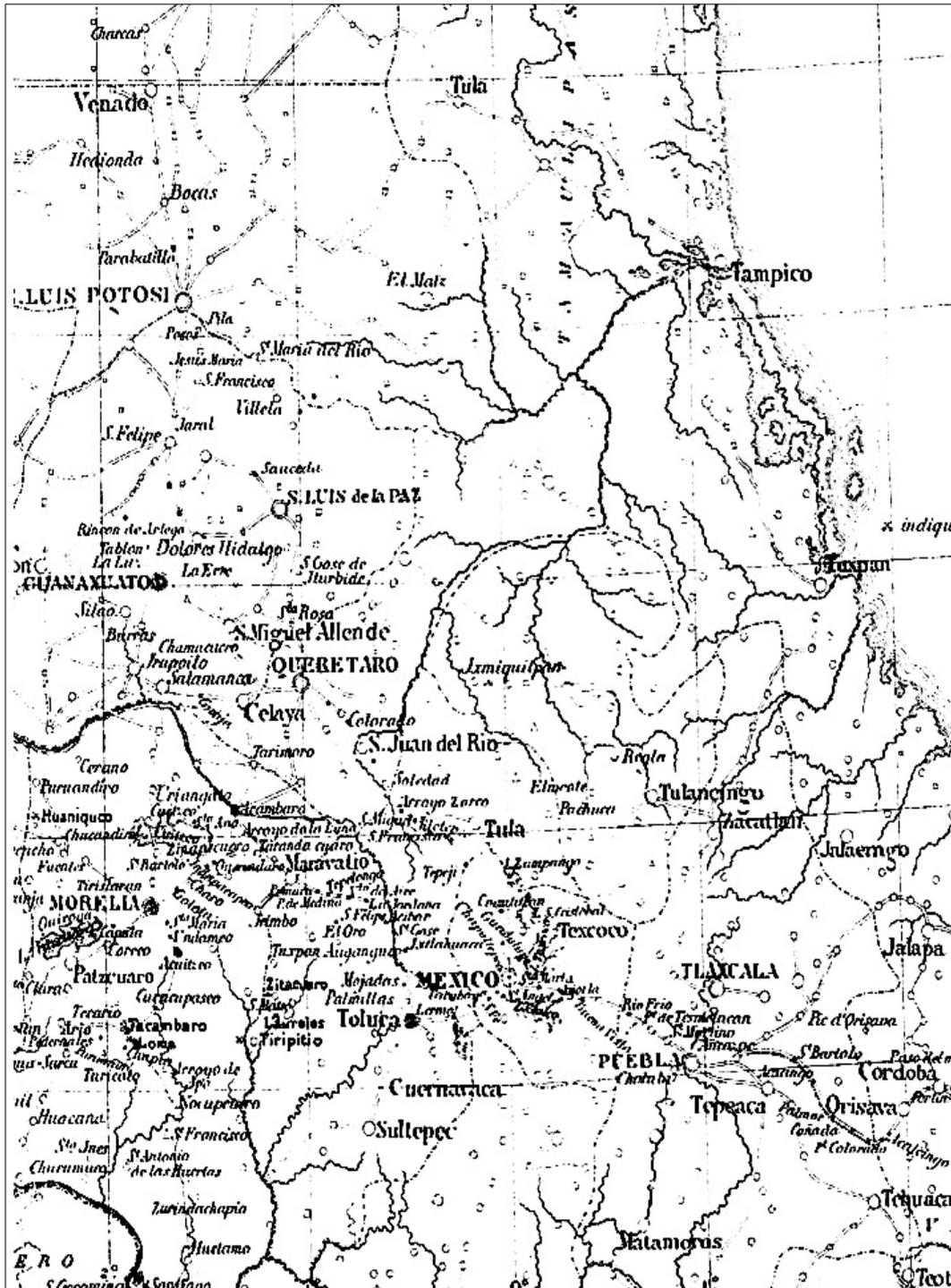
Nos quartiers occupaient un ancien couvent situé à proximité de cette place et nous nous attendions à y être confinés pendant longtemps. L'année dernière, les dissidents juaristes du Michoacán se sont réfugiés dans la région dite des *Terres Chaudes* de l'État de Jalisco car son affreux climat les préserve des troupes françaises. Ils sont ce qui reste de l'ancienne Armée du Centre des Juaristes et ne comptent que les 4 000 hommes de Nicolàs Régules et de José Maria Artéaga (*à l'époque, ce sont leurs principaux chefs*). L'approche de la saison des pluies les a contraints à sortir de leur retraite pour échapper aux fièvres et se procurer des vivres frais. Notre régiment tient encore Morélia lorsque les troupes des « généraux » Régules et Artéaga se regroupent près du lac Chapala.

C'est après mon retour en Belgique que je lus, dans notre presse, que n'ayant pas été averti de cette concentration de l'ennemi, le colonel Potier avait projeté de l'encercler dans la partie la plus malsaine des Terres Chaudes, c'est-à-dire entre Túcambaro à l'Est, le Rio de Las Balzas au Sud et les deux affluents qui s'y jettent en descendant d'Uruapan à l'Ouest. En substance, Potier projetait donc d'infiltrer cinq colonnes très mobiles dans le rectangle formé par ces trois cours d'eau. Deux de ses colonnes devaient venir des rives de l'Uruapan, deux autres du Rio de Túcambaro et la cinquième de Taretan, une bourgade située entre Uruapan et Túcambaro. Cependant, Vander Smissen décide de déroger aux instructions du colonel de Potier et d'attaquer l'ennemi dès qu'on lui apprend que les troupes du général juariste Zamora marchent sur Zacapa. Le 2 avril 1865, notre colonel annonce que, pour attaquer les forces ennemies qui se sont retranchées dans Túcambaro, nous lèverons le camp le lendemain en trois colonnes :

1. Un bataillon du 81^e régiment de ligne français et une partie de la brigade mexicaine du colonel Tapia.
2. Sous le commandement du colonel Vander Smissen : quatre compagnies de grenadiers du régiment « Impératrice Charlotte », un demi-escadron de la cavalerie impériale mexicaine et un obusier.
3. Sous le commandement du major Tydgadt : trois compagnies de nos voltigeurs, un demi-escadron de la cavalerie impériale mexicaine et un obusier.

Les deux premières colonnes se réunissent à Patzcuaro (sous Morelia) puis campent à Tanciquaro le 4 avril. Elles totalisent 1 250 hommes (dont nos 350 grenadiers). Simultanément, les 300 hommes du major Tydgadt marchent sur Túcambaro avec ordre de s'y retrancher et d'y tenir à tout prix. Ayant eu entre-temps connaissance de la présence des Juaristes à Zacapa, le colonel de Potier décide, le 6 avril, de contourner le lac de Patzcuaro par l'Ouest et ordonne au colonel Vander Smissen et à ses grenadiers de longer l'autre rive du lac en direction de Chucandiro, à l'extrémité orientale du lac de Cuitzéo afin de se positionner entre l'ennemi et la ville de Morélia. Son plan étant de repousser les Mexicains sur Los Reyes puis sur les Terres Chaudes, de Potier ordonne d'une part aux troupes du lieutenant-colonel d'Albizi, de rester deux ou trois jours entre Zamora et La Piedad (sur la rivière Lerma) et, d'autre part, au commandant militaire de Jalisco d'envoyer des observateurs à Tinquindin. Ce vaste plan visait à bloquer la retraite des Juaristes vers le nord ou le nord-ouest du pays. De Potier avait en outre prié le commandant de la garnison de Jalisco d'envoyer une colonne depuis Colima à Coalcoman.

Le 5 avril, au lieu de se diriger sur Zacapa par sa droite, comme nos chefs l'avaient escompté, le chef rebelle Nicolàs Régules marche sur Morélia. Par prudence, il ne suit pas une voie rectiligne et bifurque par la rive septentrionale du lac Cuitzéo pour éviter de se heurter au contingent du lieutenant-colonel Vander Smissen. Nous avons vu, en effet, que celui-ci progresse sur la rive opposée, en direction de Chucandiro. Ainsi, Régules pénètre dans Acuitzio le 6 avril alors que le colonel de Potier persiste à le pourchasser dans la zone de Zacapa. Après avoir accordé six heures de repos à ses hommes qui viennent d'effectuer une marche de 120 kilomètres en deux jours, Régules achève son tour du lac puis emprunte la route de Morélia. Se sentant traqué, il évite cette ville et se rabat sur la bourgade de Túcambaro. N'étant pas informé de la manœuvre de son adversaire, le colonel de Potier essaye de le localiser où il ne se trouvait plus. Le 10 avril, appréhendant un coup de main sur la faible garnison de Morélia, il y rentre avec sa colonne.



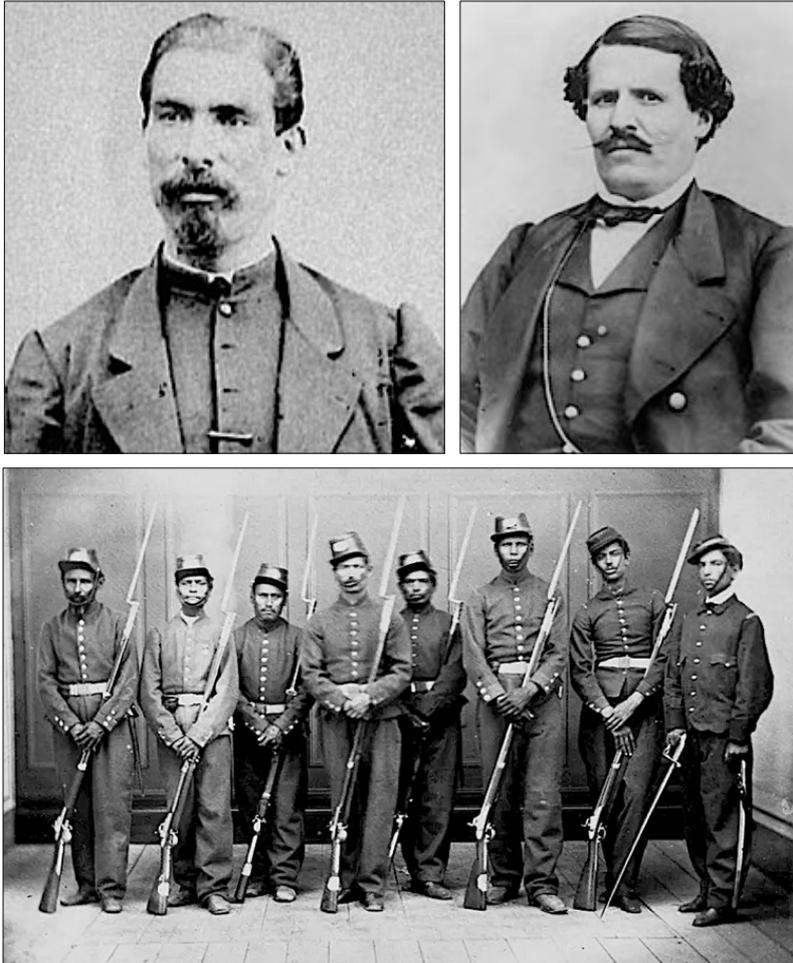
La section du Mexique septentrional : carte française du 19^e siècle situant les villes, les postes militaires et les cours d'eau qui sont mentionnés dans le journal d'Émile Noirsain et près desquels opérèrent ensemble ou séparément les unités du corps expéditionnaire français et les deux bataillons du régiment belge. La bourgade de Tacambaro, le haut-lieu du célèbre combat que les voltigeurs belges livrèrent aux troupes juaristes le 11 avril 1865, est mentionnée en caractères gras à l'extrémité inférieure gauche de cette carte, au sud de la cité de Morélia.

(Dans son manuscrit, Émile Noirsain commente peu le combat de Tacambaro du 11 avril 1865 parce qu'il n'y a pas participé. Mais, comme il a glissé dans ses notes l'article Campagne du Régiment Impératrice Charlotte dans le Michoacán, paru dans le Journal de l'Armée belge, il nous semble donc qu'il comptait l'insérer dans la rédaction définitive de ses souvenirs de guerre.)

« Le combat de Tâcambaro, publié en 1865 par l'imprimerie Guyot, Bruxelles. »

« Jusqu'à ce jour, nous avons peu de renseignements sur Tâcambaro. Cette localité se situe à l'orée des Terres Chaudes du Michoacán, elle est entourée de monticules couverts d'une végétation touffue, ceux-ci permettent de s'en approcher sans être aperçu. L'église locale (...) a été construite au cœur de la ville, elle est précédée d'une place garnie d'arbres et à travers de laquelle serpente un ruisseau. À gauche de cette église et adossée à un mamelon, se trouvent les pâtés de maisons qui en dépendent. Les autres côtés de la place sont bordés de petits maisons coiffées de terrasses, comme presque toutes les constructions citadines bâties dans ce pays.

Parti de Morélia le 5 avril 1865 avec 251 voltigeurs du régiment belge, un obusier de campagne et 38 cavaliers de l'armée impériale mexicaine, le major Tydgadt se dirige d'abord sur la ville d'Acuitzio en faisant étape le premier jour dans la localité de Santiago Undameo, sises toutes deux dans l'État du Michoacan. Le 4 ou le 5 avril, Tydgadt se heurte à un fort parti de soldats juaristes qui, eux aussi, avaient prévu de prendre leurs quartiers à Tâcambaro. Le major les surprend, les secoue et entreprend de les poursuivre. Malheureusement, comme la région est très montueuse, la progression de nos hommes se ralentit et ceux n'entrent dans Tâcambaro que dans la journée du 7 avril. Sans débotter, nos hommes ne s'y arrêtent pas et accrochent une seconde fois la bande de dissidents dans une hacienda dont ils les en délogent prestement puis y déposent leurs sacs pour y passer la nuit.



Les généraux juaristes Nicolás Regules et Jesús Ortega et un peloton de fantassins de l'armée républicaine de Juárez. (Library of Congress)



Les principaux officiers belges qui combattirent à Tâcambaro. De haut en bas et de gauche à droite : le major C. Tydgadt, les capitaines A. Gauchin et J. Chazal, les lieutenants A. Carlot et A. Palmaert et le fameux capitaine T. de Schrynmakers. (Musée de l'Armée, Bruxelles)



Bourgade de Tâcambaro, gravure du capitaine Modeste Loiseau. (Archives du Palais royal, Bruxelles)

« Frappé par l'excellente situation défensive du lieu, Tydgadt s'y retranche en attendant les ordres du colonel de Potier car il l'avait informé que les chefs juaristes Nicolàs Régules et Jesus Ortega concentraient leurs troupes autour de sa position. Dans son message, Tydgadt disait que sa troupe pouvait tenir tête à l'ennemi dans l'hacienda qu'il venait de capturer, jusqu'à l'arrivée des autres colonnes. Le lendemain après-midi, lui parvient l'ordre de se maintenir dans TÁCAMBARO. De Potier n'a probablement pas reçu le dernier message de Tydgadt. C'est donc avec regret que celui-ci abandonne sa bonne position et se conforme à ses instructions. Le 8 avril, lorsque Tydgadt entre dans TÁCAMBARO, 200 soldats juaristes venaient de s'y installer, mais ils détalent en abandonnant non seulement la femme et les enfants du général Régules mais aussi ses bagages et son courrier. Les Belges y trouvent une correspondance du plus haut intérêt, échangée avec les autres chefs dissidents.

« Après avoir porté ces faits à la connaissance du colonel de Potier (c'est du moins ce qu'il croyait), Tydgadt choisit l'église comme réduit de la position, loge sa troupe dans le cloître et, en avant de celui-ci, fait construire un fort épaulement avec une embrasure pour son obusier. Il place également des petits postes avancés aux principaux débouchés et charge ses cavaliers mexicains d'éclairer les alentours à une certaine distance de la localité. Une fois ces dispositions prises, le major Tydgadt, le capitaine Chazal et le médecin Lejeune se rendent chez l'épouse du général Régules pour la tranquilliser sur leurs intentions à son égard. Les lois de la guerre auraient autorisé le major Tydgadt à prendre, envers cette dame, des mesures draconiennes pour se prémunir contre les conséquences de rapports qu'elle pourrait entretenir avec les dissidents. Néanmoins, le major se contente de saisir quelques-uns de ses papiers puis la libère sur la simple promesse de s'abstenir de toute démarche contraire aux intérêts du détachement belge. Il porte la courtoisie jusqu'à mettre tous ses officiers à la disposition de cette dame pour lui garantir sa sécurité. Dans la soirée du 8 avril et plusieurs soirs suivants, quelques officiers se réunissent chez Madame Régules, la comblant des plus délicates attentions pour lui faire oublier la fâcheuse position dans laquelle les hasards de la guerre l'avaient placée.

« La nuit du 10 au 11 avril se passe tranquillement pour les Belges et, à l'aube, le capitaine Chazal se rend dans nos avant-postes sans remarquer aucun indice inquiétant. Rentré en ville, il se dirigeait vers le cloître où logeait la troupe pour assister à la distribution de ses rations, lorsque résonnent des coups de feu. Presqu'au même instant, nos avant-postes débouchent précipitamment sur la place, suivis au pas de charge par une masse compacte de dissidents, inondant toutes les issues (3 800 hommes avec 9 pièces d'artillerie). Le capitaine Chazal rallie une dizaine de ses voltigeurs et se jette résolument sur les premiers assaillants pour bloquer leur course et donner, aux nôtres, le temps de saisir leurs armes et de préparer leur défense. Deux fois touché au flanc et ayant eu son sabre brisé, Chazal refuse d'entendre les Mexicains qui le somment de se rendre et il leur répond en vidant les chambres de son revolver sur les dissidents qui le serrent de plus près. Après avoir épuisé ses cartouches et n'ayant plus aucune arme pour se défendre, il se jette sur un soldat juariste, le stupéfie en lui arrachant son fusil, le transperce d'un coup de baïonnette et, sans transition, se replie sur l'église occupée par les autres soldats belges qui viennent de gagner quelques minutes et se rangent en formation.

« Sans perdre son sang-froid, le major Tydgadt donne ses directives pour résister à un ennemi dix fois supérieur en nombre. Les dissidents, qui comptaient enlever aisément la position, reviennent en masse vers l'église. Le capitaine Eugène

Delannoy les charge à la tête de sa 2^e compagnie de voltigeurs et les refoule vigoureusement. Dans ce premier élan, une balle touche le capitaine Chazal à la jambe, il s'effondre puis se relève prestement en criant *ce n'est rien, mes enfants, en avant !* Devant cette attitude résolue, le général Régules comprend son assaut ne peut pas réussir et qu'il doit user de moyens plus conventionnels. Il fait planter deux pièces d'artillerie dans les angles de la place et les pointe sur le réduit. Un troisième canon, tracté sur un mamelon qui domine la ville, vomit un feu plongeant sur l'église et ses abords. Entre-temps, les dissidents ont envahi toutes les maisons et, de leurs terrasses, ils assaillent nos compatriotes par un tir nourri. Entourée d'un cercle de feu, la compagnie du capitaine Eugène Delannoy rétrograde à son tour, mais sans cesser de faire face à l'ennemi. Frappé d'une balle au front, son brave commandant tombe. Plusieurs voltigeurs le rejoignent dans la poussière.

« Le capitaine Gauchin, qui commandait la 5^e compagnie de voltigeurs, voit le danger que court celle du lieutenant Delannoy après la perte son chef. À la tête d'une poignée de ses hommes, Gauchin s'élançait au secours de ladite compagnie mais, à peine a-t-il fait quelques pas, qu'une balle le couche au sol, apparemment sans vie et sa troupe hésite. Revenu d'un bref étourdissement, Gauchin se redresse d'un bond et, comme un lion, se jette sur l'ennemi en entraînant ses voltigeurs à travers une grêle de balles. Les premiers rangs des Juaristes souffrent de cette charge, mais ne peuvent détalier. La masse d'hommes qui encombre la place et les rues adjacentes est si compacte, que les rangs culbutés sont arrêtés par ceux qui se pressent derrière eux. Les premiers rangs ennemis, qui se renouvellent sans cesse, brisent la charge du capitaine Gauchin puis la repoussent. Sa compagnie est éreintée : le lieutenant Van den Busch est mort et le lieutenant Carlot a eu les deux cuisses traversées par un coup de feu tiré à bout portant.

« Au moment où cette compagnie se retire, le capitaine Chazal, malgré ses blessures au flanc, fonce sur l'ennemi à la tête de ses braves pour assurer leur repli dans le réduit. Un troisième coup de feu lui traverse le cou. Indestructible, Chazal se fait panser la tête et continue à encourager ses hommes jusqu'à ce que, épuisé par la perte de sang, il s'affaisse devant la porte dont il défendait l'accès. On l'emporte sur-le-champ au fond de l'église pour y être soigné. Nos compatriotes chargent et chargent encore chaque fois que leurs assaillants les pressent de trop près. Les salves bien ajustées provenant du réduit et les baïonnettes de nos voltigeurs déchirent les rangs des dissidents. Malheureusement, nos propres pertes sont également sensibles, surtout en officiers. Aux morts que nous venons de citer, il faut ajouter le lieutenant Palmaert et le sous-lieutenant Petit de la 6^e compagnie. Ils se font tuer sur place avec trois voltigeurs, en cherchant à se frayer un passage au travers des dissidents pour rejoindre leurs compagnons d'armes dans le réduit.

« Le capitaine Arsène De Schrynmakers, qui les accompagne, échappe seul à la mort en pénétrant dans une maison qu'il connaissait. Il monte directement à une petite chambre où l'on accédait par un escalier qui ne pouvait donner passage qu'à un seul homme de front. Les persiennes de cette chambre étant fermées, l'obscurité qui la baignait ne permettait pas de voir qui elle recelait depuis l'extérieur. Le capitaine se tapit derrière la porte, le revolver à la main en attendant les Chinacos (surnom donné aux Juaristes) qui le poursuivaient. Dans cette position, il repousse huit ou neuf assauts successifs. Chaque fois qu'un Juariste apparaît à l'entrée de sa chambre, De Schrynmakers émerge de son coin et lui décharge son revolver à bout portant. Chaque assaut infructueux est suivi d'une retraite qui permet à notre

camarade de recharger le barillet de son arme. Après avoir perdu neuf morts et six blessés, les Chinacos croient que la chambre est occupée par plusieurs Belges décidés à ne tirer qu'à bout portant. Désespérant d'avoir autrement raison de leurs invisibles ennemis, les Juaristes boutent le feu à la maison. Les boiseries de la chambre s'enflamment ainsi que les vêtements du brave capitaine.

« Ne pouvant plus tenir, De Schrynmakers ôte son uniforme, dégringole jusqu'au rez-de-chaussée, les marches que l'incendie n'a pas encore dévoré, surprend et supprime les quelques dissidents qui s'y attardaient. Il doit se procurer des vêtements sans risquer d'être surpris en train de les revêtir. N'en trouvant point au rez-de-chaussée, la seule pièce que l'incendie ne rongerait pas encore, il remonte à l'étage, chargé du corps d'un Mexicain. Après avoir revêtu son costume du cadavre, il saute dans la rue depuis une fenêtre de derrière la maison et, sans être remarqué, s'infiltré dans un groupe de soldats juaristes.

« Le bruit du canon et celui de la fusillade avaient cessé. Sans pouvoir préjuger de l'issue du combat, De Schrynmakers espère encore rejoindre ses compagnons d'armes. Soudain, atteint d'un coup de folie, un soldat de sa compagnie émerge on ne sait d'où, s'élançe vers lui et l'interpelle par son nom. Un groupe menaçant se forme aussitôt et un officier dissident désigne De Schrynmakers à ses soldats. Notre officier arme le fusil qu'il avait récupéré, couche l'officier en joue et presse sur la détente. Si le coup était parti, c'en eût été fait de notre vaillant capitaine car les Chinacos l'eussent certainement massacré. Par un hasard providentiel, le fusil fait long feu et aussitôt vingt bras vigoureux s'abattent sur notre camarade et sur le voltigeur qui l'avait identifié. Les deux hommes sont traînés auprès des autres Belges qui viennent de déposer les armes. La défense opiniâtre de cet officier avait infligé 15 morts à l'ennemi, sans compter ceux qu'il avait mis hors de combat lors de la charge qu'il avait effectuée avec ses compagnons pour rejoindre le réduit. Éprouvé par ses pertes de sang consécutives à ses blessures à la main et à la rotule, le capitaine De Schrynmakers s'effondre au milieu des soldats juaristes. Lorsqu'il reprend conscience, il se retrouve dans une maison de la ville, aux côtés du major Tydgadt, du lieutenant Carlot et de quelques autres blessés. »

Que s'était-il passé pendant que De Schrynmakers se coltinait avec l'ennemi ?

Dans le même temps, les Belges se battaient depuis deux heures dans leur réduit, leurs munitions s'amenuisaient et le major Tydgadt avait été touché à l'épaule par l'éclat d'un boulet de canon. Lorsque les chefs des dissidents juaristes ordonnent d'interrompre brièvement leurs tirs pour renouveler leur demande de reddition, nos compatriotes y répondent par une intensification de leur feu. Malgré la gravité de sa blessure, le major Tydgadt refuse de quitter son poste et persiste à diriger la défense. Ne pouvant vaincre cette résistance obstinée, les Juaristes boutent le feu aux arbres et aux constructions qui entourent l'église et bientôt celle-ci s'embrase. Sa toiture, en planches de sapins, s'écroule sur les défenseurs et transforme l'intérieur du réduit en un immense bûcher. Quoique forcé de quitter son réduit principal, le major Tydgadt refuse de déposer les armes. Ses hommes et lui se retirent dans un dernier refuge attendant à l'église et couvert en partie par l'épaulement que nos voltigeurs avaient construit au cours des jours précédents. Depuis ce dernier abri et malgré l'affaiblissement de sa troupe, Tydgadt tente une dernière sortie dans l'espoir d'enlever les pièces d'artillerie qui continuent à le pilonner depuis les angles de la place. Conduite avec une remarquable audace et une vigueur peu commune, cette charge renverse tout ce qu'elle rencontre sur son

passage et rejette à peu près l'ennemi hors de la place, faisant un grand vide devant les bâtiments en flammes. Malheureusement, les tirs provenant des terrasses s'intensifient et déciment notre petite troupe. Pour comble de malheur, le major reçoit une seconde blessure qui lui fracasse le coude.

Ces circonstances obligent nos compatriotes à réintégrer le réduit que l'incendie envahit peu à peu. Leur obusier n'a plus de munitions, les hommes n'ont presque plus de cartouches. S'apercevant du ralentissement du tir des Belges et de leur état critique, l'ennemi se lance en masse compacte sur les traces de la colonne en retraite et la rejoint à l'entrée du réduit. En ce moment suprême que lui révèlent les clameurs des rebelles mexicains, l'infatigable capitaine Jules Chazal s'arrache presque nu des mains du Dr. Lejeune, leur médecin militaire, décroche un fusil à la volée, entraîne quelques voltigeurs, court vers la porte, refoule tous ceux qui lui font obstacle et culbute les premiers rangs des dissidents. Cependant, leur masse grossit sans cesse et, quoique systématiquement repoussés, leurs rangs se renouvellent. Alors, notre vaillant capitaine s'effondre, le front fracassé par un violent coup de baïonnette. Piétinant le corps de ce brave officier, les Juaristes franchissent l'entrée du refuge : Tydgadt veut encore résister, mais ses soldats n'ont quasiment plus de munitions.



Le combat de Tzacambaro décrit et commenté dans le numéro 427 du 17 juin 1865 du *Monde Illustré*.

Regroupés et formant un véritable carré protecteur devant leurs camarades blessés, les derniers combattants belges brûlent leurs ultimes cartouches depuis l'intérieur du réduit. C'est alors et seulement alors, que la barbe roussie par la poudre et par son propre sang, le major Constantin Tydgadt ordonne de cesser toute résistance et fait savoir aux officiers ennemis qu'il consent à déposer les armes. Le combat avait duré près de cinq heures. Six officiers, en ce compris le lieutenant Nava, l'un de nos fidèles officiers mexicains, du régiment de cavalerie de l'Impératrice, ainsi qu'une trentaine de nos sous-officiers et soldats avaient été tués. Le major, deux capitaine, un lieutenant et un assez grand nombre de voltigeurs étaient grièvement blessés.

Tandis que commençaient les pourparlers, nos compatriotes donnèrent une dernière preuve de leur dévouement avant leur reddition. Beaucoup d'entre eux brisèrent leurs carabines (ou fusils Enfield, selon les sources) plutôt que de les

remettre à l'ennemi. Montés sur la terrasse d'une dépendance de l'église, une vingtaine de nos voltigeurs auraient continué à faire feu quoiqu'ils fussent enveloppés par les flammes. Parce qu'ils auraient refusé de se rendre aux objurgations des chefs des dissidents, tous auraient disparu dans le brasier ouvert sous leurs pieds⁸. La victoire appartenait aux juaristes, mais elle s'inscrivit plutôt dans la rubrique des terribles défaites en raison de leurs pertes humaines : les Juaristes déploraient la perte de 125 soldats tués et 70 des leurs, grièvement blessés dont 45 jugés intransportables. Quant aux hommes moins sérieusement atteints, le chiffre en était considérable.



Le docteur Ernest Lejeune, tué par un soldat juariste. (Musée de l'Armée, Bruxelles)

Ces pertes déchaînèrent la colère des soldats du général Nicolàs Régules, mais celui-ci empêcha de justesse le massacre des prisonniers belges. Le brave docteur Ernest Lejeune, qui s'était dévoué pendant le combat, fut une des victimes de la fureur des Rebelles. Laisse libre s'il soignait les blessés des deux camps, il s'occupait de l'un des nôtres quand un Juariste lui brûla lâchement la cervelle. On prétend, et nous avons tout lieu de le croire en raison de son comportement habituel, que Régules châtia le soldat qui avait commis cet acte de barbarie. Cependant, aucune des lettres particulières que nous avons eues sous les yeux ne mentionne la punition de ce meurtrier. Toutes ces documents rendent hommage à l'humanité et même à la générosité chevaleresque de Régules après le combat quoique, selon plusieurs de nos voltigeurs, ses instructions initiales étaient de ne leur consentir aucun quartier.

Les soldats juaristes placèrent ceux des nôtres qui avaient été grièvement blessés dans des maisons privées et les confièrent aux soins de Francesco Hurtado, un médecin local aidé par un praticien non diplômé mais au dévouement désintéressé. En terme de blessures, il avait une expérience capable de compenser ce qui pouvait lui manquer de sciences acquises dans une grande école. Le général Régules libéra six autres de nos soldats pour assurer le service d'infirmiers et il invita tous les habitants de Tácambaro à traiter humainement nos compatriotes.

Dans la nuit du 11 au 12 avril, Régules ordonna au colonel Valdez d'emmener les prisonniers belges dans deux directions. Le capitaine Gauchin, les lieutenants Walton et Deheek, les sous-lieutenants de Biber, Adam et Fourdin et l'officier payeur Jacobs furent alors dirigés sur le camp de Huétamo. Quant à nos simples soldats, les Juaristes les incarcèrent à Sirendaro. Le major Tydgadt, le capitaine De Schrynmakers, le lieutenant Carlot ainsi que neuf de nos sous-officiers et soldats qui avaient été grièvement blessés restèrent à Tácambaro en raison de leur condition physique, considérée comme. Si l'on ajoute à ces neuf hommes les six infirmiers dont il a été question plus haut, les cinq hommes qui les ont rejoints le 16 avril après avoir échappé aux Juaristes, et le nombre de soldats tués dans notre détachement, on peut évaluer à environ deux cents le nombre de soldats belges qui arrivèrent à Huétamo. À ce jour, nous n'avons aucune confirmation précise sur ce chiffre (ce

⁸ Il s'agit ici d'une invention pure et simple ou d'une exagération démesurée car, à l'issue du combat, les voltigeurs inhumèrent vingt-cinq morts dans le cimetière de Tácambaro. S. Noirsain.

texte fut rédigé en 1865). En présence des faits que nous venons de rapporter, personne ne trouvera exagérés les éloges que le cabinet militaire de l'empereur Maximilien accorda à nos compatriotes. À ce juste rapport, nous sommes heureux de pouvoir ajouter l'appréciation d'un homme qui se connaît en bravoure : nous parlons du maréchal Jacques Louis Randon, alors ministre de la Guerre de la République française. En s'adressant à son confrère belge (le ministre Pierre Chazal) pour lui adresser ses condoléances à la suite de la mort de son fils au cours de la bataille de Tâcambaro, le maréchal Randon écrit :

« Ayant le rapport du maréchal Bazaine sous les yeux, je suis heureux de rendre aux vaillants soldats belges l'hommage qui les associe aux plus braves de notre armée. »

Au Mexique, la vaillance déployée par nos soldats a donné lieu à de touchantes manifestations. C'est ainsi qu'à Patzcuaro, ville où les gens honnêtes et tranquilles dominant, la population criait : *Vive nos défenseurs, vive les héros de Tâcambaro !* au sujet de nos Belges. Le 12 avril, le général juariste Nicolàs Régules tenait encore la ville d'Ixmiquilpan lorsqu'il apprit que des troupes ennemies, sorties de Morélia, marchaient sur lui. Présument qu'elles se composaient des troupes françaises du colonel de Potier et du contingent des Belges du colonel Vander Smissen, le général des dissidents jugea plus prudent d'évacuer la ville de Tâcambaro dans la soirée du même jour après avoir visité les blessés et renouvelé ses recommandations aux habitants. Pour nos camarades blessés, ce départ fut le signal d'épreuves fort pénibles. Ainsi que nous le verrons, des troupes amies n'entrèrent à Tâcambaro que quatre jours plus tard. À trois reprises, des Juaristes exaltés se présentèrent dans la maison où l'on avait recueilli le major Tydgadt, le capitaine De Schrynmakers et le lieutenant Carlot afin de les achever pour les punir des pertes qu'ils avaient fait infligées aux défenseurs de leur cause. Il fallut les sollicitations les plus pressantes des médecins et des habitants de la maison pour les dissuader de leur projet.

Les troupes qui se dirigeaient sur Tâcambaro le 12 avril n'étaient pas celles du colonel de Potier. La veille, vers 23 heures, quelques cavaliers des forces impériales mexicaines, qui avaient été attachés aux hommes du major Tydgadt, étaient arrivés à Morélia en annonçant l'attaque par les dissidents. Cette information nous faisait pressentir un désastre sans pouvoir fournir des renseignements que nous puissions confirmer. Ce détachement monté était probablement l'une des patrouilles que Tydgadt avait chargées de scruter les abords de Tâcambaro. Vers minuit, après avoir reçu ces fâcheux rapports, le lieutenant-colonel Vander Smissen emmène aussitôt quatre de ses compagnies de grenadiers, un détachement de cavaliers mexicains et une pièce d'artillerie pour dégager Tydgadt dont il ignore encore le funeste destin.

Dans le même temps, le colonel de Potier promet à Vander Smissen de partir le lendemain matin avec ses troupes françaises pour l'appuyer dès qu'il aura reçu confirmation de ses dernières informations. De Morélia à Tâcambaro, la traite est longue et difficile : 88 à 100 kilomètres, mais le 12 avril à 23 heures, les Belges ne sont plus qu'à 16 kilomètres de Tâcambaro. Ils avaient marché sans s'arrêter un seul instant. À la pointe du jour, quand ses éclaireurs montés lui révèlent le désastre de Tâcambaro, Vander Smissen le fait savoir au colonel de Potier et le prévient qu'il va attaquer l'ennemi parce que celui-ci semble décidé à tenir cette ville. Cependant de Potier l'enjoint dans un premier temps de rebrousser chemin sur-le-champ.

CHAPITRE 3

VENGEANCE À LA LOMA

Émile Noirsain reprend son récit.

Le 13 avril, le colonel de Potier nous rejoint avec ses Français et poursuit sa marche sur la bourgade d'Ixmiquilpan avec le colonel Vander Smissen et 140 Belges de la 2^e compagnie de notre bataillon des grenadiers. Quand le capitaine Altwies reçut l'ordre de ramener à Morélia nos autres compagnies de grenadiers (dont la mienne), je fus donc forcé de les suivre quoique l'envie me dévorait de secourir mes camarades. Une fois sur place, nous attendons impatiemment le retour de notre colonne pour connaître le sort réservé à nos camarades.

N'ayant pas participé pas à cette poursuite, Émile Noirsain se contente de réunir le rapport du colonel de Potier qui en relate les péripéties :

Le 17 avril 1865, de Potier et Vander Smissen évacuent Tácambaro avec les blessés pour les mettre en sécurité à Patzcuaro. C'est en y arrivant qu'ils apprennent que les dissidents rôdaient aux environs des lacs Patzcuaro, Chapala et Cuitzéo. Le 23 avril, de Potier et Vander Smissen logent l'ennemi à vingt kilomètres de leur campement. Après quelques changements de direction dus aux mouvements du général Régules, les Franco-Belges l'attaquent le 24 avril 1865. De Potier mentionne qu'il rencontra l'ennemi vers 13 heures, le mit en déroute puis le poursuivit de 14 à 19 heures 30 sans lui laisser de répit en dépit d'un orage. Il évalue ses pertes à quinze tués et à une vingtaine de blessés ; celles de l'ennemi auraient été de 500 tués et blessés et d'environ 700 déserteurs. Son rapport fait l'éloge de la compagnie des grenadiers belges, qui voyait le feu pour la première fois. Dans le *Journal de l'Armée belge*, un auteur anonyme écrit que des *renseignements particuliers* avaient noté le comportement remarquable de la compagnie belge au cours de ce combat. À elle seule, elle aurait *enlevé 260 prisonniers à l'ennemi sans perdre elle-même un seul homme*.

La même source relate la défense de Zitacuaro, un autre fait d'armes auquel Émile Noirsain ne participa pas. Nous avons vu que, le 25 mars 1865, lorsque le régiment belge reprit la direction de Morélia, les 1^e et 2^e compagnies de voltigeurs des capitaines Visart et Timmermans, qui ne comptaient que 140 hommes et cinq officiers, ainsi que les troupes montées du colonel Francisco Lamadrid tenaient Zitacuaro et avaient été encerclés par les Rebelles. Au départ, ces derniers se bornèrent à rôder dans les environs, menaçant beaucoup mais n'entreprenant rien. Dans le même temps, nos hommes passaient leurs journées à fortifier leur position, à préparer des mines et à réunir des provisions. La nuit, ils organisaient une surveillance active pour éviter toute surprise. Après une dizaine de jours de travail assidu, la plate-forme qui surmontait l'église se trouvait dans un bon état de défense, et un grand approvisionnement de vivres et de munitions y avait été réuni. Nous étions donc en mesure de recevoir victorieusement l'ennemi, surtout si les renforts que nous avions demandés arrivaient.

Le 6 ou 7 avril, les 35 voltigeurs belges du sous-lieutenant Stoeps et les 50 fantassins de l'armée impériale mexicaine rejoignent la garnison de Zitacuaro sans avoir été inquiétés par les Rebelles. Le 9 avril, des courriers annoncent cependant au capitaine Visart de Bocarmé, qu'environ 6 000 dissidents et 9 canons

marchent sur son poste. Visart réunit aussitôt son état-major pour tenir conseil. Les officiers mexicains soutiennent qu'il faut battre en retraite en présence de forces ennemies aussi considérables. Leurs homologues belges leur rétorquent qu'en plus du risque à peu près certain de se faire massacrer sur la route au cours d'une telle retraite, ils désobéiraient aux instructions du commandant en chef français. Les officiers mexicains sont donc invités à se taire tandis que les nôtres s'engagent à se faire tuer sur place ou à se faire sauter plutôt que de se rendre.

C'est ce que l'on a écrit après coup ...

Les dissidents poussent en effet leurs avant-postes jusqu'à deux kilomètres de la place puis se retirent sans raison apparente. C'est en tout cas ce que pensent les officiers belges jusqu'au 15 avril car la messe n'était pas encore dite. Ce jour-là, des mains inconnues boutent le feu à la ville de Zitacuaro en plus de vingt points à la fois. D'après l'un des témoins oculaires :

« Le spectacle était grandiose et d'une solennelle horreur. Tout brûlait autour de nous et une pluie de débris enflammés menaçait de nous engloutir. L'ennemi observait nos démarches (l'auteur de ce texte paraît sous-entendre que des Juaristes étaient responsables de cet incendie), la moindre faiblesse, un moment d'hésitation pouvaient nous perdre tous. Notre constance nous sauva. L'ennemi préféra ne pas nous attaquer. Tous les efforts tentés par nos compatriotes pour dompter l'élément destructeur furent vains. Le soir du 15 avril, ils étaient confinés dans leur dernier retranchement et leur situation était terrible. Le vent chassait les flammes et la fumée sur eux et ils suffoquaient dans l'église et ses dépendances. À chaque instant, une étincelle pouvait mettre le feu aux poudres qui n'avaient pas pu être placées à l'abri. »

À l'extérieur, c'était l'inconnu car il devenait évident qu'en incendiant la ville, l'ennemi voulait forcer nos troupes à sortir de nos retranchements. Nos officiers sauvent néanmoins des flammes et de l'asphyxie tous les défenseurs de la ville en les plaçant derrière un mur porteur de l'église. Faute d'aliments, l'incendie perdit peu à peu son intensité. Une diversion heureuse ne tarde point à se produire. Des renforts nous arrivent dans la soirée du 15 avril 1865, suivis, le jour suivant par le bataillon des impériaux mexicains du colonel Ramoz Mendez en garnison à Toluca. Il avait fait 120 kilomètres en 26 heures pour nous rejoindre.

En accueillant ces renforts, la joie du capitaine Jean-Antoine Altwies (entretiens promu major) se ternit en apprenant le dénouement du combat de Tacambaro. Il comprend aussitôt qu'il doit se tenir sur ses gardes, présumant, non sans raison, que les forces dissidentes devenues disponibles après leur succès à Tacambaro pouvaient se tourner contre lui. Le renforcement de la garnison de Zitacuaro la mit alors en mesure d'opérer des sorties en force dont l'effet immédiat fut de faire fuir les groupes de francs-tireurs qui opéraient dans la région. Ces succès incitent nos officiers à s'enhardir et c'est ainsi que, le 21 avril 1865 à une quarantaine de kilomètres au sud de Zitacuaro, le capitaine Timmermans razzie le village de Titipiti où se terraient les 250 Juaristes du chef Castillo. La troupe de Timmermans comprenait les 50 voltigeurs du lieutenant Wurtz et du sous-lieutenant Stassin ainsi qu'une centaine de soldats mexicains appartenant à l'armée impériale mexicaine. À l'issue d'un combat vif et bref, Castillo s'éclipse en abandonnant sept morts, quinze blessés, beaucoup d'armes et de chevaux.

(À moins qu'ils fussent boiteux, on pourrait se demander pourquoi les Juaristes abandonnèrent-ils un tel facteur de mobilité ? Il n'est donc pas interdit de penser que, cette fois encore, les Franco-Belges exagéraient dans l'estimation de leur butin. Quant à Émile Noirsain, il s'abstient de commenter l'extrait de presse relatant ce succès facile et peu onéreux en vies humaines.)

Le détachement des troupes impériales n'eut que quelques blessés. Parmi les Belges qui se distinguèrent dans cette petite affaire, nous citons Dutrannoy et French, deux anciens sous-officiers du 2^e régiment de chasseurs à pied belges, qui avaient obtenu un congé sans solde pour s'enrôler dans notre corps expéditionnaire au Mexique. Après avoir consommé le déjeuner que le chef juariste Castillo avait fait préparer pour ses hommes, notre colonne se rabat vers l'Est et campe dans l'hacienda d'Orocutin qui se trouvait à approximativement 20 kilomètres au sud de la ville de Zitacuaro. Timmermans n'en avait pas pour autant fini avec les Juaristes. Le 30 avril 1865, apprenant que la bande des rebelles du chef Ugalde, que nous avions estimée à environ 200 cavaliers et un nombre indéterminé de fantassins, se dirigeait sur l'hacienda de Laurelès, le capitaine Visart de Bocarmé (qui commandait la garnison du poste de Zitacuaro) ordonne au capitaine Timmermans de les attaquer. Le colonel Vander Smissen décrit le combat :

« Ordre du Jour relatif au combat de l'hacienda Laurelès »

« J'ai la satisfaction d'annoncer au régiment que, le 30 avril 1865, le détachement du capitaine Visart à Zitacuaro a eu une nouvelle et très brillante affaire. Ayant appris que la bande d'Ugalde, qui se composait de deux cents cavaliers et d'un nombre indéterminé de fantassins, envisageait de passer la nuit à l'hacienda de Laurelès, le capitaine Visart ordonna au capitaine Timmermans de prélever soixante hommes dans son régiment et une trentaine de cavaliers (mexicains) dans celui du colonel Lamadrid.

« Partie à 10 heures, et après une marche très difficile à travers un terrain fort accidenté et détrempé par les pluies, cette colonne arriva vers le point du jour sur le sommet de la montagne qui domine la rivière Laurelès. Malgré toutes nos précautions, une sentinelle ennemie l'aperçut et elle fit feu. L'alarme ayant été donnée, la troupe d'Ugalde se regroupa sur la place du village de Laurelès et accueillit nos voltigeurs par un feu bien nourri.

« Sans répondre à ces tirs, le capitaine Timmermans continua à descendre rapidement la côte avec l'infanterie tandis que la cavalerie suivait un chemin plus praticable sur la droite. Arrivé à 150 pas de l'ennemi, il ordonna de procéder à un feu de peloton puis de recharger les armes avant de charger l'ennemi à la baïonnette en hurlant *Tácambaro* qui deviendra notre cri de guerre. Déconcerté par la vigueur de cette attaque, les Juaristes fuirent en désordre et, à deux reprises, essayèrent vainement de se reformer sur deux mamelons dont nos troupes les chassèrent avec le plus grand élan. Les Mexicains laissèrent sur le terrain neuf morts et beaucoup de blessés. La rapidité de notre mouvement, la précipitation que l'ennemi mit à faire feu à une grande distance et à abandonner la position ont fait que seul le capitaine Timmermans a été légèrement blessé. »

(Dans ses notes, Émile Noirsain écrit qu'en 1865, le **Journal de l'Armée belge** publia le récit du combat de Tacambaro, repris ci-après. Ce journal signala qu'il n'avait publié que des fragments du courrier des officiers belges au Mexique parce qu'ils avaient recommandé de ne point divulguer les détails intimes contenus dans certaines de leurs missives. Pour se prémunir de toute critique sur l'authenticité des faits relatés, le rédacteur en chef du **Journal de l'Armée belge** précisa qu'il ne répondait pas, d'une manière absolue, qu'aucune inexactitude ou qu'aucune omission ne s'était glissée dans son récit malgré le soin scrupuleux que son comité de rédaction avait réservé à l'analyse de ces documents.)

Émile Noirsain reprend le fil de son récit.

Le 29 avril 1865, notre colonel Vander Smissen arrive à Morélia avec la colonne française. Comme notre colonel venait d'être nommé commandant de Patzcuaro, nous nous y installons le 4 mars. Les habitants nous y réservent un bon accueil car tous étaient (réellement ou fictivement) des ardents partisans de l'empereur Maximilien. Les jeunes gens de la ville se faisaient un plaisir de sortir avec nous, de nous présenter à leur famille et de nous régaler avec des douceurs et du vin de Paras. Cette ville, qui compte environ 10 000 âmes, n'est pas très grande mais en revanche est fort bien construite et très soignée grâce aux autorités locales. Le climat tempéré de cette région et l'empressement de ses habitants concoururent au prompt rétablissement de nos blessés. Le 14 mai 1865, trois de nos compagnies (dont la mienne), placées sous le commandement du capitaine Altwies, partent pour Santa Clara où elles s'installeront le jour suivant. Après avoir nettoyé nos armes et accompli nos corvées, un camarade et moi-même entreprenons de visiter la magnifique forêt vierge qui jouxte la ville.

Dans la matinée du 17 mai, notre lieutenant-colonel nous entraîne à la poursuite de dissidents qui avait été localisés près du village de Quirogas, à environ 80 kilomètres de notre cantonnement. Pour y arriver, nous étions obligés de contourner le lac de Patzcuaro sur l'île duquel vivaient les Indiens Tarasques, une belle race, tranquille et travailleuse. Ils s'étaient réfugiés dans cette île pour fuir les Espagnols, et vivaient du produit de la pêche et de la fabrication du *rebozzo*. Il s'agit d'une écharpe dont les femmes s'enveloppent la tête et le buste, parfois elles l'utilisent pour transporter leur bébé sur le dos. Assez craintifs vis-à-vis des Mexicains, ils sont très honnêtes dans leurs relations commerciales avec eux. Peu enclins à se commettre avec les Blancs, les Tarasques ou les membres d'une tribu similaire se tiennent également dans des lagunes sur lesquelles ils entretiennent des *chinampras* ou jardins flottants constitués par des roseaux entrelacés et recouverts de terre. Ces *chinampras* forment une sorte de terreau sur lequel ils cultivent des légumes et des fleurs. Dans cette même région, on rencontre aussi les Indiens Pintos qui doivent ce surnom aux taches qui couvrent leur corps. Cette maladie organique serait héréditaire et contagieuse pour les Européens qui auraient des relations sexuelles avec les femmes de cette tribu⁹.

Après avoir passé vainement la région au peigne fin pour localiser les dissidents, nous réintégrons Patzcuaro où nous apprenons qu'en cherchant à nous éviter, la bande en question s'était heurtée au colonel de Potier qui leur infligea de lourdes

⁹ J'ai maintenu ce commentaire sur les Pintos pour illustrer les sornettes débitées par certains Européens sur les Indiens. En réalité, les Pintos appartenaient à l'ethnie des Pacuas (*Estok-pakawaila*), une branche des Coahuiltecas qui vécurent sur les deux rives du Rio Grande. Les Espagnols les surnommèrent Pintos (peints) en raison de leurs nombreux tatouages. (F.W. Hodge, *Handbook of American Indians North of Mexico*, vol. 2, pp. 191, 257, Smithsonian Institute, 1910)

pertes. Le 27 mai, nous prenons la route de Morélia, le chef-lieu de la province du Michoacán. Dès sa promotion de commandant en chef de cette province, le colonel Vander Smissen y emmena ses deux bataillons, à l'exception des cent hommes du capitaine Delannoy, qui devaient tenir Ario, à une soixantaine de kilomètres à l'ouest de Tzacambaro. Nous remplaçons les Français du 81^e régiment de ligne à qui Mexico avait fixé une autre mission. Pour nous, cette affectation était la perspective d'un séjour prolongé en garnison, ce qui n'était pas pour nous déplaire à l'issue de nos précédentes expéditions car nos uniformes portaient en morceaux. En outre, nous n'étions pas fâchés de passer quelque temps dans une ville que nous avions seulement courtisée et où nous aurions l'occasion de nous distraire. Peu de temps après notre arrivée, notre légion entreprend de former un groupe théâtral en son sein. Ce projet trouve très vite des adhérents, les répétitions se succèdent pendant plusieurs semaines et, bientôt le spectacle est fin prêt.

Notre première représentation a lieu au théâtre de Morélia, nous avons promis sa recette aux pauvres de la ville. Le spectacle consistait en trois vaudevilles et quelques chansonnettes. Son succès est immédiat en dépit de nos artistes qui ne chantaient pas toujours en accord avec la musique. Nos amateurs clôturèrent le vaudeville « La Corde sensible » par un quadrille effréné qui ravit les Mexicains. Jamais ils n'avaient vu danser de la sorte et ne tarissaient pas d'éloges sur l'entrain de nos deux cantinières qui avaient participé à la fête. Nos officiers usèrent également de leurs loisirs en organisant des courses de chevaux. Beaucoup d'entre eux formèrent une société qui s'approprièrent rapidement un terrain en-dehors de la ville et y fit élever des tribunes. Afin de couvrir les frais d'investissements, nos officiers exigèrent un droit d'entrée lors de la première course, mais malgré leurs relations avec les familles aisées, peu de celles-ci y assistèrent. En revanche, beaucoup de curieux s'agglutinaient autour de la piste. Messieurs Visart de Bocarmé, de Lannoy, Timmermans, Vanderstraeten de Waillet, Wahis, Henrion, Husson, Dutalis, Settegats, de Chestret et Carpentier prirent part à plusieurs courses au cours desquelles ils démontrèrent leurs qualités équestres.

Comme la recette de la première course avait été dérisoire, les officiers décidèrent que la suivante serait accessible gratuitement. Ce jour-là, les tribunes étaient comblées et la fête se serait admirablement passée si, au moment de courir un handicap, n'avait pas retenti un terrible craquement suivi de mille cris. La tribune venait de céder sous le poids de la foule, entraînant hommes et femmes pêle-mêle. Heureusement, personne ne fut blessé, à l'exception de la fierté de quelques belles Mexicaines, confuses d'avoir exposé pendant quelques instants ce qu'elles s'efforçaient tant de cacher sous leurs jupes. La saison des pluies contraria tout de même ce séjour idyllique. Certains jours, la pluie est extrêmement violente et verse à torrents pendant la journée. Dans les intervalles, il fait un soleil radieux.

Le 20 juin 1865, les exploits de bandes dissidentes nous forcent à sortir de la ville en trois colonnes. La première, celle du colonel français Justin Clinchant, comprenait un bataillon de zouaves et 200 hussards, soit 700 hommes. Le lieutenant-colonel Rodriguez commandait la seconde : 900 fantassins et à 490 cavaliers, tous mexicains. Quant à la troisième colonne, dont notre colonel avait pris la tête, elle se composait de ma compagnie (1^e), des 2^e, 4^e, 5^e et 6^e compagnies de grenadiers et des 1^e et 3^e compagnies de voltigeurs. Une compagnie de *zapadores* (sapeurs mexicains), un demi-escadron de la garde de l'Impératrice (cavalerie du colonel Lopez), une compagnie de la brigade Tapia, deux escadrons du 3^e régiment

de la cavalerie impérialiste et trois bouches à feu complétaient nos effectifs. Les trois colonnes réunies comptaient environ 1 100 hommes dont 360 Belges. Notre route nous mène d'abord à Ario où nous ne restons que deux jours.

Le 23 juin, au moment de nous en aller, notre colonel apprend que, la veille au soir, le colonel Clinchant (première colonne) avait pénétré dans Uruapan, y avait tué le général Publita et son aide de camp et capturé leur escorte. Nous entreprenons alors de donner la chasse aux dissidents des généraux Régules et Artéaga. Le 11 juillet, nous dressons nos bivouacs dans une hacienda située près de Tácambaro. En y entrant, notre colonel et plusieurs de ses officiers avaient pourchassé les quelques officiers dissidents qui y traînaient encore, mais ceux-ci disparurent à brides abattues dans les montagnes. Le lendemain, nous nous installons dans Tácambaro pendant deux jours, mais cette fois en adoptant plus de mesures de sécurité que n'en avaient prises nos malheureux voltigeurs en juin.

Le combat de La Loma, 16 juillet 1865, dans l'État du Michoacán.

Le 14 juillet, nous abandonnons les lieux pour rentrer à Pasquaro et nous plantons nos tentes près de Santa Clara. Pendant la nuit du 15 au 16, notre colonel est réveillé en sursaut par une estafette qui lui apprend que les Juaristes avaient repris possession de Tácambaro peu de temps après notre départ. Vander Smissen entend bien les en déloger et ordonne aussitôt le branle-bas et, à 5 heures du matin, les hommes de garde viennent nous secouer silencieusement dans nos tentes. Sans faire de bruit, nous refaisons sur-le-champ notre sac, plions bagages, buvons rapidement notre café et, en quelques instants, nous sommes prêts à reprendre la route dans la plus totale discrétion car les conversations et les appels au clairon avaient été interdits. Nous arpentons depuis quelques heures la route de Tácambaro lorsque la population de Santa Clara s'aperçoit de notre départ.

Nous commençons à nous questionner sur notre mouvement lorsque nous constatons que nous faisons marche arrière, mais notre joie éclate lorsque nos officiers nous font savoir que nous allons attaquer l'ennemi. Lorsque nous arrivons à la croisée des deux chemins menant à Tácambaro, notre colonel ordonne une halte, réunit brièvement son état-major et scinde notre troupe en trois colonnes composées comme suit :

1. Lieutenant-colonel Vander Smissen et capitaine Visart de Bocarmé : 1^e, 2^e et 3^e compagnies de grenadiers ; une compagnie de voltigeurs ; la compagnie de *zapadores* (sapeurs) ; le demi-escadron du capitaine Pachta (garde montée de l'Impératrice) et un obusier de campagne.
2. Colonel Mendez : un bataillon d'infanterie mexicaine ; l'escadron des Colorados de Toluca et un obusier.
3. Lieutenant-colonel Rodriguez : les 5^e et 6^e compagnies de grenadiers ; la 3^e compagnie de voltigeurs ; la compagnie d'infanterie mexicaine du régiment du colonel Tapia et le 2^e escadron du 3^e régiment de la cavalerie mexicaine.

Nous reformons nos trois colonnes puis, laissant la grand-route sur notre droite, nous empruntons le chemin de traverse qui passe à travers bois. En chemin, nous croisons quelques marchands en proie à la panique, ce qui confirme la présence de l'ennemi dans Tácambaro. À nos interrogations, ils se contentent de répondre : *ils sont nombreux !* Assurés que nous allons bientôt venger nos malheureux frères d'armes sur les lieux mêmes de leur glorieuse résistance, notre joie et notre volonté d'en venir aux mains sont tels que notre marche se mue en une véritable course.

Nos officiers ne nous retiennent qu'en se plaçant en tête de notre premier peloton et en nous promettant de ne pas nous arrêter avant d'avoir engagé l'ennemi. Nous pénétrons dans la ville à 2 heures du matin après une marche de 40 kilomètres sans avoir pris le temps de boire et de nous sustenter. Néanmoins, nous ne sentons pas la fatigue car, en arrivant sur les hauteurs qui dominent la place, nous distinguons les bataillons ennemis rangés de l'autre côté de la ville, sur la rivière La Loma et sur les deux élévations qui la jouxtent. Le colonel Vander Smissen bride à nouveau notre élan et nous répète de garder notre calme, d'obéir à nos chefs et de n'exécuter que leurs ordres. Lui aussi brûlait du feu sacré et celui qui l'aurait vu en ce moment l'aurait suivi n'importe où tant son enthousiasme était communicatif.

Dès la fin de cette allocution, notre avant-garde pénètre en ville et, au moment où elle dépasse les premières habitations, attire un feu de peloton qui ne cause aucune victime. Nous nous engageons alors dans la rue qui mène à la grand-place. Celle-ci ainsi que les rues avoisinantes sont désertes, les magasins sont fermés, les fenêtres et les portes sont closes. Nous traversons la place et pénétrons dans la rue aboutissant au chemin qui mène à La Loma. À notre approche, les dissidents chargés de nous retenir se replient sur le gros de leur troupe. Un remblai couvert d'énormes poivriers nous dérobe à leur vue pendant un certain temps. Au sortir de ce chemin creux, notre colonel déploie notre avant-garde en tirailleurs, un mouvement pendant lequel une balle frappe au cœur le brave lieutenant Wurth qui commandait les voltigeurs. Stoops, son sous-lieutenant, les reprend aussitôt en main et les mène jusqu'aux pieds de la montagne.

Un chemin creux serpente autour de La Loma, c'est dans celui-ci que notre colonel nous dispose en ordre de bataille pendant que nos réserves prennent position. Dans le même temps, derrière mon peloton (1^e compagnie des grenadiers), nos artilleurs mexicains mettent en batterie leur obusier de campagne. Son premier boulet passe au-dessus de nous et n'atteint pas son objectif. Notre colonel s'en mêle immédiatement et fait rectifier le tir. Cette fois, il perce le carré adverse. C'est à ce moment-là qu'il remarque un chemin de traverse passant au milieu d'un bouquet d'arbres, et que l'ennemi pouvait observer. Il ordonne sur-le-champ à un caporal et à huit hommes de l'arpenter en cercle fermé de façon à faire croire aux Juaristes que l'une de nos colonnes s'engageait sur ledit chemin. Ce stratagème réussit et Rebelles détachent des troupes dans cette direction.

À ce moment-là, notre colonel franchit le fossé qui longe le chemin creux, lève son sabre et nous entraîne au cri de *Vive l'Empereur !* Nous arrivons au sommet du mamelon de gauche au moment précis où la cavalerie du capitaine Pachta accédait au mamelon de droite. En dépit de notre fatigue, nous ouvrons une vive fusillade sur les Juaristes. Leurs tambours et leurs clairons sonnent et résonnent en vain, leur général en chef et ses officiers exhortent leurs hommes sans succès. Notre brutale apparition les a tétanisés. Quel que soit le côté vers lequel ils se tournent, nos ennemis ne voient que le fer et le feu. Notre exaltation culmine, leurs fantassins arrivent au pas de course et, bientôt, plus que quelques mètres nous séparent. À mes côtés, Camille Stassin s'affaisse. Je le crois atteint et je me précipite. Il a juste trébuché. En quelques enjambées, nous rejoignons les nôtres et nous assistons à la débande des cavaliers juaristes tandis que leurs fantassins font connaissance avec nos yatagans et perdent pied à leur tour. Les uns jettent leurs armes et leurs munitions, d'autres implorant notre pitié. Nous ne rencontrons que des blessés, des morts, des chevaux dont la selle est vide et des canons sans artilleurs.



Une débandade de la cavalerie juariste, décrite en 1864 dans le *Monde Illustré* pour plaire aux lecteurs français.

Après un combat de deux heures, l'ennemi fuyait en déroute. Nous lui avons tué 400 soldats et nous nous étions emparés de 165 prisonniers dont 12 officiers. Notre butin consistait en 6 canons, des caissons de munitions, un drapeau, des revolvers, la tente du général José Maria Artéaga et un coffre contenant des documents administratifs. Parmi les 400 ou 500 armes d'épaule saisies, nous récupérâmes presque tous nos fusils Enfield qu'ils nous avaient pris après nous avoir capturés à Tâcambaro. Quelques heures plus tard, notre colonne réintégra cette ville avec nos blessés et nos prisonniers. Du haut de ses terrasses, la population locale avait suivi les péripéties de la bataille, mais à notre retour, elle vaquait à ses occupations comme s'il ne s'était rien passé ; les magasins étaient ouverts et les gens circulaient dans les rues tandis que des Indiens se rendaient à La Loma pour recueillir les dépouilles des morts.

(Intoxiqué par la presse catholique, notre Émile Noirsain ne semble pas ou ne veut pas comprendre qu'il ne se trouvait pas dans le bon camp et que cette apathie de la part d'une population naturellement encline à exprimer bruyamment sa bonne humeur, traduisait sa morosité de ne pas avoir assisté à la débâcle des soldats d'une armée d'envahisseurs.)

Noirsain poursuit son récit.

Durant la soirée du 16 et la matinée du 17 juillet 1865, nos soldats de l'armée impériale mexicaine s'employèrent à récupérer les armes et les chevaux qui avaient été abandonnés sur le théâtre de notre victoire. Nos blessés et ceux de l'ennemi furent accueillis dans l'hôpital provisoire que nous avions aménagé après la première affaire à Tâcambaro. Dès notre retour en ville, le colonel Vander Smissen expédia un courrier à l'Empereur Maximilien et au maréchal Bazaine pour leur relater notre victoire. Le 17 juillet, nous rendons les ultimes hommages à la dépouille du lieutenant Wurtz qui repose désormais dans notre champ d'honneur, auprès de ses compatriotes morts au cours des combats du 11 avril. Il était la seule perte que notre corps eut à déplorer lors de cette glorieuse journée. Le nombre de

nos blessés s'élève à une trentaine environ, dont le caporal André que je secourus pendant notre action sur la Loma. Il avait été blessé d'un coup de fusil à la jambe et je l'avais aidé à se hisser sur le mulet de mon camarade Delrue pour qu'il puisse gagner l'arrière sans encombre. Presque aucun des nôtres ne fut atteint grièvement. Le jour même de l'inhumation du lieutenant Wurtz, notre colonel fit lire l'ordre du jour suivant dans chaque compagnie :

« Aux officiers, sous-officiers et soldats du corps expéditionnaire »

« La journée d'hier fut glorieuse pour nos troupes. Belges et Mexicains ont rivalisé d'ardeur et d'enthousiasme. La violence de votre attaque a jeté l'épouvante dans les rangs ennemis dès le début, en même temps qu'elle excitait l'admiration de la population de Tácambaro, qui regardait le combat du haut de ses terrasses. En apprenant que nous marchions sur lui au nombre de 1 100 Belges et Mexicains, le général en chef de l'Armée du Centre nous a attendus, avec 3 500 hommes et une artillerie bien supérieure à la nôtre, sur une position qu'il croyait inexpugnable. Une batterie de six bouches à feu balayait l'étroit sentier accédant aux hauteurs et toutes ses forces réunies garnissaient les montagnes escarpées qu'il fallut enlever à la baïonnette. Nous entendions la musique et les sonneries avec lesquelles ils annonçaient d'avance notre défaite, mais vous lui avez appris ce que peuvent de vaillantes troupes mues par la même volonté de vaincre à tout prix.

« Vous avez traversé au pas de course le passage étroit accédant aux hauteurs, sous un violent feu d'artillerie et d'infanterie. Les hauteurs que vous avez abordées avec la même impétuosité, vous les avez enlevées avec une telle violence que l'ennemi a dû se dire que le dieu des batailles était contre lui. Refoulé de toutes parts et de toutes ses positions aux cris de *Vive l'Empereur*, il a fini par fuir moins d'une heure après la première attaque, en jetant ses armes et ses équipements.

« Notre ennemi a laissé 4 à 500 morts sur le terrain, beaucoup de blessés et 169 prisonniers incluant des officiers supérieurs, toute son artillerie, 150 caisses de cartouches, plus de 600 fusils dont la plupart des carabines qu'ils nous avaient enlevées à Tácambaro, un drapeau, la comptabilité de la troupe et une multitude de chevaux et mulets. Nos pertes sont peu nombreuses : un seul officier tué, le lieutenant Wurtz, frappé d'une balle au cœur en franchissant l'étroit défilé et une trentaine de soldats et sous-officiers blessés plus ou moins grièvement. Ce résultat ne peut être attribué qu'à la rapidité de nos mouvements. Réjouissez-vous mes chers compagnons, votre Empereur va apprendre que votre vaillance vient de faire rentrer, dans la voie de la pacification, la belle province du Michoacán que Sa Majesté nous a confiée. »

Le 19 juillet 1865, nous partons pour Paztenaro. À deux kilomètres de cette ville, ses autorités se portent à notre rencontre, félicitent notre colonel et nous précèdent lors de notre entrée dans les lieux tandis que leurs cloches sonnaient comme aux grands jours de fête et que la population faisait exploser des pétards en notre honneur. Les fenêtres et les terrasses étaient noires de monde et de belles Mexicaines nous couvraient de fleurs et de bouquets. Comme la garnison de la ville nous attendait sur sa place principale, le colonel Vander Smissen nous y range en

ordre de bataille. Se positionnant en son centre avec son état-major, il nous ordonne de présenter les armes tandis que résonne le son de nos clairons et de nos tambours. C'est alors que commence alors le défilé des blessés de notre régiment. Lorsque les premiers arrivent à hauteur de l'état-major, celui-ci les salue de l'épée et se maintient dans cette position jusqu'à ce que le dernier les ait dépassés.

Ensuite, nous réintégrons notre caserne pour y déposer nos carabines et nos baïonnettes afin de fêter paisiblement l'événement avec les habitants de la ville. Ils ne savaient que faire pour nous témoigner leur joie et leur gratitude après une aussi belle victoire. Il n'y a pas de fête sans feux d'artifice car les Mexicains en font tirer pour les événements les plus divers tels que des mariages, des naissances, des décès ou des processions. Quoique ces gens ne manient pas toujours ces fusées avec précaution, ils sont ravis lorsqu'elles les couvrent d'une pluie d'étincelles. Le 22 juillet, notre retour à Morélia suscite moins d'enthousiasme, sauf de la part des hommes de notre régiment, qui n'avaient pas pris part à l'action. En nous retrouvant, ils nous exprimèrent leur peine de n'avoir pas pu participer à notre succès. Quelques jours plus tard, notre colonel nous fait connaître le contenu de la lettre que le maréchal Bazaine (le commandant en chef des forces françaises au Mexique) lui avait expédiée le 2 juillet 1865.

« Mon Cher Colonel »

« J'ai reçu votre dépêche du 16 courant, de Túcumbaro, par laquelle vous me rendez compte de votre victoire sur Artéaga, durant laquelle vous lui avez enlevé tout son matériel. Recevez mes chaleureuses félicitations pour la victoire que vous avez remportée et par laquelle vous avez vengé si brillamment l'échec qu'un de vos détachements avait éprouvé sur le lieu même où vous venez de vous illustrer. »

Notre colonel désirait resserrer les liens d'amitié qui s'étaient noués entre notre corps et les troupes impériales mexicaines depuis notre victoire à La Loma. Aussi, le 27 juillet 1865, il nous fait distribuer une double ration de vivres et un supplément de solde afin que nous puissions inviter les soldats mexicains à dîner. Cette petite fête devait avoir lieu sur la magnifique promenade du Paseo. Nous nous y rendons en armes, les sacs paquetés comme pour une opération et nous formons les faisceaux dans l'allée principale tandis que nos cuisiniers se regroupent dans les bosquets avoisinants. Ils y allument aussitôt leurs feux et s'activent à la préparation d'un excellent bouillon de légumes, des rôtis et du café.

Quand tout fut prêt, chacune de nos escouades invita une compagnie mexicaine à partager notre repas et nos bouteilles de bière. Quant aux officiers belges et mexicains, ils fraternisèrent dans leurs « popotes » respectives. L'entente est à ce point cordiale qu'à la tombée de la nuit il nous est pénible de regagner nos quartiers. Cette fête eut un tel entrain qu'elle attira la population locale sur la promenade. Le lendemain, quand il apprit qu'il devait quitter son poste à Morélia pour occuper Maravatio, le colonel Ramoz Mendez adressa la note suivante au commandant du corps expéditionnaire belge.

« Bientôt je vais vous quitter, mais auparavant, je tiens à vous adresser les mots suivants. Je ne vous adresse pas des phrases compliquées parce que je suis un soldat simple et rustique. Partout où vous me trouverez, vous aurez un ami fidèle qui vous porte dans son cœur. Parmi mes officiers et les soldats, vous n'avez désormais que des

frères. Les sentiments et les témoignages d'amitiés que m'ont prodigués mon cher ami, le colonel baron Vander Smissen, ainsi que ses officiers m'ont inspiré pour vous une éternelle amitié. Que chacun de vous accepte mon accolade fraternelle en témoignage de votre valeur et de votre discipline. Je prie le dieu des batailles de nous réunir encore pour partager la gloire ou l'adversité, c'est mon vœu le plus cher. »

Au début du mois d'août, le général autrichien Franz von Thun und Hohenstein de Thun, qui commandait la brigade formée par les volontaires autrichiens et les nôtres, écrit la lettre suivante à Vander Smissen :

« Vous venez de remporter une éclatante victoire, vous avez enlevé une position formidable sous un terrible feu d'artillerie et de mousqueterie. L'ennemi n'a pas pu résister à l'impétuosité de cette attaque. Cette victoire est une belle page à ajouter à l'histoire de votre corps. Lieutenant-colonel Vander Smissen, je vous remercie et je vous félicite pour ce brillant fait d'armes. Officiers, sous-officiers et soldats du Corps belge recevez l'expression de mon entière satisfaction pour votre belle conduite au cours du glorieux combat de Tacambaro. »

Le 21 août 1865, lors de la remise des distinctions décernées à certains de ses hommes en récompense pour leur valeureux comportement durant la bataille de La Loma, le lieutenant-colonel Vander Smissen ordonna de faire paraître l'ordre du jour suivant :

« Le maréchal Bazaine m'annonce qu'il a plu à Sa Majesté l'Empereur d'accorder les récompenses suivantes à notre régiment pour sa glorieuse victoire à Tacambaro :

« Sont nommés chevaliers de l'Ordre Impérial de Notre-Dame de Guadalupe : les capitaines Visart de Bocarmé, Delannoy, Frédéric et Tydgadt ; les lieutenants Wahis, Davreux et Martens ; le sergent Moran.

« Sont décorés de la Médaille militaire d'argent : l'adjutant Dekkers ; les sergents majors Delattre et Dutrançois ; le sergent fourrier De Buch ; les sergents Dufour, Ury et Delbecque ; les caporaux Delzrom et Dessart ; le clairon Vandermeenen ; les soldats André, Cordens, Vandevorst, Dumortier (entre-temps décédé) et Verteneuil.

« Je me dois également de citer les noms des officiers, sous-officiers et soldats dont la valeur fut particulièrement remarquée au cours de ce combat : le capitaine Gouzée ; le sous-lieutenant Stassin qui se trouvait à la tête de la colonne d'attaque ; le médecin Wuillot ; les sous-lieutenants Stoops et Huffon ; les sergents Demanet, Repstoock, Seghers, Latteur, Frensch, Alleyn, Delrue, Debeunie ; les caporaux Gérard, de Lavrière, Meert, Davreux et Breuer ; le tambour Veemaels ; le clairon Costermans ; les soldats Noirsain, Moyen, Demyn, Mabelle, Vanhouck, Duprez, Pynaert, Guiot, Vilain, Dupont, Volpé, Bodart, Stevens, Liénard, Sarens, Depauw, Demeester, Wyant, Vyt, Empain, Darvenne, Serta, Willeman, Lebrun, Bastiaens, Waeterinx, Denneschalk, Termotte, Englebert, Desmiel, Cornelissen et Pietresse.

« J'espère qu'à la faveur de nouvelles circonstances, j'obtiendrai pour eux de nouvelles distinctions. »

Nous étions encore à Morélia lors de la commémoration du 44^e anniversaire de l'indépendance du Mexique, qui date du 16 septembre 1821. Dans la matinée de la veille, nos officiers accompagnèrent le colonel Vander Smissen chez le préfet de la ville puis au Te Deum de circonstance. Vers 17 heures, nos musiciens offrirent un concert sur la place de la ville et à 21 heures, une messe clôtura la fête nationale. Le lendemain, les Mexicains déployèrent leurs couleurs sur tous les édifices publics et, en fin de matinée, quelques-unes des autorités civiles montèrent sur l'estrade puis le préfet politique y lut la proclamation d'indépendance. Durant sa harangue à la population, celle-ci l'interrompit à plusieurs reprises par des applaudissements. Nos musiciens et ceux du corps du colonel Ramos Mendez des forces régulières mexicaines entamèrent un long concert qui se termina vers minuit.

Promu général peu de temps après cette cérémonie, Mendez débarque à Morélia pour s'y installer en tant que nouveau commandant en chef de la place et de la province du Michoacán. Comme notre colonel assumait cette fonction, il refuse de s'en défaire en alléguant l'article de loi qui accordait la préférence aux officiers français, belges et autrichiens quel que soit leur rang lorsqu'ils se trouvaient dans la même garnison qu'un contingent mexicain. Un commissaire spécial de l'Empereur arrive aussitôt sur place pour négocier un accord, mais n'y parvenant pas, notre colonel part aussitôt pour Mexico afin d'y faire valoir ses droits. Mendez était un Indien d'humble extraction, récemment nommé général, qui débuta comme simple soldat dans le régiment du colonel Marquez. Remarqué après plusieurs actions d'éclat, Mendez est promu lieutenant puis il forme un unité d'élite avec des volontaires du Michoacán, avec lesquels il fit beaucoup de mal aux dissidents. L'Empereur lui décerna le grade de Mendez lorsqu'il eut recruté assez d'hommes pour former un régiment. A force d'endurance et de discipline, Mendez réussit à inculquer à sa troupe la discipline européenne et une certaine maîtrise dans la pratique de la baïonnette, une technique que les dissidents craignaient énormément. Mendez resta fidèle à Maximilien et fut fusillé à ses côtés à Querétaro.

Le major Altwies prit le commandement de notre régiment durant l'absence de Vander Smissen, mais avant de le laisser partir, nos officiers décidèrent de lui offrir un souper. Une animation extrême s'installait alors parmi nous quand le moment fut venu car nous tenions tous à lui servir d'escorte. Ma compagnie (la 1^e) et la 2^e compagnie de notre bataillon préparèrent aussitôt leurs paquetages et refusèrent de se coucher afin d'être prêtes au premier appel. Informé de cette tension, notre colonel dépêcha ses officiers dans nos chambrées pour y rétablir le calme et nous promettre qu'il viendrait nous saluer avant son départ. Notre compagnie tout entière s'était rangée en ordre de bataille dans la cour lorsque, vers 5 heures du matin parut enfin notre cher colonel. Sur-le-champ, les murs de la caserne retentissent de nos cris *Vive le Colonel* tandis qu'il s'approchait de nous et félicitait le capitaine Tydgadt et le sous-lieutenant Camille Stassin pour un tel acte d'amour de notre part.

« Je ne puis assez féliciter les officiers qui commandent à de tels hommes » leur déclare-t-il, « ce que vous faites, mes chers amis, prouve que vous chérissez vos officiers. Moi-même, en ce moment, je voudrais être encore un capitaine pour commander une compagnie pareille aux vôtres ! Au revoir mes amis, demeurez tranquilles et obéissez à vos chefs. Bientôt je reviendrai parmi vous et je vous retrouverai après avoir eu satisfaction, mais maintenant il faut que je m'en aille seul. Au revoir mes braves, au revoir ! »

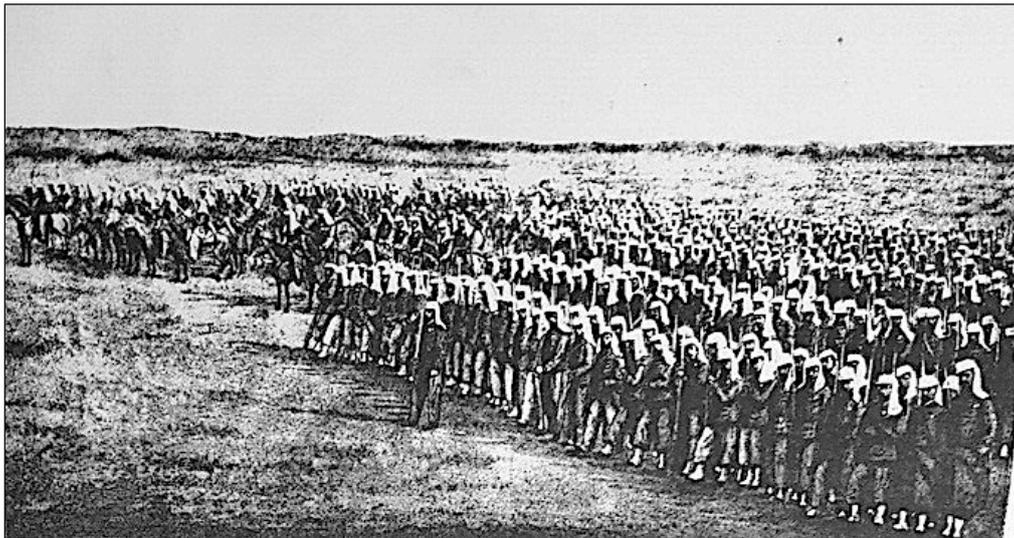
Le Colonel partit à 7 heures du matin, escorté par son ordonnance, le lieutenant Wahis, et quelques cavaliers mexicains du capitaine Pachta. Le 12 octobre 1865 vers 21 heures, nos officiers se trouvent au bureau de la place pour y recevoir les instructions du major Altwies quand ils apprennent que les chefs dissidents Ronda et Riva Palacio avaient attaqué le poste de Chikaquaro puis capturé le caporal Biener et les soldats Flacha et Guiot. C'est l'adjudant qui donna l'alarme car il était sorti à cheval pour chasser avec un autre officier. Au cours de ce raid, un cavalier dissident s'approcha du bureau de la place, déchargea son mousquet en direction de l'un de nos officiers puis fila à toute allure sous les salves de nos gardes.

La plupart de nos hommes n'étant pas en service à ce moment-là, le capitaine Modeste Loiseau rameute tous ceux qui étaient disponibles, prend leur tête, les dirige sur le poste d'entrée et disperse les cavaliers ennemis avant de reprendre possession de l'entrée du pont qui enjambe la rivière : le seul accès à Morélia depuis ce côté de la place. Le lieutenant Davreux et le sous-lieutenant Bléser déboulent alors avec une compagnie formée avec ceux que les roulements de tambour avaient alertés. Sur ces entrefaites, le sous-lieutenant Stassin et quelques hommes de ma compagnie avaient pris position dans la rue San José, derrière la barricade qui défendait l'accès à la ville. Nous n'eûmes pas à faire usage de nos armes car l'ennemi s'était retiré dans une hacienda située sur un terrain élevé situé de l'autre côté des marais qui jouxtaient Morélia.

Après avoir passé la nuit en armes à Morélia, le major Altwies effectue une reconnaissance aux abords de ladite hacienda mais, comme l'ennemi l'avait évacuée au cours de la nuit, nous regagnons nos quartiers. Nos pertes s'élevaient à quatre tués, quatre blessés et trois prisonniers. Après cette escarmouche, un ordre général de notre régiment annonça que la médaille militaire d'argent avait été décernée à l'adjudant Dekkers, au sergent-major Mathieu, au caporal Salmon et aux soldats Delbecque et Vanderplatz. Le 23 octobre, le général Ramoz Mendez nous expédie une dépêche stipulant qu'après avoir poursuivi les dissidents que nous avions battus à Tácambaro, il avait réussi à intercepter leurs rescapés et à capturer le général San Zalaga, presque tous ses officiers et 300 de ses hommes. Le 31 octobre, Mendez nous rejoint à Morélia avec huit des chefs ennemis car il avait fait fusiller José Maria Artéaga et incarcérer les autres dans la prison de Paztenaro.



Le général Ramos Mendez (à gauche) qui ordonna l'exécution de José Maria Artéaga (à droite), le chef d'une bande de partisans juaristes. (*Anécdotas y Hechos de La Historia Militar de México*)



Une partie du régiment belge lors de son passage à Morélia. Cette photo contient le seul document montrant un détachement des cavaliers belges au Mexique. (Extrait du livre *Le Mexique et la Légion Belge, 1864-1867*, que le capitaine belge Modeste Loiseau publia en 1870 à Bruxelles)

Nos rencontres avec l'ennemi et nos marches nous avaient éreintés. Nous comptions des malades et certains des nôtres, grièvement blessés, nécessitaient d'être pris en charge par du personnel spécialisé. La municipalité de Morélia autorisa notre aumônier militaire, l'abbé Coenegrachts et notre médecin-major Henri Vercamer¹⁰ à créer un hôpital dans un ancien collège. À l'instar de beaucoup de demeures bourgeoises mexicaines de l'époque, cet ancien collège comprenait une immense cour intérieure que dominaient des balustrades au premier étage. Les autorités locales s'efforcèrent rapidement de remettre les lieux en état pour recevoir nos blessés. Elles commandèrent également à leurs charpentiers de fabriquer des châlits (planches clouées sur deux tréteaux) et les habitants fournirent des matelas et de la literie pour les soixante personnes prévues dans ces lieux.

Notre régiment organisa un service d'infirmerie et notre « popote » promit de délivrer une ration supplémentaire à nos malades et à nos blessés. Nos médecins régimentaires prenaient tour à tour leur service selon les directives de leur chef, le Dr. Vercamer. Notre aumônier, l'abbé Coenegrachts supervisait l'aménagement de nouvelles salles. Lorsque cet hôpital fut opérationnel et que les premiers convalescents commencèrent à déambuler dans les galeries, ceux-ci se plaignirent de la puanteur qui émanait de la cour, couverte de déchets. Alors, l'abbé Coenegrachts sollicita quelques volontaires pour retourner le sol de la cour, la daller et il faire creuser un petit bassin au centre duquel il installa un jet d'eau entouré de jolies fleurs et de quelques bananiers. Ces transformations devinrent rapidement un objet de curiosité pour les citoyens de Morélia et leurs visites contribuèrent au rétablissement de nos blessés car les civils leur offraient des fruits et des friandises.

Nos soldats n'étaient pas les seuls bénéficiaires de ces attentions car la population s'enquerrait aussi de la santé et des besoins de nos prisonniers juaristes qui avaient été blessés et qui leur faisait porter les restes de la cuisine de notre hôpital, ce dont ces pauvres diables se délectaient. Les tendres soins de notre aumônier nous manquèrent bientôt car, le 4 novembre, nous découvrons avec stupeur qu'une soudaine épidémie de typhus l'avait brusquement emporté.

¹⁰ Le docteur Henri Vercamer fut le premier officier du corps de Santé de l'Armée belge à concevoir une ambulance adaptée à l'évacuation des blessés sur un champ de bataille (*Archives médicales belges*, 2^e édition, Londres, 1868).

Quelques jours après avoir rendu les ultimes hommages à notre aumônier, nous apprenons que les chefs des dissidents avaient convenu d'un échange de prisonniers et que leurs démarches avaient abouti. Dans une de ses dépêches au colonel Vander Smissen, le maréchal Bazaine confirma que l'échange de prisonniers aurait lieu le 5 décembre dans la localité d'Acultzingo et qu'il serait accompagné d'une suspension des hostilités pendant les quatre jours qui précéderaient et qui suivraient cette transaction. En conséquence, le capitaine Visart de Bocarmé, 50 de nos camarades et moi-même quittons Morélia le 4 décembre avec les 42 officiers et 104 soldats et officiers dissidents qui devaient être échangés avec nos compatriotes qui avaient été capturés à l'issue du combat de Tacambaro et à Chikaquaro. Parmi les officiers rebelles bénéficiant de cet accord, figuraient les généraux Canto, Tapia et Ramirez, trois colonels, deux lieutenants-colonels et deux majors.

Nous campons le soir à Santiago d'Undaméo, une localité sise dans la province du Michoacán où, le croirait-on, plusieurs de nos prisonniers mexicains - en l'espèce des simples paysans illettrés qui avaient été incorporés de force dans l'armée de Juárez - nous supplient de ne pas les remettre aux chefs dissidents car, dans les rangs de leurs armées, la faim et la misère étaient effrayantes. Mais nous avons décliné leurs offres car les conventions qui régissaient les formalités de nos échanges nous interdisait de les satisfaire. Le 5 décembre 1865, nous levons le camp vers les 2 heures du matin pour être certains de ne pas être en retard dans la localité d'Acultzingo où, de commun accord avec les Rebelles, nous avons prévu d'échanger nos prisonniers. Stimulés par le désir de retrouver nos compagnons d'armes, nous arrivons sur les lieux à 5 h 30. Comme les conventions relatives à l'échange stipulaient que nous ne pouvions pas entrer dans le village, nous formons nos faisceaux à quelque deux kilomètres de celui-ci.

À 7 heures, après avoir donné ses ordres à ses officiers, le capitaine Visart de Bocarmé part au galop jusqu'au village et en revient accompagné de l'officier ennemi chargé de procéder au décompte de nos prisonniers et de vérifier s'ils émargent bien aux forces républicaines. Après avoir accompli sa mission, ledit officier réintègre son camp puis, peu après, revient dans notre direction avec nos voltigeurs prisonniers. Dès qu'ils apparaissent, le capitaine Visart prend la tête de ses prisonniers juaristes de sorte que l'échange puisse se dérouler en dehors des forces en présence. En tête des prisonniers qui viennent dans notre direction, figurent les capitaines De Schrynmakers et Gauchin, les lieutenants Walton, Deheck, les sous-lieutenants Fourdin, Adam, Debiber et quelques-uns des officiers de l'armée impériale mexicaine. Ils sont presque méconnaissables sous leur énorme sombrero et leur *sarape* car leur uniforme était parti en lambeaux.

Au moment de leur libération, ils entonnent spontanément notre *Brabançonne* nationale. Officiers et soldats s'embrassent et pleurent tout à la fois, nous sommes incapables d'échanger un mot, une larme, une pensée émue. Après avoir recouvré notre calme, nous rentrons bras dessus, bras dessous, en chantant et en riant sans observer les règles habituelles de la progression en campagne. Dès notre retour dans notre camp, nous faisons manger nos voltigeurs qui se gavent de pain, de viande et des deux tonneaux de bière que nous leur destinions. Ensuite, ils dégustent un bon café en nous racontant les vicissitudes de leur séjour chez nos ennemis et le risque d'être fusillés, encouru par ceux de nos officiers qui avaient tenté de s'évader en direction du fleuve Rio Grande (qui forme la frontière du Mexique avec les États-Unis depuis la reddition des États esclavagistes). En dépit des exagérations

inhérentes à ce genre de récit, leur captivité se révéla extrêmement pénible. Il apparut néanmoins que beaucoup d'entre eux avaient trouvé une source complémentaire de subsistance en acceptant de travailler dans des haciendas appartenant ou gérées par des adversaires de l'ingérence française dans leur pays. Dès le début de la guerre, les généraux républicains (c'est-à-dire juaristes) avaient séparé les officiers français, belges et autrichiens de leurs soldats, incarcérant les premiers à Huétamo, et les seconds à Sirendaro.

Le 6 décembre, nous réintégrons nos quartiers dans ou aux abords de Morélia où Henrion, notre quartier-maître à l'équipement, avait préparé une distribution de linge et d'uniformes neufs aux voltigeurs que nous venions de récupérer. Avec cet échange de prisonnier se clôturait notre séjour dans la province du Michoacán. Le jour du retour de nos prisonniers, notre musique régimentaire donna un grand concert sur la grand-place de Morélia, mais il était dit que nous ne pourrions guère en profiter. Le soir même, un courrier militaire nous prévient que la bande de Castigna, estimée à plus ou moins un demi-millier de partisans, marchait sur le poste de Zapota pour s'en rendre maître et capturer ses armes et son train. Une trentaine de nos soldats gagnèrent Zapota au trot et à temps pour surprendre les Juaristes avec quelques salves bien senties qui les convainquirent de tourner bride sur-le-champ. Le 12 décembre 1865 nous parvient l'ordre d'évacuer le Michoacán, et nous quittons Morélia le 28 pour prendre nos nouveaux quartiers à Gunaguato, la « ville aux mines fécondes ».

Nous rejoignons le second contingent de notre corps de troupes à Acambaro (une municipalité située du sud de l'État de Guanajuato) avec lequel nous restons sur place jusqu'au 2 janvier 1866. Le lendemain, nous nous préparions à dresser nos bivouacs à 36 kilomètres de Tarimoro lorsque nous apercevons d'épaisses fumées et des flammes qui couraient le long des montagnes en lisière de la vallée où nous campions. Les prairies étaient la proie d'un immense brasier qui poussait vers nous le bétail que les Indiens laissaient paître en liberté. Les chevaux, les bœufs, les moutons, les chevaux et de nombreuses autres bêtes fuyaient, épouvantés par ce fleuve de flammes. Mais celui-ci finit par s'éteindre faute de combustibles, c'est-à-dire d'herbages pour l'alimenter. Les habitants ne semblaient guère s'émouvoir de ce spectacle car il n'était pas rare dans la région en période de sécheresse. Notre progression nous mena ensuite à Tarimoro puis à Celaya, une ville fort peuplée et très bien entretenue qui tranchait considérablement avec les autres cités de la région. Ce qui nous surprit le plus fut d'y trouver à bas prix tous les légumes européens dont nous étions privés depuis si longtemps et qui pouvaient coûter des fortunes ailleurs. Ces légumes y étaient tellement chers, que notre cuisinier n'achetait qu'un seul chou blanc pour une « popote » de quatorze hommes.

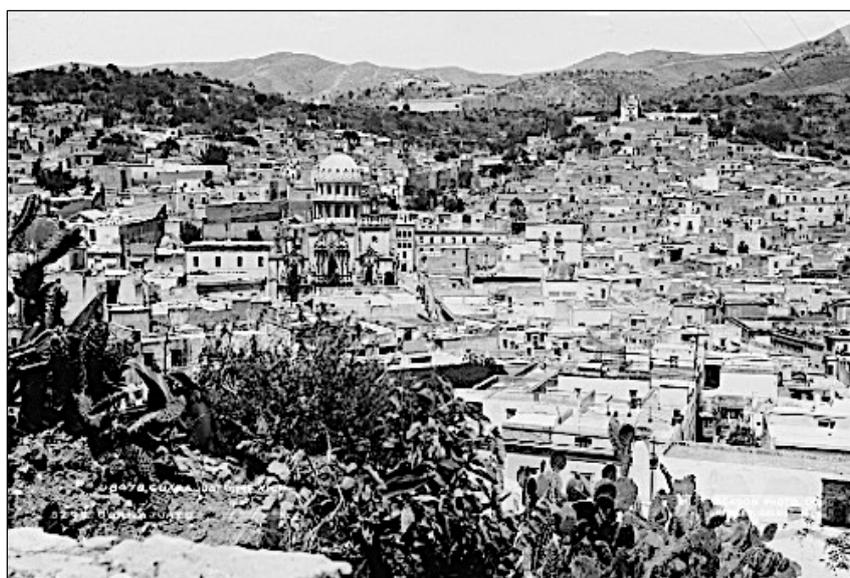
Lors de notre entrée dans Irapuato, le 7 janvier 1866, la ville était en pleine fête. Nous prenons juste le temps de nous changer et de nous débarbouiller pour gagner la grande plaza. Des baraques en toile y vendaient des sucreries, des pâtes et de l'alcool de pulque, les salles de danse et celles où l'on jouait au *monte* foisonnaient. Riches et pauvres, les Mexicains de toute condition s'agglutinaient aux comptoirs de *monte*, y gagnant et y perdant sans témoigner la moindre émotion. Dans une des salles où l'on sert des boissons alcoolisées, quelques Indiens pinçaient une mandoline tandis que des couples de danseurs exécutaient un fandango. Cette danse n'a aucune analogie avec celles que nous pratiquons dans les bals de nos pays européens. Le cavalier mexicain danse carrément sur place en soulevant à peine ses

pieds. Quelquefois il pivote sur lui-même en faisant face à sa danseuse qui suit la mesure en claquant des talons. Accroupies près des musiciens, quelques Indiennes à la voix rauque accompagnent de temps en temps les mandolines.

Notons que, dans ces lieux, les femmes qui dansent sont engagées par le patron de l'établissement. Les hommes qui les invitent doivent leur donner quelques réaux, mais quand ils se sentent fatigués, ils vont carrément se rasseoir sans se soucier si leur partenaire continue ou non de danser. Cette catégorie de femmes mexicaines fume la cigarette avec la désinvolture de n'importe quel des *hombres* locaux. Pendant qu'elle en fume une, la femme en roule une seconde qu'elle glisse ensuite sous une oreille. Si quelqu'un l'accoste, elle en offre une à son interlocuteur ou à son interlocutrice. Lorsque celui qui la courtise se montre trop timide à son goût, elle allume une cigarette, en tire quelques bouffées, approche ses lèvres de celles de son soupirant et lui insuffle une bouffée de fumée. Si celui-ci réagit de la même façon, elle interprète sa réaction comme une déclaration d'amour.

Au cours de notre traversée de l'hacienda de Los Burros, l'une des plus prospères du pays, nous constatons que les péons qui y travaillent sont payés avec des pièces en métal grossier (que l'on définit aujourd'hui comme des *pins*), qui sont frappées au nom du propriétaire du domaine, et qui n'ont cours que dans les magasins et débits qui lui appartiennent. Lorsqu'un péon désire s'en aller, le propriétaire ou le gestionnaire de l'hacienda qui l'emploie lui échange ses *pins* contre des réaux en papier ou en pièces d'argent légal, à un taux théoriquement reconnu par la loi.

Le 9 janvier 1866, nous passons par Marfil et Guanajuato. Cette dernière ville a été construite à la mode européenne parce qu'elle est principalement habitée par des familles originaires de pays étrangers. Dans cette opulente cité, de magnifiques boutiques de luxe regorgent de riches étoffes, de somptueux équipages et de fastueux bijoux et meubles. Son hôpital, celui de Guanajuato mérite une mention spéciale en raison de sa gestion irréprochable par les sœurs de St. Vincent. Les malades y sont admis sur simple présentation d'un billet délivré par l'un des médecins de la ville. Comme plusieurs des nôtres, atteints de dysenterie, y séjournèrent brièvement pendant notre séjour sur place, nous fûmes dans l'obligation d'y assigner un piquet de quatre hommes.



Vue panoramique de la ville de Guanajuato à la fin du 19^e siècle. (Picryl)

C'est là que j'ai appris que la goyave était un fruit très efficace pour la réduction de la dysenterie et du choléra. Dans le même ordre d'idée, les Indiens nous ont raconté que nous devons absolument nous tenir à l'écart du mancenillier. Quoiqu'il ressemble à notre pommier, cet arbre émettrait une sève qui provoquerait des brûlures et des nausées quand on la touche ou on la hume. Je ne me plaindrai pas d'avoir été de faction dans cet hôpital parce que les sœurs étaient aussi attentives à nos besoins qu'à ceux de nos malades. Lors de mes gardes, je fus stupéfait d'apprendre que la plupart des patients souffraient de la syphilis et que la majorité d'entre eux était des enfants en bas âge et de très jeunes indiennes¹¹.

L'industrie principale de cette région repose sur l'extraction des minerais d'argent. N'ayant eu ni le temps ni l'occasion de visiter l'une de ces mines, M. Perez Gonzales m'en expliqua le fonctionnement dans le détail. Les lois régissant cette industrie n'ont pas changé depuis l'installation des premiers mineurs. Celui qui découvre un filon en est de droit le propriétaire pour autant qu'il le fasse enregistrer auprès des autorités. Par ailleurs, si un propriétaire abandonne sa mine pendant trois mois, n'importe qui peut à son tour en prendre légalement possession et la faire enregistrer à son tour. Lorsque les fouilles d'un mineur débouchent dans le sous-sol appartenant à un autre propriétaire, les deux parties négocient d'ordinaire un arrangement. Pendant notre séjour dans cette ville, quelques-uns de nos hommes furent requis pour intervenir dans deux mines pour y rétablir le calme car des rixes y avaient éclaté entre ceux qui les exploitaient.

Le 18 janvier 1866, notre compagnie reçoit brusquement l'ordre de marcher sur les Rebelles du chef Tehinah dans le village de San Miguel. Nous levons à l'aube et ne nous arrêtons qu'au coucher du soleil, nous avons marché pendant quatre jours sur une route caillouteuse. Malgré notre célérité, nous arrivons trop tard, l'ennemi ne s'était pas laissé surprendre. Quelques jours après notre retour, nous apprenons que nous devons rejoindre le contingent que notre colonel commandait à San Luis Potosi. En conséquence, le capitaine Modeste Loiseau procède à une inspection générale et, le 29 janvier au matin, nous sortons de Gunaguato pour rejoindre notre nouvelle affectation.

¹¹ Au début du XIX^e siècle, les maladies vénériennes existaient à l'état endémique parmi les populations indiennes et métissées du Mexique septentrional. Les Comanches et les Apaches du Texas occidental et du sud du Nouveau-Mexique en furent aussi les victimes. Comme ils abusaient des femmes qu'ils capturaient ou croisaient durant leurs raids, la syphilis s'insinua d'autant plus insidieusement parmi eux que ces viols s'effectuaient souvent au cours de ce que l'on appelle aujourd'hui des « tournantes ». (Serge Noirsain, *Les Guerres indiennes du Texas et du Nouveau-Mexique, 1825-1875*, p. 9. Éditions Economica, Paris)

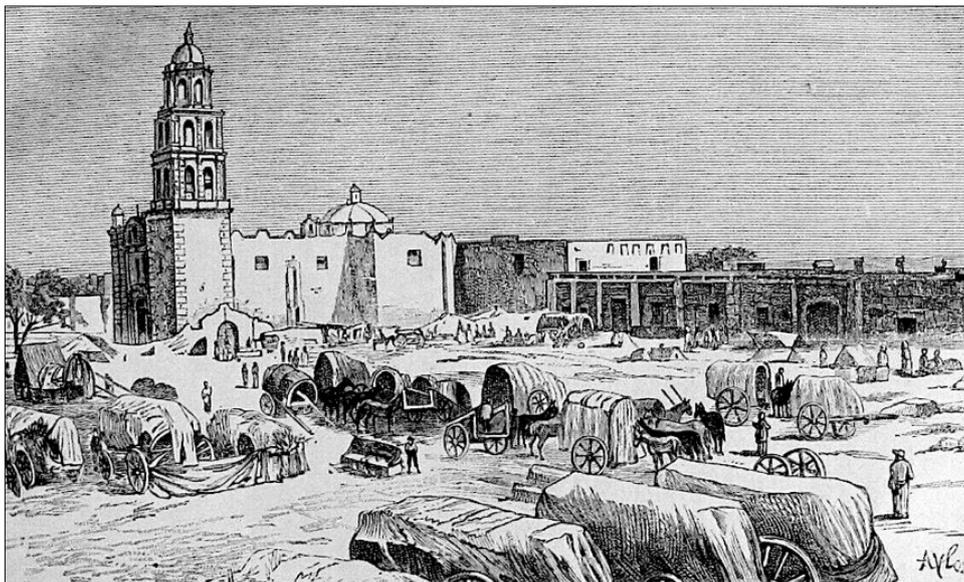
CHAPITRE 4

VICTOIRES À MARINN ET À CHARCO-REDONDO

Notre périple nous conduit d'abord à San Felipe, une bourgade où se ravitaillent les haciendas, les pueblos et les ranchos des environs, puis nous logeons dans l'hacienda de Las Jaral. Son propriétaire est tellement riche qu'il paraît qu'il lui est impossible de préciser, à trois mille près, de combien de bêtes à cornes se compose son cheptel. Son domaine de 17 hectares est entouré d'une véritable muraille de pierres. Le 5 février 1866, nous entrons dans la ville de San Luis Potosi où nous accueille le colonel d'Omane de la Légion étrangère, entouré de ses officiers. Après les salutations d'usage, ils insistent pour que nous les suivions jusqu'à la Plaza Mayor où le général Félix Douay nous passe en revue. Notre caserne a été aménagée dans une ancienne église située à environ un quart d'heure du centre de la ville.



San Potosi, palais du gouverneur, ca. 1860. (Collection Mexicana de Tarejetas Postales Antiquas)



La bourgade de Venado, 1850. (Gravure de Daumier, publiée en 1862 dans le *Monde Illustré*)

San Luis Potosi est le chef-lieu de la province de même nom. En dépit de sa population d'environ 5 000 âmes, de ses nombreux édifices publics et de son splendide panthéon qui retint notre attention, cette ville a beaucoup perdu de sa splendeur passée. Le 16 février, le colonel Vander Smissen reçoit l'ordre de renforcer la garnison française qui occupe la ville de Monterrey, le chef-lieu du Nuevo León. Situé dans le nord-est du Mexique, cet État jouxte le Texas méridional et est entourée à l'Ouest par l'État du Coahuila, à l'est par l'État du Tamaulipas et, au sud par les États du Zacatecas et de San Luis Potosi.

Le 21 février 1866, notre quartier-maître à l'équipement et deux compagnies de notre régiment prennent leurs quartiers à Venado avec les préposés à notre subsistance pour y préparer nos repas et y faire cuire notre pain. Venado est une grosse bourgade qui est sise dans l'État de San Luis Potosi, au centre du Mexique. Comme les villes étaient fort éloignées les unes des autres dans cette partie du pays, nous étions obligés d'emporter nos vivres pour quatre jours.

J'en profite pour vous décrire notre équipement de campagne. D'ordinaire, il comprenait une veste de toile grise, un bonnet de police ou un képi recouvert de son couvre-nuque en coton blanc. Comme nous avons abandonné nos bandes molletières en coton dès le début de notre entrée en campagne, nous les avons remplacées par de hautes guêtres en lin blanc, que nous boutonnions sur le côté extérieur de notre mollet. En plus de nos armes, nous portions le sac à dos réglementaire qui atteignait de hauteurs vertigineuses et contenait des brosses, du linge, des ustensiles de toilette et des tas d'autres objets qu'au départ, les jeunes soldats ne prétendaient pas se séparer. Au sommet du sac, sous la capote qui était roulée, nous fixions le havresac contenant notre tunique et son gilet. Notre pantalon en drap était plié sous la patte faciale du sac. Une section de notre tente-abri commune et notre couverture individuelle recouvraient notre capote, roulée au sommet du sac. Sur ses flancs, nous devions arrimer une hache ou une pelle et les pieux de notre tente. Il nous fallait également emporter un des bidons de campement de l'escouade, six paquets de cartouches et quatre jours de vivres incluant deux pains de trois livres.

Le 23 février, à l'exception de quelques malades, les compagnies de notre régiment quittent San Luis Potosi. Dans la soirée, nous dressons nos tentes près d'un village dont nous devons filtrer l'eau car elle provient d'un énorme réservoir rempli d'eau de pluie. Le lendemain, nous nous baignons dans une rivière qui nous offre de l'eau pure tandis que notre cuisinier nous régale avec un excellent civet de lièvre. Il avait remarqué que ceux-ci pullulaient et, muni de sa carabine, il nous en ramena quatorze en moins d'une heure. Le 1^{er} mars, nous campons à Laguna Seca (lagune sèche) qui porte bien son nom car nous avons arpenté une route couverte d'une poussière blanche qui brûlait les yeux. Le lendemain, nous posons nos sacs dans le village de Sarlis où se tenait un détachement français pour assurer la sécurité de la route vers le Nord. Notre marche se poursuit via quelques autres localités et, le 7 mars, nous logeons dans une hacienda appartenant au chef rebelle Bustamente qui disparaît dans les montagnes chaque fois qu'on lui signale l'arrivée de nos troupes. Ses vignes et ses légumes nous régaleront pendant deux jours.

Le 9 mars, nous prenons possession de l'hacienda de Salado, qui appartient également à Bustamente. Un bataillon français s'y tient en permanence pour assurer le ravitaillement des postes voisins. Le lendemain, notre halte à l'hacienda de San Salvador est plus que bienvenue parce que nous pouvons nous y abreuver avec de

l'eau pure. On nous a dit que les puits que nous avons croisés en cours de route avaient été empoisonnés par les Juaristes. Nous traversons un défilé excessivement dangereux en raison de l'étroitesse de ses sentiers, mais aussi parce qu'il offrait d'excellentes positions de tir pour nos adversaires. Ensuite, nous entrons dans Saltillo, le chef-lieu de l'État du Coahuila qui jouxte la frontière américaine du Nouveau-Mexique. Nous y restons jusqu'au 16 mars pour donner, à nos cuistots, le temps de préparer nos pains et nos rations pour les jours suivants.

Le surlendemain, notre colonel décide de nous accorder quelques jours de repos à Los Muertes (les morts). Ce village porte bien son nom parce qu'il a été le théâtre de moult massacres perpétrés par les tribus Comanches et Apaches. Les Mexicains désignent les Comanches sous le nom de *Bravos*. Il s'agit de tribus indiennes très belliqueuses et très braves au combat, qui commettent maintes déprédations dans les villes et les villages sans défense. À chacune de leurs expéditions, leurs bandes ravissent des femmes et des enfants ainsi que des troupeaux de chevaux, de moutons et de bovidés. Les Comanches que j'ai croisés dans quelques bourgs et villages passaient pour honnêtes dans leurs échanges commerciaux. Quant aux Apaches, ils sont lâches et très sanguinaires.

(Ne les ayant jamais affrontés, mon ancêtre ignorait les réelles motivations des Comanches et des Apaches, en dépit de l'expérience que son oncle Edmond Noirsain avait acquise au Texas et au Nouveau-Mexique, au cours de son service dans l'armée américaine, entre 1855 et 1860. Contrairement aux Indiens qui vivent dans les Grandes Plaines du Nord et du Centre, les guerriers Apaches sont davantage motivés par le butin et le profit que par la gloriole. Ils n'attaquent que lorsqu'ils sont certains de vaincre et, dans le cas contraire, ils s'éclipsent. Quant aux Comanches, ils s'inscrivaient dans des objectifs analogues à ceux des Apaches car, sans avoir été provoqués ni envahis, ils razièrent à 800 reprises l'État mexicain du Nuevo León entre 1848 et 1870¹².)

Dans la matinée du 20 mars 1866, nous parvenons enfin au terme de notre voyage : la ville de Monterrey (*qui ne doit pas être confondue avec la Monterey californienne*). Située dans le nord-est du Mexique, Monterey est le chef-lieu de l'État du Nuevo León qui jouxte la frontière méridionale du Texas. Le colonel Pierre Joseph Jeaningros et ses officiers nous y accueillent chaleureusement. (*Avant de diriger la subdivision de Monterrey, Jeaningros avait commandé le régiment de la Légion étrangère à Veracruz puis, en juin 1865, il prend la tête des troupes affectées à la défense de la subdivision dite de Monterey*).

Le bataillon de nos voltigeurs prend ses quartiers dans la forteresse de l'Obispado, près de Monterrey, tandis que mon propre bataillon (celui des grenadiers) s'installe dans la citadelle qui défend l'entrée septentrionale de la ville en son autre extrémité. Monterrey est sise dans une immense plaine au sud-est de laquelle se dresse le Sillia, un volcan éteint qui doit son nom à son cratère en forme de selle. Au sud-ouest de cette ville, s'étire une chaîne de montagnes où l'armée française avait bâti deux postes exceptionnellement fortifiés. À l'entrée occidentale de la ville, trône l'Obispado, un ancien palais épiscopal que les soldats français avaient transformé en redoute et où logeaient nos voltigeurs.

¹² Noirsain S. : *Les Guerres indiennes du Texas et du Nouveau-Mexique, 1825-1875*, pp. 6, 9, 13-14. Economica, Paris 2011 ; Rippey J.F. : *The Indians of the Southwest in the Diplomacy of the U.S.A. and Mexico*, pp. 386-88 in *Hispanic American Historical Review*, vol. 2-3-1919 ; Hämäläinen P. : *Comanche Empire*, pp. 219-32. New Haven, 2008 ; DeLay B. : *Independent Indians and the US-Mexican War*, in *American Historical Review*, vol. 112-1-2007, pp. 44-45.



La forteresse de l'Obispado à Monterrey apparaît devant le volcan Sillia. (Lithographie de Frederick Swinton, ca. 1858)
- Colonel Pierre Jeaningros, commandant de la subdivision des forces françaises à Monterrey dans l'État du Nuevo León.



La plaza de Monterrey vers 1850, avec le volcan Sillia en arrière-plan. Sur cette estampe, les bâtiments situés à gauche apparaissent derrière le rang des soldats belges qui figurent sur la photo ci-dessous.



En tenue de marche et munis de leur protège-nuque, des soldats belges sont déployés sur la plaza de la ville de Monterrey située dans l'État du Nuevo León. (Musée de l'Armée, Bruxelles)

Quant à nous, les grenadiers, nous avons été cantonnés au nord de la ville dans une citadelle qui contenait d'énormes provisions de céréales. La cité ne suscite guère de commentaires si ce n'est la présence en son sein, d'une source dont le lit forme un bassin bordé d'arbres géants. Ce lieu est le rendez-vous de tous ceux qui se dénudent pour se baigner sans se soucier des passants sur la berge. La région est tellement torride que, pour prévenir les accidents, nos autorités militaires nous interdisent formellement de sortir dans la ville entre 10 h 30 et 14 h. Du reste, les boutiques interrompent leurs affaires entre 12 h et 16 h. Peu après notre arrivée à Monterrey, certains de mes camarades se plaignent de violentes douleurs aux pieds, qui les empêchent parfois de marcher. Elles sont dues à des minuscules insectes que les Mexicains appellent *chique* et qui s'introduisent dans le talon et sous les ongles du pied pour y pondre leurs œufs. Leurs larves grandissent rapidement si l'on ne les extirpe pas dès les premières douleurs. Ensuite, la plaie s'approfondit jusqu'à former un cratère assez profond pour y mettre le bout du doigt. J'ai vu des hommes atteints par cette peste. Le matin, leurs pieds étaient parsemés de taches grandes comme la tête d'une épingle et, le soir, elles avaient pris la largeur d'une pièce de dix centimes. Les Indiens les extraient avec une aiguille incurvée. Ces insectes n'étaient pas les seuls hôtes indésirables que nous avions à redouter.

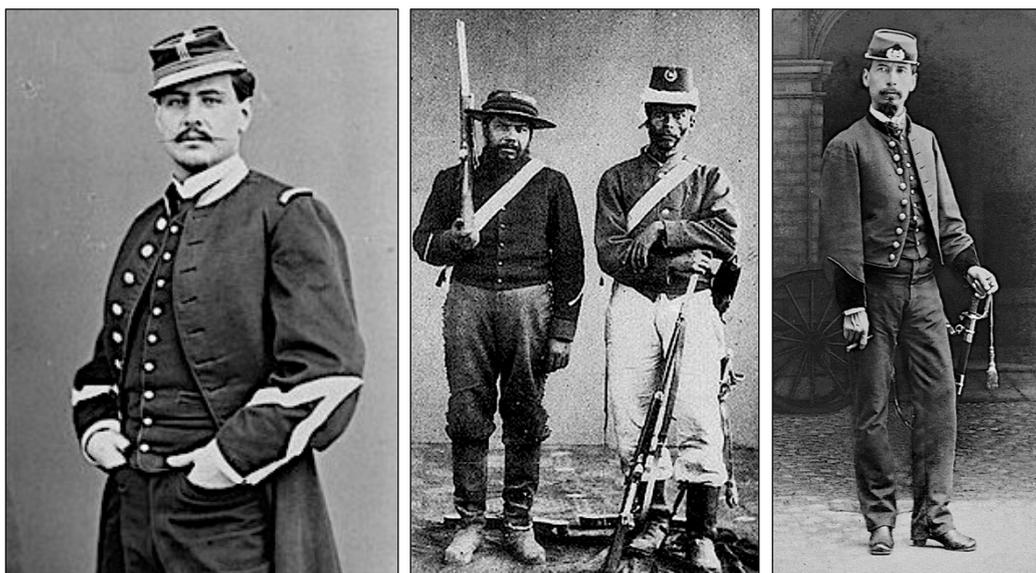
Les *cascabels* (serpents à sonnettes) et les *corralilos* (plus connus sous le nom de serpents corail). Les *corralilos* atteignent parfois deux mètres. Leur poison neurotoxique paralyse instantanément les centres nerveux d'un homme ou d'un animal et le conduit à la mort. Les autres reptiles de même aloi foisonnaient aux abords de notre cantonnement. Au cours de l'une de nos promenades près de Monterey, le caporal Marchant et moi-même nous avons assisté à un combat entre deux gros *cascabels* et un oiseau appelé Guaco, leur ennemi juré. Il plane avant de fondre sur l'un de ces serpents pour lui crever un œil ou lui ouvrir la cervelle d'un coup de bec. Le Guaco tire son nom de la plante que cet oiseau picore après chacun de ses combats avec les serpents. Les Indiens locaux la boivent en tisane et l'appliquent en décoction sur la blessure pour se guérir du venin d'un de ces reptiles. Un autre jour, en déplaçant quelques pierres du mur de la citadelle, nous en voyons émerger deux énormes tarentules que nous écrasons. Des poils zébrés de blanc et de noir couvraient leur corps, à l'exception de leurs yeux cerclés de jaune. Leurs pattes velues étaient armées d'une sorte de petit ongle. Dans leur nid, se desséchaient les restes de deux rats et de trois souris.

Durant notre séjour à Monterrey, on nous apprit à charger et à servir un canon en terrain découvert dans l'éventualité où ses servants seraient mis hors de combat par un autre tir de batterie. C'est pendant notre entraînement que nous eûmes l'occasion de voir le général Miguel Lopez qui, quelques mois plus tard, trahira ignominieusement l'empereur Maximilien. Lors de son passage dans l'État du Nuevo León, il n'était encore que le colonel du régiment de dragons de l'Impératrice. Ce régiment, les Français l'avaient baptisé d'un nom de boîte à conserve à cause du shako en cuir verni rouge de la troupe. C'était néanmoins le plus beau des régiments de l'empire le mieux monté et le plus discipliné. Alors qu'il n'était encore qu'un simple colonel, Miguel Lopez et ses dragons avaient servi de gardes d'honneur de l'empereur Maximilien lors de son arrivée à Veracruz, et c'est peut-être à cela qu'il devait la bienveillance toute particulière de son souverain. Notons tout de même que quelques-uns de ses faits d'armes avaient contribué à son avancement et lui avaient valu la Légion d'honneur française.

Le dimanche 15 avril 1866, vers 20 heures, nous revêtons notre tenue de campagne, mais nous n'emportons pas nos sacs car nous devons exécuter une marche nocturne rapide en compagnie d'un escadron de *rurales* du colonel ou général Julián Quiroga. Notre objectif est de surgir dans le village de Marinn où nous venons d'apprendre que le général juariste Ruperto Martinez s'était installé avec sa bande. Notre marche s'effectue dans le plus grand silence, nous n'entendons même pas les piaffements des chevaux qui nous accompagnent. À la pointe du jour, nous faisons une halte sur les bords de la rivière Las Salinas. Ensuite, nos guides nous la font traverser à un gué où l'eau ne monte qu'à hauteur de nos genoux puis nous poursuivons notre route jusqu'à environ un quart d'heure de Marinn.



Trois contre-guérillas ou *rurales* appartenant à la cavalerie de l'armée de Maximilien (gouache de Jacques Onfray de Bréville, publiée en 1895 dans la revue *La Sabretache*) - À droite, *Le Monde Illustré* publie en 1862 une gravure d'un correspondant anonyme décrivant l'équipement d'un *rurale* de l'armée de Maximilien.



Le Colonel (futur général) Miguel Lopez qui trahira Maximilien quelques mois plus tard. (medioteca.inah.gov.mx) - Un fantassin, un cavalier (pantalon blanc) et un officier de l'armée régulière de Maximilien. (Photos de François Aubert)

Au moment où nous accédons au sommet du mamelon qui domine la localité, une sentinelle nous repère et ouvre le feu dans notre direction. Les hommes de Ruberto Martinez sautent alors en selle et se déploient devant le cimetière. Quand il voit que Martinez paraît accepter le combat, Vander Smissen ordonne au colonel Julian Quiroga de scinder ses *rurales* en deux parties et de les positionner sur les deux flancs des Juaristes. Il leur a ordonné de se tenir hors de portée des mousquets ennemis jusqu'à ce qu'il leur fasse signe d'intervenir. Étant montés, les *rurales* décrivent rapidement un demi-cercle de chaque côté de notre colonne puis attaquent dès que notre colonel fait sonner la charge. Dans le même temps, nous avançons au pas de course, baïonnette au canon. Comprenant que nos cavaliers vont les envelopper, que le cimetière sur lequel ils se sont appuyés leur coupe toute retraite et qu'ils n'ont aucun espoir de percer nos rangs, les troupes de Martinez détalent dans les rues de Marinn. Tandis que, sur notre aile droite, l'escadron des *rurales* du colonel Quiroga les talonne et leur blesse plusieurs hommes, nous pénétrons dans la bourgade au pas de course et nous ne rencontrons aucune résistance. En débouchant sur sa place principale, nous apercevons les cavaliers juaristes qui disparaissent dans la montagne. Nos troupes montées rebroussement alors chemin car elles n'étaient pas assez fortes pour entreprendre seule la poursuite.



Colonel Julian Quiroga des *rurales* et Ruberto Martinez des partisans juaristes.



En 1864, *Le Monde Illustré* décrit une déroute de la cavalerie régulière juariste.

Considérant l'énorme avance que l'ennemi avait prise sur nous, notre colonel nous ordonne de dresser nos bivouacs. Nous ramassions du bois et les cuisiniers préparaient le café lorsque les dissidents nous assaillent à leur tour. En effectuant un long détour et dissimulés par les *mesquites* et les ravins qui entouraient la ville, ils avaient débouché sur la place et accroché nos sentinelles qui les reçoivent avec un tir particulièrement nourri. Heureusement ceux de l'ennemi tirs ne blessent aucun des nôtres. Quand se déclenche la fusillade, nous saisissons sur-le-champ nos armes et nous renversons nos bidons de café tandis que nos officiers émergent précipitamment de la maison où ils déjeunaient. Notre colonel, le capitaine Delannoy, le capitaine Loiseau, les lieutenants Stassin et Husson rameutent ma compagnie et l'emmènent au pas de gymnastique.

Lorsque nous débouchons en rase campagne, mon lieutenant ordonne à mon peloton de se déployer en tirailleurs tandis que notre escadron des *rurales* enveloppe l'ennemi sur la gauche et que notre infanterie s'avance en bon ordre tout en faisant feu. Le tir des dissidents n'atteint personne. Chargé par nos troupes montées et ressentant les effets de nos carabines à longue portée, l'ennemi regroupe son état-major sur un monticule. Ses ordres font tourner bride à certains de ses cavaliers tandis que d'autres émergent des plis de la montagne. Cependant, nos tirailleurs n'ont pas renoncé à poursuivre les premiers escadrons ennemis. Pendant que ceux-ci résistent et que les *rurales* du général Julian Quiroga engagent le combat avec les cavaliers ennemis, leurs officiers tentent de les exciter en nous lançant des injures auxquelles nous répliquons par un tir de plus en plus ajusté.

Là où ils se trouvaient, ils se croyaient hors de portée de nos carabines Enfield, mais notre colonel leur réserva une surprise. Celui-ci requiert les services de quelques-uns de nos tireurs d'élite, en l'occurrence les sergents Delbecque et Alleyn et les soldats Thollet et Vilain. Leurs premières balles stupéfient nos adversaires lorsqu'ils les sentent siffler à leurs oreilles alors qu'ils se terrent à près de 1 200 mètres de notre ligne. Lorsque la balle du soldat Alleyn fauche l'un des Rebelles et que celle de Vilain transperce le sombrero d'un de leurs officiers, ceux-ci font sonner la retraite et s'éclipsent en direction du village de Ramos. Ce combat ne nous coûte qu'un soldat belge blessé, un *rurale* tué et deux blessés. Les Juaristes avaient abandonné une soixantaine de chevaux, leurs réserves de vêtements et d'équipements qu'ils avaient entreposés dans le village et près de vingt sabres et mousquets abandonnés sur le terrain. Une trentaine de leurs morts et blessés gisaient sur les lieux du combat. Après celui-ci, nous logeons à Marinn jusqu'au lendemain. Pour ne pas être surpris pendant la nuit, nous plaçons des sentinelles dans la tourelle de l'église locale. Le 17, nous reprenons la route en sens inverse et, dans la matinée du lendemain, nous récupérons nos quartiers à Monterrey.

Au cours de notre retour, certains des nôtres manifestent une certaine animosité à l'égard de notre colonel Vander Smissen. Ils lui reprochent d'avoir ordonné l'exécution du caporal Brassart, le voleur dont nous avons précédemment parlé, la qualifiant d'abus de pouvoir. En tant que narrateur de cette affaire, je me dois d'en rappeler les faits avec impartialité. Dans la soirée du 16 avril 1866, notre colonel ouvrit sa tente à un habitant de Marinn, qui sollicitait un entretien privé. Cet homme lui raconta qu'il était en train de travailler dans son champ lorsqu'un des soldats belges s'introduisit violemment dans sa maison et, avec son yatagan, menaça de mort son épouse si elle ne lui remettait pas son argent, une montre, une chaîne en or, des bagues et des mouchoirs en soie. Craignant pour sa vie, elle avait obtempéré

sans esquisser la moindre résistance. Le colonel Vander Smissen écouta attentivement le malheureux, lui enjoignit de ne rien dire pour le moment et lui promit qu'il lui ferait restituer les objets volés. Le lendemain matin nous reprenons la route sans nous douter de quoi que ce soit.

Une heure plus tard, le Colonel interrompt notre marche, réunit tous ses officiers, leur expose l'affaire et leur ordonne de fouiller les sacs de tous les soldats et sous-officiers de leurs compagnies. À l'issue de cette fouille, nous apprenons que le sac du soldat Brassart contenait les bijoux volés et le foulard en soie, cachés dans du linge. Confronté à ces preuves formelles, il est forcé de passer aux aveux. Alors, notre colonel ordonne sur-le-champ à cinq de ses hommes de sortir du rang, de se ranger sous un bouquet de mesquites qui bordaient la route, d'y traîner Brassart et de former un peloton d'exécution sous le commandement d'un sous-officier. Après avoir commandé le feu, celui-ci se chargea du coup de grâce. Notre médecin, le docteur Vercamer, était intervenu pour demander la grâce du condamné, ce à quoi notre colonel lui rétorque : *Vous n'avez pas de grâce à demander, tenez-vous prêt à constater le décès lorsque je vous le demanderai.*

Beaucoup des nôtres étaient d'avis que notre colonel était sorti de ses attributions en prenant une décision arbitraire aussi grave de conséquences. Cependant, si l'on tient compte du règlement militaire qui prévoit la peine de mort pour tout vol à main armée, commis par un soldat à l'encontre de civils au cours d'une opération militaire, et si l'on considère également que Brassart avait eu lecture de ce règlement avant de signer son engagement, notre colonel, comme n'importe quel autre chef militaire en campagne, disposait de l'autorité requise pour appliquer les lois militaires. Le soldat Brassart avait sciemment et incontestablement contrevenu aux instructions et avec préméditation car on nous avait formellement interdit d'emporter nos sacs en ville. Si notre colonel avait manifesté moins de sévérité, notre régiment aurait fini par compter de plus en plus de pillards.

Le 20 avril 1866, dans son rapport à son supérieur hiérarchique, le général juariste Ruperto Martinez s'exprime comme suit :

« Le 16 août, j'ai combattu les troupes les plus vaillantes et les plus disciplinées de l'empire. Je les ai attaquées à deux reprises et elles m'ont repoussé. Néanmoins, je crois avoir pris l'ascendant sur elles en raison des pertes sensibles que je leur ai infligées. »

Ces pertes ne s'élevaient qu'à un mort et trois blessés. En réalité, il n'y avait pas de quoi se vanter surtout après avoir pris le large. Quelques semaines après avoir eu connaissance de cette affaire, Sa Majesté l'Empereur décerna les distinctions suivantes dont je fus l'un des récipiendaires :

- L'Ordre de chevalier de Notre-Dame de Guadalupe au capitaine Loiseau.
- La médaille militaire de bronze aux capitaines Wauters, Delannoy et Gauchin.
- La médaille d'argent de l'Al Merito Militar aux sous-officiers et soldats Noirsain, Alleyne, Vandenhoute, Volpé et Mabelle.

Les chevaux que nous avons capturés après notre combat à Marinn incitèrent notre colonel à concrétiser un projet qu'il caressait depuis longtemps, en l'occurrence la formation de deux compagnies montées au sein de notre régiment. Aussi, dès notre retour à Monterrey, Vander Smissen s'activa à la réalisation de ce projet. Il commença par assigner les capitaines Vanderstraeten de Waillet et Fritz Delannoy au commandement des dites compagnies. Notre colonel les avait choisis parce que

tous les deux étaient des anciens officiers de cavalerie de l'armée belge. Comme les trois compagnies de voltigeurs, que nous avons laissées à Saltillo, nous avaient entre-temps rejoints, notre colonel promulgua un ordre dans lequel il nous annonça que ceux d'entre nous qui avaient servi dans la cavalerie des forces armées belges seraient affectés à la compagnie montée qu'il venait d'organiser au sein de leur bataillon. Ce prélèvement de cavaliers dans nos troupes impliquait donc une réorganisation de notre corps, qui réduisait nos deux bataillons d'infanterie à quatre compagnies chacun au lieu des six qui le composaient initialement.

Sur ces entrefaites, Vander Smissen reçoit une note du général Bazaine lui signifiant l'intégration de notre régiment dans les forces françaises engagées au Mexique. Cela signifiait qu'un intendant français assurerait désormais la vérification des écritures de notre régiment et notre solde serait réduite à celle des soldats français. Cette décision nous mécontenta violemment et, dans notre régiment, certains proposèrent de se mutiner. Quelques-uns désertèrent, d'autres franchirent le fleuve Rio Grande pour se réfugier aux États-Unis grâce aux bons services « d'embaucheurs » soldés par l'ennemi. Monterrey, où nous étions cantonnés, était le chef-lieu de l'État du Nuevo León qui jouxtait le sud du Texas.

En conséquence, notre colonel réunit nos officiers pour discuter des meilleurs moyens de maintenir le calme et la discipline parmi nous. C'est pendant leurs conciliabules que le hasard nous permit de mettre la main sur un *tiendaro* qui avait débauché plusieurs des nôtres et se préparait à fournir les moyens de désertir à quelques autres. On se saisit de lui et on le déféra à un tribunal militaire qui le condamna à mort pour avoir incité nos hommes à la désertion en temps de guerre. Le lendemain de son jugement, à 11 heures du matin, nos hommes le menèrent sur une place publique de la ville, où l'attendait le peloton chargé de son exécution. Durant le trajet depuis la prison, il ne manifesta aucune émotion. Lorsqu'il aperçut la troupe rangée en ordre de bataille sur les trois côtés de la place, son courage se déroba. C'est en tremblant, les jambes molles, qu'il se traîna devant le peloton d'exécution. On le mit à genoux, on lui banda les yeux et justice fut faite. Non seulement cette exécution incita les autres embaucheurs ou *tiendaros* à réfléchir aux conséquences de leurs actes, mais en outre elle engendra une crainte salutaire parmi nos candidats à la mutinerie.

Le 27 mai 1866, notre colonel jugea nécessaire de s'adresser à nous afin d'apaiser l'agitation qui sourdait dans nos rangs. Il nous réunit sur les lieux mêmes de la précédente exécution et s'exprima dans ces termes :

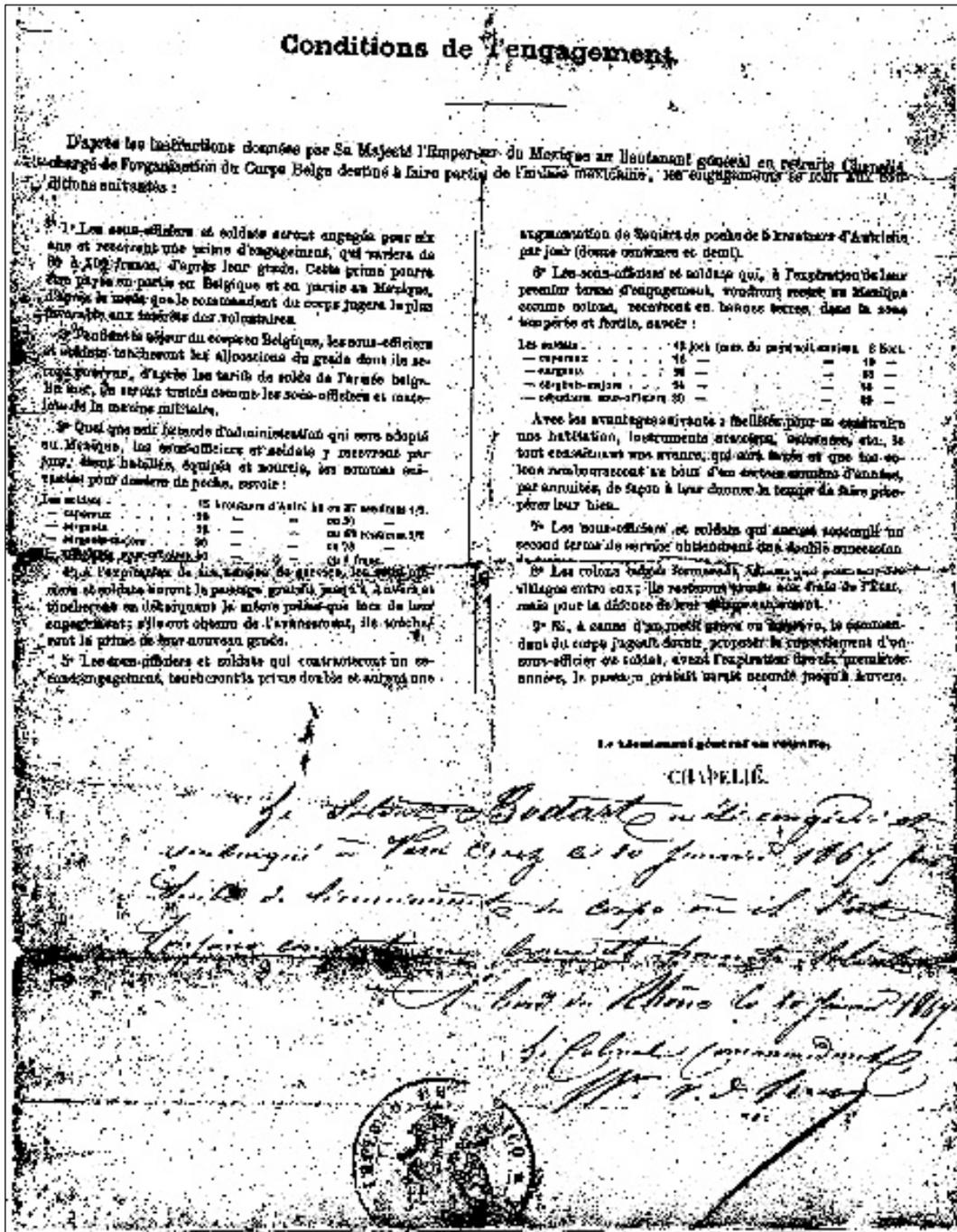
« Mes amis »,

« Je vous ai réunis pour vous dire que Sa Majesté l'Empereur a résolu de nous incorporer administrativement dans l'armée française. Ce changement, vous le savez, aura une répercussion sur votre solde dans la mesure où vous perdrez un réal (65 de nos centimes belges) tous les cinq jours. Dans l'armée française, chaque compagnie compte un quart de soldats de première classe. Ces soldats de première classe ne perdraient qu'un medio (32 de nos centimes) par tranche de cinq jours. Comme vous vous conduisez tous dignement et en vétéran, il me serait impossible d'opérer cette distinction dans vos rangs.

« En conséquence et jusqu'à nouvel ordre, j'ai résolu de vous payer la solde allouée au Corps belge jusqu'au moment où j'aurai obtenu plus

de renseignements à ce propos. La plupart de vos officiers et vous quitter car leur congé (dans l'armée belge) vient à échéance. Leur départ ouvrira de l'avancement aux sous-officiers et à la troupe. Quant à moi, je reste parmi vous et ne vous quitterai qu'après m'être assuré de votre statut. En attendant la décision dont je viens de vous parler, je vous prie donc de me faciliter la tâche, c'est-à-dire de vous comporter comme par le passé, d'une manière digne et exempte de tout reproche.

« Voilà ce que j'avais à vous dire, au revoir mes amis. »



Exemplaire du contrat soumis aux soldats du régiment belge pour incorporer l'armée régulière de Maximilien. (Musée de l'Armée, Bruxelles)

Le Colonel tint parole car la solde française ne nous fut payée que pendant notre semaine d'agitation. Dès le 30 mai 1867, il nous paya, sur ses propres fonds, la différence entre les soldes française et belge. En outre, il obtint finalement le maintien de nos droits. Dans le courant de juin, nous apprenons qu'un convoi de marchandises et d'argent liquide devait arriver de Matamoros (à l'embouchure du Rio Grande), escorté par des détachements autrichiens et mexicains commandés par le général Thomas Méjia. Placées sous le commandement du lieutenant-colonel français Adrien de Tucé, trois colonnes appartenant à la garnison de Monterrey devaient emprunter trois routes différentes pour se porter à la rencontre du convoi à mi-chemin entre Monterrey et Matamoros. Fort de 500 fantassins et de ses deux compagnies montées, le corps belge formait l'une des trois colonnes. Il quitta Monterrey le 7 juin. Étant malade, je ne pris pas part à cette expédition. Le 28 juin, mes camarades rentrent à Monterrey sans le convoi car des dissidents l'avaient arraché à ses gardes mexicains et autrichiens. Le lendemain et pour la même raison, les deux colonnes françaises réintègrent leur cantonnement. Si le but de l'expédition avait échoué, les troupes qui l'escortaient et celles qui devaient les relever eurent sérieusement maille à partie avec l'ennemi.

À Ceralvo, l'alcade local apprend au colonel de Tucé, que l'ennemi avait attaqué le convoi et s'en était emparé. De Tucé et les deux colonnes françaises marchent aussitôt sur Mier (une localité en lisière du Rio Grande inférieur) tandis que les soldats belges prennent position dans Ceralvo. Le 17 juin, Vander Smissen ordonne au capitaine Modeste Loiseau de prendre deux compagnies d'infanterie et une de nos compagnies montées pour embarquer une provision de maïs que les Juaristes avaient entreposé à Charco Redondo. À l'orée du soir, Loiseau prend la route sans méfiance parce que nous supposons que les dissidents se trouvaient ailleurs. Néanmoins cette marche s'opère avec toutes les précautions d'usage. Dès son arrivée à dans la localité de Charco Redondo, Loiseau fait charger le maïs sur les chariots qu'il avait emportés et repart en sens inverse avec ses troupes. À peine sont-ils arrivés au pied de la colline qui domine la ville, qu'apparaît l'ennemi. Sur-le-champ, le capitaine Loiseau parque ses véhicules, déploie ses hommes et ordonne à deux de ses éclaireurs mexicains de prévenir le colonel Vander Smissen de la tournure des événements. Dans le même temps, les dissidents concentraient leurs forces sur un monticule d'où ils pouvaient diriger un feu plongeant sur les nôtres. Loiseau ordonne au capitaine Delannoy et à ses hommes de les bouter hors de cette position. Sur-le-champ, ils se précipitent sur le monticule et en délogent l'adversaire qui défile en abandonnant son matériel sur place.

Pendant ce temps, le capitaine Vanderstraeten de Waillet et le lieutenant Wahis exécutent, à la tête de notre compagnie montée, une charge à brides abattues sur la cavalerie adverse qui lâche pied pour se reformer dans un bois voisin. Cette charge coûte la vie au sous-lieutenant Van Roelen, à Jacqmart, son ordonnance, et à deux autres de nos camarades. Quelques-unes de nos montures périssent au cours de cette mêlée. Lorsqu'on retrouva le corps de Jacqmart, il était lardé des coups des couteaux que ces sauvages lui avaient infligés après sa mort. C'est à la fin de cette charge qu'apparaît le lieutenant-colonel Vander Smissen à la tête de deux compagnies d'infanterie et d'une pièce d'artillerie. Pendant que le capitaine Loiseau résumait la situation à son supérieur, l'officier responsable de nos véhicules apprend que quelques cavaliers ennemis s'en étaient emparés et avaient contraint les conducteurs à les suivre. Nos hommes se regroupent et se lancent aussitôt à la

poursuite de notre convoi de maïs. Ils le logent dans un repli du terrain où les bandits se reposaient. Lorsque ceux-ci aperçoivent nos cavaliers, ils grimpent en selle, abandonnent les chariots, se regroupent sur une montagne assez élevée et échangent quelques coups de feu avec nous avant de s'éclipser dans les bois. Dans cette affaire, les pertes de l'ennemi s'élevèrent à une centaine d'hommes et à une soixantaine de chevaux tués ou blessés. En revanche, nous n'avions perdu que trois tués : un officier et un cavalier, trois blessés et une dizaine de montures. Notre colonel imposa une amende de 2 000 piastres aux habitants de Charco Redondo parce qu'ils avaient volontairement omis de nous renseigner sur la présence des rebelles. Ceux-ci y avaient en effet des intelligences.

À la suite du combat de Charco Redondo, Maximilien décerna, à certains de nos camarades, les distinctions suivantes pour leur conduite durant ce combat :

- Chevaliers de l'Ordre de Notre-Dame de Guadalupe : les capitaines De Savoye, Stevens, Winand et Jamin et le médecin Glibert.
- La médaille de bronze de l'Al Merito Militar : capitaine Vanderstraeten de Waillet et lieutenant Wahis.
- La médaille d'argent de l'Al Merito Militar : sous-officiers Bockstalle, Dardenne, Hendrickx, Deladrière, Demanet ; caporaux Van Heren et Henry ; les soldats Cols, Vilain, Burton, Heiderscheid, Buffet et Dehaene.

Qu'était-il advenu de l'escorte initiale du convoi, celle qui était composée des détachements autrichiens et mexicains commandés par le général Thomas Méjia ? Après avoir asséché les fontaines des lieux où devait passer le convoi et enlevé les provisions auxquelles il devait accéder, quelque 4 000 dissidents eurent facilement raison de l'escorte, assoiffée et affamée. Durant leur retour à Monterrey, après avoir loupé le convoi, les nôtres essuyèrent quelques embuscades plus bruyantes que létales. Au début du mois de juillet, une autre mauvaise nouvelle nous plonge à nouveau dans l'anxiété : il était question de nous incorporer dans l'armée mexicaine en tant que 19^e bataillon de chasseurs du Mexique. Les cerveaux chauffent à nouveau et bien plus que pour notre immersion dans l'armée française. Le 23 juillet 1866 à Monterey, notre colonel réagit aussitôt en faisant afficher l'ordre ci-après.

« Il court, à Monterrey, des rumeurs qui auraient pu émouvoir le régiment si elles avaient été fondées, aucune d'elles ne l'est. Dans ces circonstances comme dans celles relatives à la solde, les sous-officiers et soldats doivent placer leur confiance dans leur colonel et son état-major et faire preuve de calme et de dignité car les fauteurs de troubles ne manqueraient pas d'exploiter ce genre de bruit pour entacher la réputation et la dignité du régiment. Si celui-ci est destiné à rester au Mexique encore quelque temps, il conservera son organisation et son statut de corps belge commandé par des officiers belges. Le colonel et ses officiers n'abandonneront pas les hommes et feront respecter leurs droits. De grands événements semblent se préparer en Europe, la Belgique sera peut-être entraînée dans une longue guerre. La patrie a les yeux fixés sur nous, soyons donc prêts à justifier les espérances qu'elle fonde sur ce régiment. Je compte sur le bon esprit des hommes autant que ceux-ci peuvent compter sur leur colonel et leurs officiers. »

En réalité, cet ordre ne paraît que lorsque la rumeur de changement de nationalité commence à s'ébruiter. Or, entre-temps, Vander Smissen avait déjà envoyé à

Mexico une protestation énergique contresignée par tous ses officiers. Le lendemain, la garnison de Monterrey reçut l'ordre d'évacuer le Michoacán. Le 25 juillet, nos voltigeurs et les malades de la garnison sortent les premiers de la ville. Le reste de la garnison part le lendemain au matin, il consiste en deux bataillons de la Légion étrangère, deux sections d'infanterie, neuf sections d'artillerie, cinq sections du train, trois escadrons du 2^e régiment des Chasseurs de France, l'administration des isolés français, les grenadiers du régiment belge, leur compagnie montée et les *Rurales* de Quiroga, une unité de cavalerie mexicaine.

L'hacienda près de laquelle nous faisons une halte le 28 juillet, est très pauvre car les Indiens Comanches lui razzient régulièrement son bétail et ses provisions. Le lendemain, nous campons pendant deux jours à Saltillo (chef-lieu de l'État du Coahuila) où le général Félix Douay avait établi son quartier général. Le 30 juillet, un détachement belge sous les ordres du sous-lieutenant Poncin nous y rejoint, il venait de Matchuala où il s'était distingué lors d'un accrochage avec les rebelles de Bustamente. C'est à Saltillo que resurgit la question de notre solde car le général Douay avait forcé notre colonel à nous payer celle de l'armée française. La colère sourde dans nos rangs, mais aucun d'entre nous ne commet de bévues.

Lorsque nous arrivons à Incarnation, le 2 août 1866, nous sommes tous éreintés car nous avons parcouru cent kilomètres en deux jours. Nous devions nous arrêter plus tôt, mais l'impureté de l'eau nous avait contraints de poursuivre notre route. Le 4 août, notre colonel nous accorde un jour de repos à San Salvador. Comme la saison était fort avancée, nous souffrions du manque d'eau et beaucoup des nôtres s'écroulaient, frappés par une insolation. Le 5 août, nous apprenons que nous ne toucherons pas notre miche de pain réglementaire car l'hacienda où nous faisons halte était incapable d'en fournir à tout le monde. Alors, nous nous sommes contentés de riz cuit à l'eau et de 100 grammes de viande en attendant que notre cuisine nous cuise assez de pain pour deux jours. Le 8 août, notre route s'améliore quoique la soif persiste à nous dévorer parce que l'eau des puits que nous croisons est totalement polluée. Le 9 août, nous reprenons des forces à Cedral où nous sommes étonnés d'y trouver beaucoup plus de monde que lors de notre précédent passage. La présence de troupes françaises dans le Michoacán avait évidemment encouragé ses habitants à réintégrer leur foyer sans plus avoir à craindre les exactions des pillards juaristes. Le 17 août 1866, nous nous reposons à Venado lorsque notre colonel reçoit un courrier lui intimant l'ordre de revenir sur ses pas. Les autorités françaises venaient de désigner notre régiment et celui des *rurales* de Quiroga pour tenir garnison à Matchuala, le poste le plus avancé des troupes impérialistes. En recevant cet ordre, certains de nos officiers refusent de rebrousser chemin. Comme leur congé de deux ans dans l'armée belge allait expirer et que notre gouvernement n'avait pas encore consenti à le prolonger, ces officiers refusèrent de perdre leur grade et leur avancement en Belgique.

La perplexité gagne donc notre régiment et nous nous demandons si notre colonel allait nous abandonner pour rentrer en Belgique. Certains prétendent que oui, mais la majorité d'entre nous augure de l'âme droite de notre colonel et affirment qu'il restera à notre tête. Notre attente n'a pas le temps d'être un sujet de palabres car notre colonel, le capitaine Visart de Bocarmé et le lieutenant Barré confirment qu'ils resteront avec les 1 100 ou 1 200 Belges qui composent encore notre régiment. Ces officiers ont préféré prendre le risque de compromettre leur carrière militaire en Belgique plutôt que d'abandonner ceux qu'ils avaient menés

dans ce pays lointain. Honneur à ces dignes officiers, à ces fervents patriotes ainsi qu'aux capitaines Fritz Delannoy et Timmermans qui, à peine arrivés à Mexico, ont fait demi-tour pour nous rejoindre à Tula. Qu'ils sachent que leurs noms feront toujours vibrer les cœurs de ceux qu'ils ont commandés. Cependant, notre régiment ne peut se soustraire à ses ordres. Le 18 août 1866, il marche sur Charco Redondo tandis que beaucoup de nos officiers prenaient le chemin inverse pour regagner la Belgique et y récupérer leur grade et leur positionnement au sein du corps des officiers de leur armée nationale.

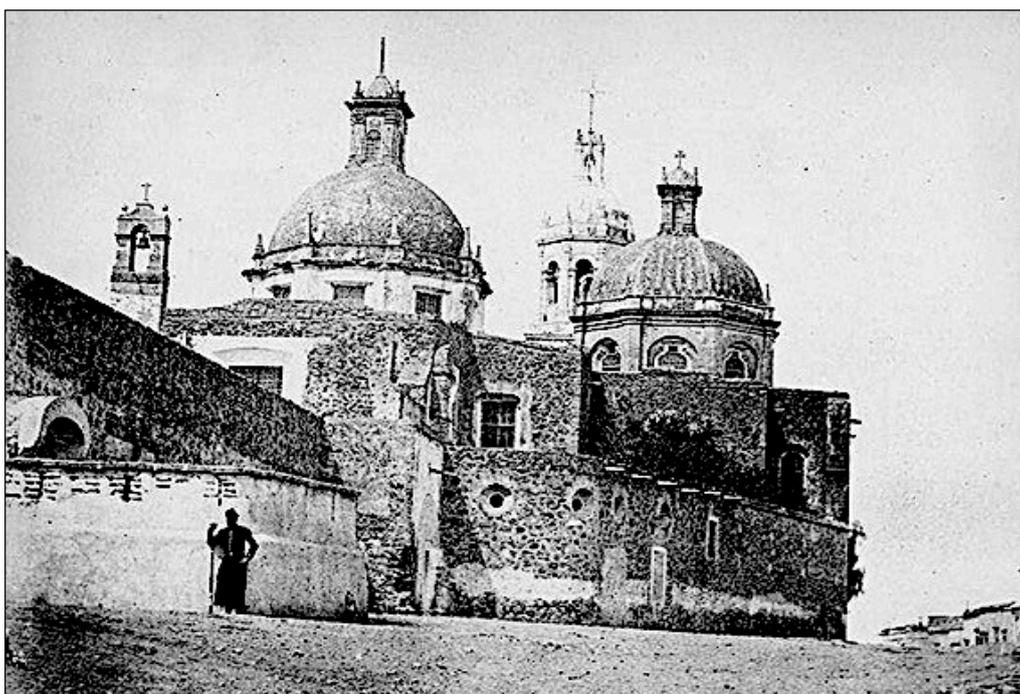
À mi-chemin de l'étape, nous rencontrons le général Félix Douay à la tête de troupes françaises avec lesquelles nous formons nos faisceaux tandis que notre colonel informe Douay de ce qui se passe. Surpris il, exprime son regret de n'avoir pas le pouvoir de modifier les ordres que notre colonel avait reçus. En revanche, il lui promet d'expédier un courrier au quartier général français à Mexico afin d'y obtenir des renseignements complémentaires et les instructions qui pourraient en découler. Nous poursuivons donc notre marche. Durant la nuit du 20 au 21 août, un courrier militaire déboule dans notre camp, demande à parler à notre colonel puis lui remet l'ordre de ramener ses hommes à Venado. La bonne nouvelle se diffuse aussitôt parmi nous, et notre joie nous empêche de fermer l'œil pendant la nuit. Notre troupe est donc prête à prendre la route dès l'aube. Comme nous disposons d'un train de plusieurs chariots pour nous accompagner dans nos déplacements, notre colonel nous autorise d'y déposer nos sacs pour nous alléger durant notre marche. Nous rentrons donc à Venado le 22 août et nous dressons nos bivouacs et nos tentes sur une place à l'extrémité de la ville.

Le 24 août 1866 est un jour de grande solennité pour notre régiment car il s'agit d'introniser nos nouveaux officiers. Rangés en ordre de bataille sur la grand-place de la ville, nous sommes passés en revue par le général Douay. Nous nous y présentons en tenue de route, notre képi recouvert de son couvre-nuque. En voyant la propreté de nos tenues, personne ne croirait que nous avons effectué tant de marches sous les armes. Le général Douay et ses officiers le remarquent et félicitent notre colonel pour le soin que ses hommes ont apporté à leur apparence. Nous défilons devant le général français puis nos voltigeurs se positionnent face à nos grenadiers, les uns et les autres flanqués de nos compagnies montées. Tandis que le général Douay et son état-major prennent place à l'extrémité de l'espace libre, notre colonel et ses nouveaux officiers s'avancent au centre de la place.

Après avoir suivi le cérémonial d'usage pour faire reconnaître nos nouveaux lieutenants et sous-lieutenants, le colonel Vander Smissen et nos musiciens entament notre hymne national. Immédiatement après, nos nouveaux officiers nous accompagnent dans notre camp pour nous y offrir les pintes d'usage. Durant les vingt jours que nous avons passés dans la petite de Venado en attendant les ordres, nous avons eu le temps de visiter les parages immédiats de la cité et nous avons même assisté à de fabuleuses démonstrations du maniement du lasso auquel recourent les Mexicains lors du regroupement de leurs bovidés. Leur adresse dans cet exercice est prodigieuse car il le pratiquent depuis leur prime enfance. Du reste, on prétend que dans les bandes dissidentes (juaristes), leurs cavaliers possèdent un lasso avec lequel ils enlèvent leurs morts du champ de bataille pour que nous ne puissions pas en déterminer le nombre exact. Le 14 septembre, notre bataillon prend la route de Querétaro où nous arrivons le 19. Cette cité est une ville magique, très commerçante et dotée de magnifiques constructions.



Querétaro, ca. 1866. (Archive & Cornell University)



Vue extérieure des fortifications de Querétaro en 1866 (earlylatinamerica.wordpress.com)

Elle est très propre, on s'y procure tout ce que l'on désire et même le superflu. Nous y logeons dans un couvent converti en caserne, en face duquel se tient un marché où nous nous procurons tout ce dont nous étions privés depuis longtemps. Nous ne nous doutions pas que cette ville acquerrait une aussi triste renommée à la suite de la lâche trahison du général Miguel Lopez qui provoqua la capture et la mort de Maximilien. Le 21 septembre 1866 nous plantons nos tentes tandis que notre colonel transfère nos malades à Mexico.

CHAPITRE 5

IXMIQUILPAN ET LE RAPATRIEMENT

Le 24 septembre 1866, nous entrons donc dans Tula, le chef-lieu de l'État d'Hidalgo. Situé au centre du Mexique, est entouré par les États de San Luis Potosi, Puebla, Mexico, Tlaxcala et Querétaro. Tula nous paraissait fort agréable et nous pensions que notre service se limiterait à y tenir garnison. Ce ne fut pas le cas. Le soir même de notre arrivée, le lieutenant-colonel Vander Smissen apprend que les dissidents de Joachim Martinez avaient surpris la garnison impériale de Ixmiquilpan, à 60 kilomètres de notre cantonnement, et l'avaient contrainte à rallier leur cause. Il apprit également que la bande de Martinez comptait 1 500 hommes, compte tenu des 700 soldats de la garnison. Le Colonel réunit aussitôt ses officiers et décide de surprendre l'ennemi là où il se trouve. Notre corps d'attaque comprend les 1^e et 2^e compagnies des grenadiers, les 1^e et 2^e compagnies des voltigeurs et nos deux compagnies montées. Dans le même temps, un cordon de nos sentinelles interdit d'entrer et de sortir de la ville pour que l'ennemi ne puisse pas être averti de notre mouvement.

Vers 20 heures, nos 250 fantassins grimpent dans la trentaine de *carretones* (petites charrettes) qui s'alignent devant notre caserne tandis que nos 90 cavaliers forment notre avant et arrière-garde. Notre colonne se met en branle une demi-heure plus tard, nous sommes huit par charrette et la nuit est trop noire pour que nous puissions distinguer quoi que ce soit. De temps à autre, le silence opaque qui règne sur notre colonne est rompu par le trot du cheval de l'un ou l'autre de nos officiers ou le trotinement de la mule de notre chef de convoi, qui ne cesse de l'arpenner sans cesse pour en vérifier la cohésion. Nous roulions depuis une heure lorsqu'une pluie diluvienne ralentit notre progression.

Le 25, nous traversons le village de Mesquihuahua, nous savons que sa population est dévouée à Juárez, mais notre marche se poursuit sans incident. Vers 8 heures, nous arrivons en vue d'Ixmiquilpan. Le Colonel immobilise sa colonne, et dispose immédiatement ses hommes en formation d'attaque. Mon peloton, le 1^{er} de la 1^e compagnie de grenadiers, pénètre le premier dans la place. Nous nous fauflons dans une rue qui doit nous mener sur la grand-place pendant que nos cavaliers en enfilent une autre. D'après nos renseignements, elle devait les mener sur les arrières de l'ennemi. C'est alors que notre progression se complique. Notre colonel ignorait que la rue empruntée par les cavaliers ne traversait pas la bourgade, mais aboutissait dans celle où nous progressions. Ainsi, plutôt que de nous flanquer ou de nous précéder, nos cavaliers se retrouvent derrière nous.

Au tournant du mur d'enceinte de l'église, nous nous heurtons à une barricade adossée à un pâté de maisons, qui commandait la place. Nous la baptisons le « coin du diable » en raison de la grêle de balles qui nous force à reculer. Même les femmes et les enfants nous tiraient dessus depuis leurs fenêtres et leurs terrasses. Près de moi, le lieutenant Carpentier baisse instinctivement la tête lorsqu'il perçoit le sifflement d'une balle. Le Colonel, qui a vu son réflexe, lui fait calmement observer qu'il est inutile de baisser la tête lorsqu'on entend siffler une balle, car c'est qu'elle vient de passer. La fusillade s'intensifie et le caporal Marchand s'écroule près de moi, frappé d'une balle dans la gorge au moment où notre peloton franchissait la barricade. La porte du cimetière nous voit arriver au pas de charge, notre colonel en

tête, suivi de près par le lieutenant Camille Stassin, le sous-lieutenant Delebecque, mon peloton et le 2^e peloton des sous-lieutenants Debennie, Marx et Heym. Devant l'entrée du cimetière, les rebelles braquent deux canons sur nous, mais le lieutenant Stassin et le capitaine Crocius massacrent quelques-uns de leurs servants avant qu'ils aient eu le temps de bouter le feu à leurs pièces. Les autres détalent, poursuivis par le sous-lieutenant Debennie et ses hommes. Dans le même temps, l'ennemi fait feu de toutes parts depuis la terrasse de l'église. Le cheval du Colonel est abattu sous lui tandis qu'une autre balle le prive de son chapeau. Le lieutenant Stassin est moins fortuné, une première balle le traverse de part en part, une seconde l'atteint dans le cou et une troisième lui perfore la poitrine

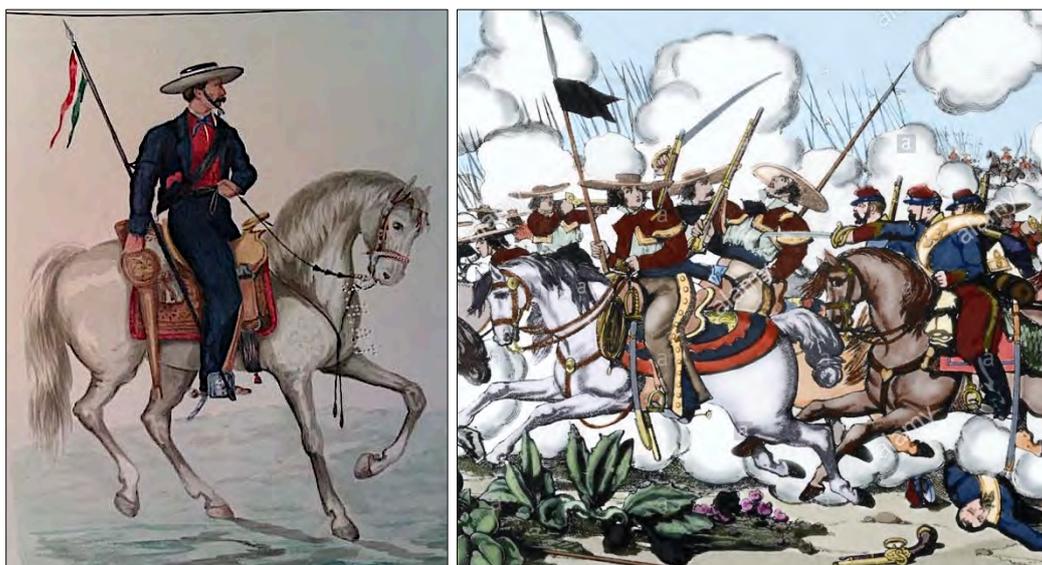
Au moment où la 2^e compagnie de grenadiers tente de nous rejoindre, des cavaliers ennemis coupent notre colonne en deux. Moi-même, mes camarades de la 1^e compagnie et les quelques hommes de la 2^e, qui ont réussi à se joindre à nous, se retrouvent donc isolés dans le cimetière. Nous avons à faire feu de toutes parts. À l'extrémité du cimetière, le lieutenant Debennie et ses hommes talonnent les fuyards. Sur notre droite, nous entendons le fracas du combat acharné entre notre colonne et les cavaliers ennemis. Les 30 ou 40 des nôtres qui ont pénétré dans le cimetière échangent un terrible feu de mousqueterie avec les rebelles de Martinez, planqués sur la terrasse de l'église. Des vides se creusent parmi nous, des morts et des blessés gisent inanimés sur les tombes. Aidé de quelques hommes, Vander Smissen essaye de braquer sur l'église les canons que nous venons de capturer, mais en vain. L'ennemi délivre de terribles feux de peloton sur tous ceux qui s'approchent des pièces et en mettent beaucoup hors de combat.

C'est alors que j'aperçois un sous-officier ennemi, planqué dans une lucarne de l'église, qui faisait feu sur ceux qui tentaient de déplacer les canons. Au moment où il se disposait à viser un des nôtres, je lui tire dessus et je le manque, mais les éclats de pierres détachés par ma balle l'atteignent au visage et attirent son attention sur moi. Il me met en joue, tire mais me manque tandis que sa balle me siffle aux oreilles. J'épaule et je fais feu une seconde fois sans réussir à le toucher. Pendant que je rechargeais mon arme, je ressens une vive douleur au ventre, je pense que je me suis cogné avec la crosse de mon fusil et je poursuis son rechargement. M'abritant derrière un des arbres du cimetière, j'épaule soigneusement et, cette fois, je fais dégringoler de son perchoir celui qui avait abattu tant des nôtres.

En prenant une cartouche dans mon ceinturon, je constate que ma main est remplie de sang et je constate qu'une balle m'avait perforé le côté droit du ventre. Je me sens défaillir et sors prudemment du réduit. Au moment où je franchis l'escalier, deux de mes camarades emportent le corps du lieutenant Stassin. Dans le même temps, je vois le lieutenant Delebecque qui se traîne sur les mains et les genoux en me demandant à grands cris de l'aider. Je vais vers lui, plusieurs balles l'achèvent tandis que deux autres se fichent dans ma gibecière et le pain qu'elle contenait. M'apercevant que les nôtres battent en retraite, je tente de les rejoindre. Mes forces me trahissent à l'endroit que nous avons surnommé le « coin du diable » et je m'affaisse contre le mur du cimetière. Je gisais là depuis quelques instants lorsqu'un mulet sans cavalier passe à ma portée. Malgré ma faiblesse, je rassemble mes forces et m'accroche à son bridon. Obéissant à la pression que j'exerce sur son mors, l'animal s'immobilise brusquement. M'aidant de ma carabine, je me lève à grand peine, je passe mon arme en bandoulière et enfin, je me hisse péniblement sur la selle du mulet.

Ces efforts m'ont vidé, la tête me tourne et ma bouche en feu brûle d'une soif inextinguible. Ma main abandonne les rênes et je me sens glisser de la selle lorsque deux bras vigoureux m'y replacent et m'y maintiennent. Quelqu'un pose une gourde sur mes lèvres et j'avale goulûment une gorgée de rhum. Cette boisson me revigore et je me sens plus capable de tenir en selle. Nous arrivons alors au « coin du diable » au moment où quelques-uns de nos officiers, qui s'étaient réfugiés sous le porche d'une maison, traversent au pas de course cet espace dangereux. Le brave Fastrée, qui me soutient et mène ma mule, profite d'une accalmie dans le tir de l'ennemi pour franchir avec moi ce terrible défilé. Nous venions de nous abriter derrière la barricade de la rue où notre colonne s'était rassemblée, qu'apparaissent des lanciers polonais qui avaient déserté pour servir chez les dissidents¹³. Déjà touché, le sergent Dardenne se traînait avec peine lorsqu'un de ces lanciers lui inflige une seconde blessure tandis que le sergent Debuck s'écroule à son tour. Les cavaliers ennemis sont sur le point de les massacrer lorsqu'un peloton de la 1^e compagnie de nos voltigeurs délivre un tir groupé qui désarçonne près de la moitié des lanciers et fait fuir les autres. Profitant de cette accalmie, plusieurs de mes camarades récupèrent nos blessés et les emportent à l'arrière.

Je me trouvais encore dans cette rue et la soif me taraudait à nouveau. Je supplie que quelqu'un veuille bien m'abreuve car ma poitrine me brûle et je respire de plus en plus difficilement. Sortant de la maison sur laquelle je me suis appuyé, une Indienne me tend une jarre remplie d'eau. Je m'y abreuve à longues gorgées puis m'en déverse le reste sur la tête. Cette douche froide me remet d'aplomb. Fastrée ne m'avait pas quitté un instant. Voyant que je reprenais des forces, il me hisse en selle, prend ma mule par son bridon, m'emmène jusqu'aux charrettes et me hisse dans la première venue. Six autres camarades s'y trouvaient déjà et l'on me conseille de confectionner une compresse avec ma cravate d'ordonnance pour l'appliquer sur ma blessure qui saignait abondamment. Je suis le conseil, mais je ressens très rapidement le besoin de l'ôter car le coton dont elle était faite m'enflamme ma peau.



Lancier mexicain. (Gravure ancienne SHD/DAT, G⁷ 134) - Gravure au pochoir publiée à Paris entre 1863 et 1866 par les éditions Pèlerin et décrivant la prétendue supériorité de la cavalerie française sur celle des Juaristes.

¹³ Il s'agissait peut-être d'une partie des 472 lanciers polonais qui avaient été incorporés dans la Légion autrichienne. Certains de ces Polonais désertèrent pour fuir le régime autrichien et servir Juárez afin de s'établir au Mexique.

À ce stade du combat, notre colonel comprend qu'il a affaire à des forces plus considérables que celles auxquelles il avait pensé s'attaquer, et que poursuivre la lutte nous coûterait beaucoup de monde en dépit des pertes sévères que nous avons infligées à l'ennemi. Il consulte brièvement son état-major et ordonne un repli général de nos forces, qui s'effectue en bon ordre. Formant notre arrière-garde, nos compagnies montées tiennent à distance les cavaliers ennemis qui nous tenaillent tandis que notre colonel ordonne à notre seconde compagnie de grenadiers d'opérer un demi-tour pour les maintenir à distance.

Nous regagnons la ville de Tula vers minuit. Depuis l'avant-veille au soir, nous avons parcouru presque 150 kilomètres et nous avons combattu l'ennemi pendant près de douze heures sans nous restaurer et sans nous reposer. Notre retour ne fut pas une sinécure car les habitants d'Ixmiquilpan avaient fait rouler des pierres rocheuses au sortir de leur ville afin de retarder notre charroi. Lorsque notre chef de convoi l'apprit, il ordonna sur-le-champ à son personnel de dégager la route en amont de ses véhicules. Apprenant que nous avions des blessés, les citoyens de Tula s'affairent aussitôt à aménager en hôpital un bâtiment inoccupé près de notre caserne. Ils collectent de la literie, du linge et des provisions de façon à ce que tout soit prêt pour recevoir nos hommes. Les premiers pansements sont préparés pendant la nuit et mis à la disposition du docteur Schaff, le médecin-chef de notre régiment. Le lendemain, un contingent de zouaves français arrive à Tula et son médecin, le docteur Bauduin, vient prêter main-forte au nôtre.

Le 27 septembre 1866, les blessés (qui me comptent malheureusement parmi eux) ont évacués de Tula pour être pris en charge par l'hôpital San Geronimo de Mexico, à quelque 150 kilomètres de là. Non seulement nous y sommes exceptionnellement bien soignés, mais le 9 octobre, l'empereur Maximilien s'y rend pour décerner des décorations à certains d'entre nous. Entouré de quelques membres de son état-major, il nous questionna d'abord sur l'évolution de nos blessures puis se tourna vers ses deux aides de camp pour connaître le nom du blessé à qui il allait décerner une distinction. C'est donc de ses mains que je reçus la médaille d'or de première classe du Mérite militaire (*Merito Militar*). Il me la tendit avec les mots suivants : *Je vous remets cet insigne d'honneur et de bravoure en espérant que vous guérirez et que votre courage vous permettra de rendre de nouveaux services à mon gouvernement.*



Deux des distinctions militaires décernées par Maximilien à ses troupes mexicaines et aux contingents venus d'Europe : la médaille de l'Al Merito Millitar de la première classe (en.valka.cz/viewtopic.php/t/82848) et deux exemplaires de la médaille de chevalier de l'Ordre de Notre-Dame de Guadalupe (www.military-photos.com).

Après le combat d'Ixmiquilpan et en l'absence du lieutenant-colonel Vander Smissen, le capitaine Fritz Delannoy fait paraître l'ordre régimentaire résumant des péripéties de la journée du 25 septembre à Ixmiquilpan :

« Le 24 septembre 1866, en arrivant à Tula à la tête de la Légion belge, le colonel Vander Smissen apprend que l'ennemi, fort de 800 hommes et de deux pièces d'artillerie, était entré la veille dans Ixmiquilpan, une bourgade située à 60 kilomètres au nord. Après avoir déposé les armes sans combattre, la garnison impériale mexicaine avait immédiatement prêté serment d'allégeance à la république. Considérant qu'il avait reçu le commandement du district de Tula, et que le maintien des communications entre cette ville et celle de Tulancingo entraînait dans ses attributions, le colonel baron Vander Smissen estima qu'il était de son devoir d'étouffer l'insurrection dans son germe en empêchant nos ennemis de s'organiser paisiblement dans la partie septentrionale du district placé sous sa juridiction.

« Arrivant directement de Monterrey et n'ayant aucune connaissance des lieux, le colonel Vander Smissen se renseigna auprès du lieutenant-colonel mexicain Mora, qui commandait la compagnie montée de Tula. Celui-ci lui certifia que seulement quelques barricades défendaient le bourg d'Ixmiquilpan. Tenant compte des 28 kilomètres que ses troupes venaient de parcourir pendant la journée, le Colonel résolut de recourir aux *carretones* (charrettes à deux roues) qui avaient accompagné sa colonne, pour exécuter une marche forcée rapide et nocturne sur Ixmiquilpan afin d'y surprendre l'ennemi à l'aube. Après avoir bloqué les issues de Tula pour empêcher quiconque de prévenir l'ennemi, le Colonel prit la route le 24 septembre à 20 heures avec ses deux compagnies montées et 250 fantassins embarqués sur les carretones, en tout 340 hommes. Durant la nuit, une épouvantable pluie d'orage transforma les plateaux en lacs et les pentes en torrents.

« Cet incident retarda la marche de notre colonne qui n'arriva devant Ixmiquilpan qu'à 6 heures du matin. L'infanterie descendit des *carretones* (petits chariots à deux roues) et pénétra dans la place, par sa rue principale, pendant que les deux compagnies montées exécutaient un mouvement tournant pour surprendre l'ennemi et lui couper la retraite. Violamment repoussés sur la place du village par notre première attaque, les insurgés prirent position derrière les barricades qui bordaient la place. Bientôt, les terrasses des maisons et surtout celles de l'église, qui formaient ce réduit, se couvrirent de nombreux défenseurs.

« La place d'Ixmiquilpan épouse la forme d'un vaste quadrilatère dont le cimetière et l'église occupent le côté gauche. En arrivant, nous constatons que quatre rues, bloquées par des barricades, débouchent sur la place proprement dite, formant ainsi trois pâtés de maisons dotées de terrasses bien fortifiées. Contrairement aux affirmations du commandant mexicain de Tula, le cimetière se dresse à cinq ou six pieds au-dessus du niveau de la place. Il est entouré d'un mur crénelé et constitue un formidable retranchement isolé dont l'église est le point fort. Depuis la place, on accède au cimetière par un escalier de six à sept marches, que défendaient deux canons. Ces fortifications, Ixmiquilpan

les devait initialement au 2^e régiment de zouaves puis, deux ans plus tard, à un bataillon des gardes autrichiens de l'Empereur. Dès le premier coup d'œil, le colonel Vander Smissen comprit que seule une attaque très résolue lui apporterait la victoire car l'ennemi avait été prévenu de son arrivée et s'était préparé à opposer une résistance opiniâtre.

« Pour préparer l'attaque du réduit, le colonel Vander Smissen lança ses hommes sur les barricades et ceux-ci les enlevèrent en un instant et à la baïonnette, en dépit du feu roulant provenant du réduit. Ce succès initial lui coûta beaucoup de monde. Au cours de cette action, tombèrent le lieutenant Adam, le sous-lieutenant Brabant et un certain nombre de nos soldats. Fort de son premier succès, notre colonel se préparait à enlever le réduit lorsqu'on l'avertit qu'une forte partie de cavaliers ennemis, précédés par des lanciers polonais, venaient de repousser nos troupes montées et se disposaient à nous couper toute retraite. Au même moment, nous apprenions que les lieutenants Husson et Schoepens, qui commandaient nos compagnies montées, venaient d'être mis hors de combat. D'après nos renseignements, une quarantaine de lanciers polonais et russes avaient déserté la Légion autrichienne pour servir parmi les dissidents. En outre, il était évident que l'ancienne garnison impérialiste d'Ixmiquilpan combattait dans les rangs de l'ennemi. Le colonel Vander Smissen comprit immédiatement qu'il lui fallait enlever le réduit par une attaque impétueuse avant d'avoir épuisé ses munitions car il devait les ménager en prévision de la retraite qu'il aurait à effectuer. Ce n'était pas aux seules troupes de Martinez, de Fragosa et de plusieurs autres chefs rebelles que notre colonel était confronté, mais à l'entière de la population de la ville. Même les femmes couraient de toutes parts avec des armes et des munitions.

« En conséquence, notre colonel prit la tête de la 1^e compagnie des grenadiers, courut à l'escalier qui fermait l'entrée du réduit et qui était défendu par deux canons. En un instant et sous une pluie de balles, une quarantaine de Belges précédés de leur colonel et des trois officiers de leur compagnie tuèrent ou dispersèrent les servants de la batterie ennemie et s'emparèrent du réduit. Au cours de l'action, percé de balles, le cheval du Colonel s'effondra sur les marches de l'escalier en emportant son cavalier dans sa chute. Notre brave commandant se dégagea aussitôt et remonta à l'assaut en donnant à ses troupes un bel exemple d'intrépidité. Au même moment, le caporal Crosins tua deux artilleurs ennemis revêtus d'uniformes autrichiens. L'un d'un coup de carabine, l'autre en lui passant son yatagan au travers du corps. Le troisième se jeta aux pieds de nos soldats en demandant grâce. Tous ceux qui occupaient le cimetière et que nous n'avions pas abattus se réfugièrent dans l'église. Les Belges enlevèrent les deux canons ennemis puis se précipitèrent sur les portes de l'église. Solidement barricadée et sise sur la face perpendiculaire à la place, celle-ci résista à tous nos assauts. Nous essayâmes d'amener les deux canons ennemis pour nous en servir, mais l'adversaire abattait nos canoniers improvisés. En peu de temps, le terrible feu de mousqueterie qui partait de toutes parts nous occasionna de terribles pertes.

« Parmi ceux qui furent tués en tentant ce suprême effort, il y a les trois officiers de la 1^e compagnie des grenadiers : le lieutenant Camille Stassin et les sous-lieutenants Delebecque et Debeunnie. Perdirent également la vie le sergent clairon Debuck, le sergent Fourdain (de la 1^e compagnie montée) et le caporal Marchant. Nous ne manquerons pas de citer ceux qui furent sérieusement blessés : les sous-lieutenants Wolters et Marx de la compagnie montée, les sergents-majors Vandenhout et Buis de la compagnie montée, les sergents Girardin, Dardenne et DeBuck et les caporaux Noirsain et Pirotte. Au cours de ce combat héroïque, le colonel Vander Smissen encouragea ses hommes par l'exemple et on le vit frapper à coups redoublés sur la porte de l'église et la désigner comme l'objectif qui devait assurer la victoire. Vains efforts ! Le vaillant commandant belge fut forcé de se résigner à abandonner les canons et à faire sonner la retraite sous un déluge de feu qui n'avait pas eu son pareil depuis la prise de Puebla par l'armée française. Refusant d'abandonner le lieutenant Debeunnie dont les jambes avaient été cassées par plusieurs balles, le colonel Vander Smissen le prit par le bras pour l'aider à évacuer les lieux, mais une nouvelle salve ennemie l'acheva.

« La retraite s'opéra dans le plus grand ordre. Le colonel Vander Smissen nous ordonna d'abord de nous retrancher derrière les barricades de la place puis, quand il eut regroupé tout son monde et enlevé ses blessés, il sortit de la ville en bon ordre. Cinq cents cavaliers harcelèrent ses arrières pendant que plus de trois cents fantassins ennemis taraudaient ses flancs. Repoussés à chaque reprise par le feu de notre infanterie belge, nos adversaires devinrent plus circonspects tout en continuant de nous harceler pendant plus de dix heures. Enhardis par le succès des rebelles juaristes, de plus en plus de rancheros (paysans) émergèrent de leur ferme pour inquiéter la tête de notre colonne et se joindre à la masse de ceux que le feu de notre arrière-garde tenait à distance respectueuse. Les habitants des villages qui longeaient notre route détruisaient les ponts et élevaient des barricades pour arrêter et surprendre les traînards de notre petit corps de braves. Heureusement, nous réparions très vite les ponts et détruisions tout aussi vite les barricades avant que l'ennemi eût le temps de profiter de nos arrêts. Ceux-ci devenaient néanmoins très gênants, notamment pour les carriages qui contenaient nos blessés.

« Le 25 septembre 1866, la colonne belge rentra à Tula après avoir parcouru 120 kilomètres et combattu 14 heures dans un laps de temps de 25 heures. Il serait impossible d'énumérer toutes les actions émérites accomplies par les Belges au cours de cette journée. Le colonel Vander Smissen eut encore deux chevaux tués sous lui pendant la retraite. Les lieutenants Huffon et Schoepkens, qui commandaient les deux compagnies montées, reçurent respectivement une balle au travers du bras et une balle au travers de la cuisse. Ils n'en restèrent pas moins à la tête de leurs hommes. Quant au capitaine Barré, une balle lui traversa le cou pendant qu'il dirigeait le feu de ses hommes. De tels exploits

eurent néanmoins leurs pénibles conséquences : 11 officiers tués ou blessés sur 16 et 44 hommes tués ou blessés sur 340.

« Quand Bazaine apprit ce brillant fait d'armes, il envoya à notre colonel un télégramme de soutien : *Je regrette l'issue de votre expédition car elle n'entraîne pas dans nos plans, mais j'admire l'énergie de votre attaque ainsi que le calme et le sang-froid de votre retraite.* »

Les premiers mots de cette dépêche s'expliquent par un ordre du maréchal Bazaine qui, en décrivant la formidable insurrection dans la Sierra, modifiait les instructions qu'il avait initialement données au colonel Vander Smissen. Ce contrordre, notre colonel n'en eut connaissance que par le major Visart de Bocarmé lors de son retour à Tula et au sortir de la bataille d'Ixmiquilpan.

Le lieutenant Camille Stassin mourut des suites de ses blessures au lendemain de cette mémorable journée, nous l'avons enterré dans le cimetière de Tula où une simple croix marque sa tombe. Avant de l'inhumer, le lieutenant Stoops et le soldat Depauw adressèrent à sa dépouille le dernier adieu du Corps belge tout entier. Quant à notre colonel, il profita de son séjour à Mexico pour nous rendre de fréquentes visites à l'hôpital et nous faire parvenir maintes douceurs. Le 7 novembre, le brave soldat Liénard décéda à son tour. Ma blessure me retint quarante jours à l'hôpital San Geronimo, j'en sortis le 7 novembre 1866. Après m'être reposé quelque temps à Molina del Rey, les convalescents et les soldats du dépôt (dont je faisais partie) sont transférés dans la garnison de Puebla. Durant notre séjour dans ce poste, le général Tapia nous chargea d'effectuer plusieurs missions de reconnaissance pour sécuriser la route que l'Empereur devait emprunter pour se rendre à Orizaba. Sur ces entrefaites et en mon absence, notre corps effectua plusieurs descentes en force, notamment à Misquihuala, pour imposer une forte amende à ses habitants parce qu'ils avaient jeté des pierres et dressé des obstacles sur la route de notre retraite, dans la journée du 25 septembre.

Comme notre colonel venait d'être promu gouverneur de Tulancingo de Bravo, à 120 kilomètres de Mexico, notre régiment quitte Tula dans le courant de novembre pour prendre ses quartiers dans ladite cité. Celle-ci se trouve au centre du Mexique dans l'État de Hidalgo que ceinturent les États de Mexico, San Luis Potosi, Puebla, Tlaxcala et Querétaro. Au cours de notre séjour dans cette ville, notre régiment la défendit à plusieurs fois des attaques des dissidents. À chaque reprise, ceux-ci se retirèrent avec pertes et fracas. Un jour, le capitaine Timmermans chassait avec un habitant de la localité lorsqu'une bande de partisans juaristes s'emparèrent de lui dans l'espoir d'en tirer une bonne rançon. Dès que son rapt fut connu, nous entreprîmes de le rechercher, mais le surlendemain, notre régiment reçut l'ordre d'évacuer immédiatement Tulancingo et de gagner Mexico. Un décret impérial venait d'ordonner le rapatriement des contingents belges et autrichiens.

Beaucoup de transactions avaient été négociées dans les alcôves politiques de la capitale mexicaine avant que nous en eussions les premiers échos. Tous ces événements avaient effrayé l'empereur Maximilien et l'avaient convaincu de renvoyer ses troupes belges et autrichiennes. Il y avait aussi le rappel des troupes françaises, ordonné par Napoléon III. Il y avait en outre la hargne du clergé et du Parti catholique mexicains qui trépignaient dans l'attente de récupérer tous leurs biens mobiliers et immobiliers et parce que Maximilien tardait à reconnaître le catholicisme comme seule religion de l'État et comme partie prenante et indissociable de toutes les décisions.

Le décret relatif au rapatriement de nos troupes nous fut communiqué à Orizaba le 6 décembre 1866 :

« Le souvenir des services que vous avez rendus à mon gouvernement avec une fidélité à toute épreuve sera toujours gravé dans ma mémoire. Les hauts faits d'armes que vous avez accomplis, enrichiront les annales militaires des pays auxquels vous appartenez et c'est avec une satisfaction sincère que je me plais à constater ici votre dignité militaire et votre probité, qui vous ont fait mériter l'estime de tous les Mexicains. En vous remerciant pour vos brillants et loyaux services, je vous annonce que mon Gouvernement a résolu de procéder à la dissolution du corps des volontaires austro-belges, en sa qualité de corps séparé de l'Armée nationale. En conséquence et d'accord avec mes ministres, tous les officiers, sous-officiers et soldats sont libres de se faire rapatrier ou de prendre du service dans l'Armée nationale. »

Ensuite de ce décret, les Belges quittent Tulancingo et arrivent à Puebla le 9 janvier 1867. Ils avaient à peine quitté Tulancingo, que le général Martinez, celui que nous avons combattu à Ixmiquilpan, capturait la place. Deux jours plus tard Martinez libéra le capitaine Timmermans, ce qui nous réjouit car nous le croyons mort ou prisonnier à jamais. Le 10 janvier, notre colonel émet un ordre du jour qui nous annonce que notre convoi partira pour Veracruz le lendemain à 5 heures.

« Il se composera des Français à diriger sur Brest, des compagnies autrichiennes descendant sur Paso del Macho et du Corps belge. Les compagnies montées conserveront leurs chevaux jusqu'à Veracruz. On déposera les armes aujourd'hui, à 8 heures, au bureau de la place. »

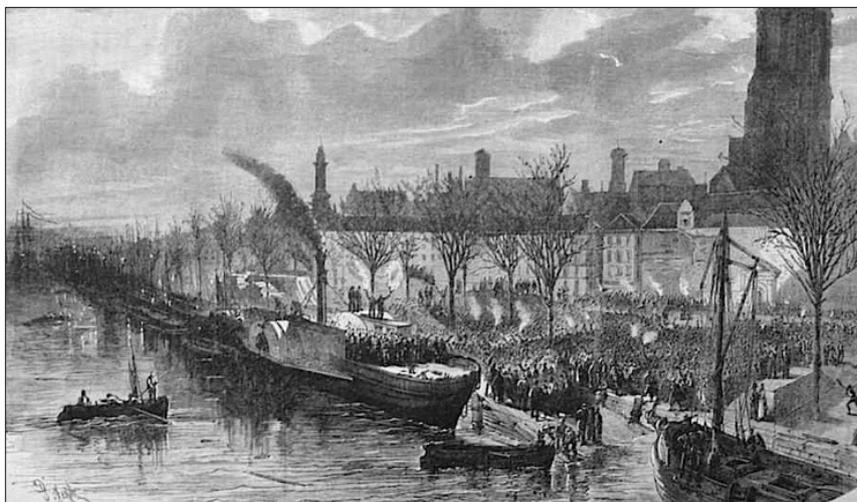
Après avoir remis nos armes, nous touchons des uniformes neufs à concurrence de ce que contenaient nos magasins. La troupe en est ravie car la tenue de ceux qui venaient de Tulancingo (État de Hidalgo) était en très mauvais état. Le 11 janvier, sans nos armes et le sac au dos, nous partons pour Veracruz où notre départ pour l'Europe avait été fixé au 20 janvier. Notre route se déroule dans la bonne humeur, empruntant en sens inverse l'itinéraire que nous avons suivi après notre débarquement au Mexique en 1864. J'évoquerai volontiers notre grande halte du 18 janvier dans un petit pueblo en lisière de l'Atoyac. Au fil du temps, ce cours d'eau a généré quelques immenses lagunes qui renferment des colonies de caïmans. Ils semblent flotter à fleur d'eau puis, soudainement, bondissent hors des flots pour se saisir d'un canard sauvage avec lequel ils disparaissent. Comme le caïman est très craintif, les Indiens traversent sans crainte ces lagunes en frappant l'eau avec des bâtons plats, provoquant des bruits qui effrayent ces sauriens¹⁴. Sur la route menant d'Orizaba à Veracruz, de nombreux monticules de pierres, parfois surmontés d'une croix, attirent notre attention. Nous en avons croisés beaucoup du côté de Monterrey sans vraiment nous interroger sur leur signification. Il s'agit de tombes sommaires où reposent les dépouilles de personnes assassinées par les Indiens Comanches ou par des bandits. Dès notre arrivée à Veracruz, le 20 janvier 1867, on nous ordonne de nous ranger en bataille sur le quai du port et, deux heures plus tard, nous montons à bord du *Rhône*, le cargo français qui nous ramenait en

¹⁴ J'ignore si cette méthode est efficace, mais j'ai observé que les Sénégalais d'un village du Niokolo Koba agissaient de même lorsque leurs femmes lavaient leur linge sur les rives de la Gambie où pullulent les caïmans. Serge Noirsain.

Europe. Juste avant d'embarquer, notre colonel nous communique le message que le maréchal Bazaine avait adressé au Corps belge, le 15 janvier 1867 :

« La légion des volontaires belges va rentrer en Europe. Avant de se séparer de ces troupes, le maréchal Bazaine, commandant en chef, tient à se faire l'interprète de tout le corps expéditionnaire français en témoignant, à la Légion belge, la haute estime qu'elle a acquise auprès de nous pendant cette longue campagne. Officiers et soldats, vous avez pris votre part des travaux et des luttes dans la guerre au Mexique. Votre valeur dans les combats et votre discipline dans les fatigues des longues marches ont honoré le nom Belge. Au moment de vous rembarquer pour revoir votre patrie, recevez les adieux de vos frères d'armes du Corps expéditionnaire français. Dans quelques jours, Vous reverrez bientôt les rivages de votre patrie et j'espère que vous conserverez de bons souvenirs de ceux qui ont souffert et combattu à vos côtés ainsi que du Maréchal de France, qui a eu l'honneur de vous commander. »

Notre traversée se déroule sans encombre jusqu'à Brest où nous comptons débarquer le 28 février pour gagner Bruxelles en chemin de fer. Cependant, lors de notre arrivée dans ce port, le commandant du navire reçoit l'ordre de nous débarquer à Anvers. Le *Rhône* reprend donc la mer et, le 10 mars 1867, nous pénétrons dans le port de Flessingue aux Pays-Bas. Notre bâtiment hisse les couleurs néerlandaises et, comme le veut l'usage, salue les autorités locales par deux coups de canon, que celles-ci nous rendent aussitôt. Notre navire met en panne sur-le-champ afin d'embarquer le pilote local accompagné par le frère du colonel Vander Smissen. Notre navire, désaffourche, reprend la mer puis s'emboîte au large du port d'Anvers le 9 ou le 10 mars vers 17 heures. En raison de son trop grand tirant d'eau, le *Rhône* ne peut pas s'approcher davantage des quais. Notre transfert sur la terre ferme s'opère donc par des remorqueurs qui, pendant trois heures, nous débarquent au fur et à mesure sur la digue. Vers 21 heures, le dernier des nôtres a remis les pieds sur son sol natal. Vu l'heure tardive, on nous avait préparé des dortoirs dans la caserne du Falcon, mais le lendemain, nous prenons le train individuellement car le gouvernement belge a fait savoir à nos officiers qu'il convenait de rentrer le plus discrètement possible dans nos familles.



Débarquement furtif des survivants de la Légion belge à Anvers. (*Le Monde Illustré*, n°519, 1867)

COMMENTAIRES

(Au sortir de son aventure mexicaine, Émile Noirsain entame une carrière administrative qui le mène au sein de l'administration l'on appelait le Grand Central Belge. Fondée en juillet 1864 en collaboration avec d'autres lignes ferroviaires belges, cette compagnie disposait de participations dans diverses sociétés concessionnaires. Ses principaux capitaux avaient été injectés par la Société générale de Belgique et par la banque Bischoffsheim-de Hirsch. Comme son oncle Edmond du Texas, Émile Noirsain meurt lui aussi très jeune (37 ans) après avoir épousé Marie Loissan dont il n'aura pas d'enfants.

Dans l'introduction des mémoires d'Émile Noirsain, nous avons vu que l'envoi d'un corps expéditionnaire de volontaires belges au Mexique suscita bien des polémiques dans leur pays. Si la légitimité de Maximilien et le soutien que lui apportèrent le roi des Belges ainsi que les empereurs français et autrichiens étaient évidemment indéfendables, les jeunes Belges qui succombèrent au « mirage mexicain » étaient essentiellement des volontaires qui embrassèrent la carrière des armes par esprit d'aventure ou pour faire fortune. Mais en tout état de cause, ils partirent avec la bénédiction et les encouragements du clergé catholique qui souhaitait voir rétablir son autorité dans cette républicaine américaine et surtout y récupérer tous ses biens matériels. Le commentaire qui suit est d'Émile Noirsain.)

Il n'entre pas dans mes intentions de commenter les opinions du public belge sur notre expédition au Mexique. Elles sont diverses et variées et beaucoup de personnes croient que nous avons été dupés. Qu'elles se détrompent. Nous avons signé un engagement en tant que garde d'honneur de S.M. l'impératrice Charlotte et nous l'avons été. Si notre corps participa à des opérations militaires, nous ne le devons qu'à nous-mêmes. Dès notre arrivée à Mexico, nos deux bataillons ainsi que le contingent autrichien furent effectivement chargés de la garde intérieure du palais impérial et du château de Chapultepec, l'équivalent du château de Laeken à Bruxelles. Chaque mois, nous changions d'affectation, c'est-à-dire que notre bataillon des grenadiers permutait avec celui de nos voltigeurs à Mexico et à Chapultepec. Cela aurait pu durer ainsi, mais ceux qui n'ont pas été soldats ne comprendront pas à quel point le militaire, qui se morfond dans la vie de garnison, est rongé par l'ambition et l'espoir de distinctions honorifiques dans un pays en proie à l'agitation que nous avons connue.

Chaque jour, les récits des rencontres entre les troupes françaises et les bandes dissidentes nous exaltaient et nous faisaient mal au ventre parce que nous n'étions pas autorisés à les partager. C'était le sujet de toutes nos conversations dans nos chambrées et lorsque nous croisions des soldats français dans des cafés. Leurs récits nous émoustillaient d'autant plus que les troupiers français avaient pris l'habitude de se moquer de nous en nous surnommant les *Petits Belges*. Dans ces termes, ils voulaient marquer leur dédain pour ceux qui, comme nous, ne portaient jamais en opération et se contentaient de garder des appartements princiers. Pourtant, nous ne demandions qu'à marcher au feu et prouver notre valeur. Nos officiers partageaient ces mêmes sentiments car eux aussi rêvaient de conquérir un grade supérieur et les distinctions honorifiques dont ils pourraient s'enorgueillir lors de leur retour au pays. Influencé par ces considérations, notre colonel ne manqua donc pas l'occasion de nous emmener en campagne lorsqu'elle se présenta. Le public a donc tort de

croire que l'on n'a pas tenu les engagements pris envers nous. D'ailleurs, je n'ai jamais entendu un seul de mes anciens compagnons prétendre qu'il avait été forcé de se battre.

Quelques mois après notre retour au pays, j'appris que l'abbé Piérard, l'aumônier des troupes françaises au Mexique, était revenu en Belgique en janvier 1867, muni de plusieurs décorations que l'empereur Maximilien décerna à des membres de notre corps expéditionnaire. Après les événements survenus là-bas, ce fut à ce digne prêtre qu'incomba la mission de nous remettre ces médailles. Dans son arrêté du 17 janvier 1867, l'empereur du Mexique nommait chevaliers de l'ordre de Notre-Dame de Guadalupe : le lieutenant Honoré Grange, le sergent fourrier Debuck et le caporal Noirsain. Le même arrêté attribuait la médaille d'or del Merito Militar aux soldats Verteneuil et Noirsain, tous du Corps expéditionnaire belge. Je reçus mon brevet par l'intermédiaire de notre ministre Charles Rogier, des Affaires étrangères.

Le 14 janvier 1867, Maximilien réunit ses conseillers et les membres de son cabinet pour savoir s'il était ou non préférable d'abdiquer et, le cas échéant, de définir les conditions dans lesquelles son successeur serait nommé à la tête de l'empire. Comme la majorité du conseil présent était favorable à son maintien, l'Empereur resta à son poste. Après le retrait des forces armées françaises, belges et autrichiennes, il prit la tête de ses troupes mexicaines, et s'enferra dans la malheureuse campagne qui le mena au siège de la place-forte de Querétaro et à la trahison, en juin 1867, de l'indigne Miguel Lopez, le colonel devenu général. Le premier télégramme qui nous informa de cette catastrophe émana de M. Loosey, consul général d'Autriche le 30 juin 1867 à New York. Il était libellé comme suit :

« J'ai reçu la dépêche suivante : de Mexico, le chargé d'affaires me fait savoir le 29 juin, par voie de La Nouvelle-Orléans, que l'empereur Maximilien a été condamné et qu'il a été fusillé le 19 juin à 7 heures du matin. Le président Juárez refuse de livrer son corps. Le cargo *Elizabeth* est destiné au transport des Autrichiens de Veracruz.

Pour le capitaine de vaisseau Groller, signé : Loosey

« Seconde dépêche d'Amérique pour Vienne, transmise le samedi 29 juin à 4 h 29. J'annonce avec consternation que j'ai reçu la dépêche suivante de La Nouvelle-Orléans. Je reçois de Veracruz la nouvelle télégraphique de la condamnation et de la mort de l'empereur Maximilien. Juárez est en possession du cadavre.

Capitaine de vaisseau Groller

« La nouvelle n'est pas encore connue à l'Office des Affaires étrangères. J'apprends en outre que l'exécution a eu lieu par les armes le 19 juin à sept heures du matin.

de Wydenbruck »

En effet, notre malheureux Empereur paya de sa vie son admirable dévouement à ce pays, sa nouvelle patrie, et ses deux fidèles généraux, Miramon et Mendez, furent exécutés avec lui. D'après les renseignements obtenus depuis lors, les troupes ennemies marchèrent sur la place de Querétaro par deux routes différentes. Le général Escobedo avait emprunté celle de San Luis de Potosi, et le général Corona celle d'Acambaro. Maximilien visitait ses lignes tous les jours et ses troupes l'acclamaient avec empressement. Le général Miguel Lopez, qu'il avait pourtant

promu et comblé d'honneurs, le trahit en faisant ouvrir les portes de Querétaro aux rebelles et en les guidant jusque dans la chambre à coucher impériale. Pour le prix de sa trahison, il aurait reçu 150 000 piastres. Ensuite, il se serait réfugié chez son épouse, mais en apprenant sa trahison, celle-ci l'aurait quitté sur-le-champ en emportant ses bijoux, ses toilettes et même son linge. On prétend qu'elle se serait réfugiée en Belgique avec sa famille.

(Dans ses mémoires, Émile Noirsain n'évoque pas la menace des États-Unis, qui pesait sur les contingents français, belges et autrichiens au Mexique. Durant son conflit avec les États esclavagistes et en raison de son précepte « une guerre à la fois », Lincoln refusa de reconnaître l'empereur Maximilien tout en se gardant bien de lui chercher querelle. La reddition des dernières armées confédérées en 1865, le mettait enfin en mesure d'exiger l'application de la Doctrine de Monroe qui excluait la présence de troupes européennes sur le continent américain.)

Dans ses *Souvenirs du Mexique*, le général Vander Smissen résuma le problème :

« Les grandes armées, qui venaient de faire la guerre de Sécession, étaient licenciées, mais en prévision de ce qui pouvait arriver, le gouvernement des États-Unis, très opposé à l'intervention française au Mexique, avait conservé 125 000 hommes qui étaient prêts à entrer de nouveau en campagne. Le 30 juillet 1867, le comte de Montholon, ministre de France à Washington, écrit au maréchal Bazaine :

« La guerre étrangère est à l'ordre du jour aux États-Unis. Leur gouvernement lutte pour l'éviter afin de ne pas augmenter sa dette publique, qui s'élève déjà à plus de 15 milliards de francs, mais il n'est pas assez fort pour s'opposer aux cris que l'on profère partout autour de lui, et particulièrement dans l'armée qui est encouragée dans le sens de la guerre par son chef, le général Grant. Au même moment, le président Andrew Johnson (qui venait de succéder à Lincoln) refusa de recevoir la lettre que l'empereur Maximilien lui avait écrite, et il déclina même tout rapport avec l'émissaire chargé de la lui remettre. »

L'analyse des pertes humaines subies par le régiment belge au cours de ses campagnes au Mexique a fait l'objet de recherches précises, d'abord de la part de du capitaine belge Modeste Loiseau qui participa à la majeure partie des opérations de notre régiment au Mexique. Dans son ouvrage **L'Expédition des Volontaires belges au Mexique 1864-1867**, l'historien belge Albert Duchesne s'inscrit dans les mémoires du capitaine Loiseau pour traiter la question des soldats belges morts sur le théâtre mexicain, mais Albert Duchesne relève quelques contradictions mineures entre les notes inédites ou manuscrites rédigées par Loiseau à des époques différentes¹⁵.

Celle-ci peuvent expliquer la discordance constatée entre les statistiques mentionnées ci-après et celles que dresse Louis Leconte dans son article du 20 juin 1927 publié dans **La Belgique militaire**.

En substance, les pertes belges s'établiraient approximativement comme suit :

- Tués : 15 officiers et 41 sous-officiers et soldats.
- Blessés : 9 officiers et 33 sous-officiers et soldats.
- Décès pour cause de maladie : 3 officiers et 145 sous-officiers et soldats.

¹⁵ Musée Royal de l'Armée, M. 50, doc. 206, f° 99 : Duchesne, op. cit., vol. 2, p. 610.

Si Albert Duchesne et le capitaine Modeste Loiseau oblitèrent pieusement la question des désertions dans les statistiques reprises ci-dessus, Philippe Maréchal et Patricia Van Schuylenbergh-Marchand n'ont ressenti aucune gêne à titiller l'orgueil national belge. Dans le traité que ces deux coauteurs ont publié en 1993 à l'Université flamande de Louvain (*De Belgische vrijwilligers in Mexico, 1864-1867 : Indrukken en beelden van de Nieuwe wereld*, pp. 45-108), ils notent que les archives du corps expéditionnaire belge démontrent que dix-sept de ses hommes passèrent à l'ennemi et au moins quatre-vingts se diluèrent dans le paysage mexicain ou franchirent le fleuve Rio Grande dans l'espoir de s'inscrire dans ce qui était encore le mythique rêve américain.

Dans la rédaction de ses *Souvenirs du Mexique*, Émile Noirsain observe déjà que les désertions se multiplient dans son régiment dès qu'il est question de lui faire perdre ses avantages pécuniaires pour incorporer ses hommes dans l'armée nationale mexicaine. Cet aspect peu glorieux mais insécable des humeurs d'une armée en campagne explique peut-être pourquoi les auteurs que nous évoquons plus haut divergent sur le nombre exact des pertes du régiment belge au Mexique. Quoiqu'il en soit, seuls 775 hommes, officiers inclus, regagnèrent leur pays natal. En substance, il s'agissait de presque la moitié des volontaires recrutés en Belgique, qui combattirent dans l'armée de Maximilien.



Le monument de Tacámbaro érigé en 1867 à Audenarde en Flandre orientale pour commémorer la bataille éponyme que livra une partie du régiment belge au service de Maximilien de Habsbourg et de Charlotte de Belgique.